This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

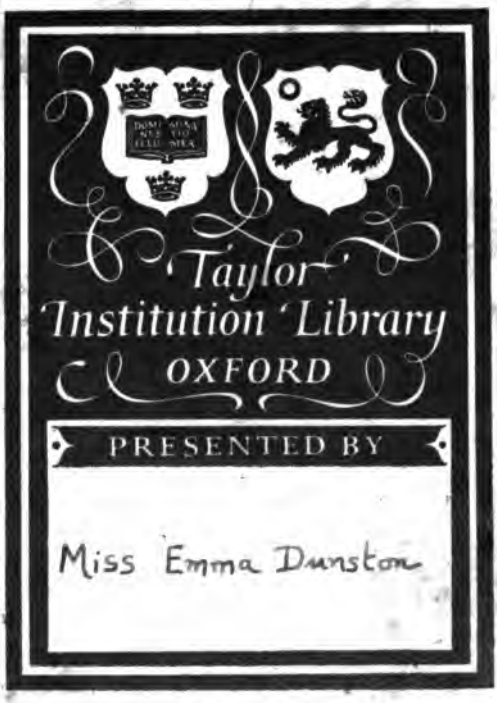
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA PARISIENNE
Tom II



A. 1519

L. Riquardinv. del. E. Fessard Sculp.

LA PAYSANNE PARVENUE, *OU* LES MEMOIRES DE

Madame la Marquise de L. V.

Par M. LE CHEVALIER DE MOUY.

CINQUIE'ME PARTIE.

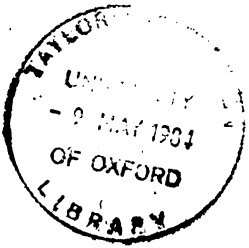
Le prix est de 24. sols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.


TAYLOR
UNIVERSITY
- 9 MAY 1991
OF OXFORD
LIBRARY

LA PAYSANNE PARVENUE.

CINQUIEME PARTIE.

PENDANT le tems que dura le voyage, qui fut allongé de deux jours par la raison qui sera expliquée plus bas, M. de St. Fal eut toutes les attentions & les soins dont il auroit pû prévenir la personne la plus distinguée; il est vrai que le premier jour m'annonçoit toute autre chose: les idées malignes qu'on lui avoit donné de moi, lui avoient fait présumer que je devois être

une perſonne ſans éducation & facile : ce préjugé lui avoit fait prendre un air familier, que je ſçus relever avec une fermeté & une politeſſe qui l'étonna ; il ne s'attendoit à rien moins de ma part ; il avoit débuté pour m'intimider par prendre un ton qui me faiſoit ſentir & ſa ſuperiorité & la diſtance qu'il y avoit de lui à moi, & ſous prétexte de me donner des avis, diſoit-il, pour ne point être malheureuſe le reſte de mes jours, il me conſeilloit amiteuſement de ne point être ſi fiere, & de me mettre à ma place, en m'avouant que c'étoit le chemin le plus naturel ; pour rendre ce diſcours plus touchant, il me flattoit ſur ma beauté, & me faiſant entendre qu'il me trouvoit à ſon gré, il ſe ſervoit des termes familiers de ma chere enfant, & de belle fille ; qu'il étoit dommage qu'étant auſſi jolie &

aussi bien faite, que je fusse renfermée pour le reste de mes jours ; & par ses détours ne me laissoit pas lieu de douter qu'il n'y avoit point de misericorde de la part du Marquis pere de mon Amant, ne me cachant pas qu'il étoit outré contre moi, & que si j'entrois une fois dans le lieu où il avoit ordre de me conduire, que je devois dire adieu à tous les plaisirs ; que de force ou de gré l'on m'obligeroit de me faire Religieuse : de cette menace il passoit à des moyens plus doux ; il m'invitoit à l'aimer, & à avoir des complaisances pour lui, & en me supposant docile, il me donnoit sa parole, que non seulement je ne tomberois point entre les mains du Marquis, mais encore qu'il auroit soin de moi, & qu'il me rendroit la plus heureuse personne du monde.

Je ne daignai pas répondre à de pareils discours, je le priai

seulement avec un air qui le déconcerta, de cesser de m'en tenir de semblables, & de faire simplement sa charge, en l'assurant que ni les maux qui m'étoient préparés, ni les moyens flatteurs qui m'étoient offerts n'étoient pas capables de me déranger du plan que je m'étois formé de ne jamais manquer à la vertu. Le Comte me badina beaucoup sur cette façon ridicule, disoit-il, d'agir; me débita une morale mondaine qui me fit peu d'impression, & voulut plusieurs fois s'émanciper. Je trouvai le secret, sans lui manquer de politesse, de parer ses persécutions, & de lui faire connoître combien il étoit indigne à un honnête homme de vouloir se prévaloir de son autorité & de sa force pour tenter les moyens de séduire une jeune fille, qui n'avoit pour se défendre que ses larmes & sa foiblesse; je

je piquai d'honneur & de ſentimens, je flattai la délicateſſe d'un homme de ſon rang, & la vertu me mit enfin à la bouche des paroles ſi perſuaſives & ſi touchantes, que ce Cavalier dangereux qui, lorſque nous fûmes arrivés à la couchée, ne pouvoit ſe reſoudre à quitter ma chambre, ſe retira avec une eſpece de honte de m'avoir mis au point de lui faire des remontrances dont il ſentoit la ſolidité, & ſortit en me priant de ne plus ſonger au chagrin qu'il m'avoit donné, & en me promettant qu'il repareroit ſon manque d'attention par une conduite oppoſée. Je reçûs avec un air convenable ſes excuſes, & je fus me coucher avec l'imagination frapée de toutes les choſes précédentes, & dans l'inquietude mortelle du ſort qui m'étoit préparé.

Le lendemain St. Fal changea

de batterie : ce fut un homme different, il eut pour moi les déferences les plus polies, & je crus y devoir répondre sur le même ton ; il m'entretint de choses amusantes, pour dissiper, disoit-il, l'ennui du voyage : sa conversation étoit legere, & prouvoit qu'il avoit beaucoup de monde & d'esprit ; il parut surpris de celui que je fis paroître, parce qu'étant prévenu il ne pouvoit se figurer qu'il en dût trouver dans une personne qu'il regardoit toujours dans le fond comme une Paysanne ; mais devoit-il ignorer qu'il n'y a rien qui se façonne plus aisément qu'une jeune personne, sur tout lorsqu'elle est assez heureuse de tomber en de bonnes mains ? Outre cela mes malheurs m'avoient apris à refléchir, & m'avoient ouvert l'esprit ; ajoutés que l'amitié dont m'avoit honorée Madame de G.... qui

étoit paitrie de sentimens & de délicatesse, s'étoit plûë à me former, & m'avoit mise au point de ne point être étrangere ni embarrassée nulle part. L'usage du monde, il est vrai, ne s'acquiert qu'en le pratiquant, mais pour peu que le fond soit bon, & qu'on cherche à s'instruire, on fait en peu de tems des progrès considerables.

Le troisiéme jour le Comte passa presque une partie de la journée sans me rien dire : il jettoit souvent les yeux sur moi, me consideroit avec complaisance, & puis soupiroit ; cette conduite me donna beaucoup d'inquietude ; je craignis avec raison qu'il ne devînt amoureux de moi, & que je ne trouvasse en lui un second Chevalier d'Elbieux ; cette idée me fit pâlir, j'étois seule à sa merci, sans protection, & abandonnée de toute la terre ; quel-

quefois il me prenoit envie de tenter les moyens de m'échaper, mais où fuir ? Dans quel pays étois-je ? au milieu d'une famille puiſſante, déchaînée contre moi ; je dirai même, avec confuſion, que je ne me ſentois pas le même courage dont j'avois été capable quelques années auparavant ; j'étois devenue plus délicate & moins robuſte ; élevée en Demoiſelle, j'en avois contracté les inclinations & les foibleſſes, & j'avois perdu peu à peu cette groſſiereté qui affronte hardiment le peril ; mille choſes de cette nature ſe preſentoient à mon eſprit allarmé, & mon agitation ſur le parti que j'avois à prendre, me troubla au point que le Comte s'en aperçût. Voulés-vous qu'on arrête, belle Jeannette, me dit-il, il ſemble que vous vous trouviés mal, vous êtes changée, le voyage vous incommoderoit-il ?

Vous rêvés profondément, & vous me paroiſſés inquiete ; ſerois-je aſſez malheureux pour que vous vous ſouvinſſiés de ce que je vous ai dit ? Je vous demande en grace de me parler avec franchiſe, vous trouverés en moi un homme diſpoſé à faire tout ce qui pourra contribuer à votre repos, & qui cherchera dorénavant tous les moyens de réparer les offenſes que je vous ai faites, occaſionnées par une injuſte prévention, & que la connoiſſance du mérite que je vous reconnois, a détruit aiſément.

Ce diſcours & les réflexions cruelles dont j'étois agitée dans ce moment, l'incertitude de mon ſort, & pour dire vrai, ce nouveau Couvent dont j'étois menacée, toutes ces choſes, dis-je, jointes enſemble m'attriſterent juſqu'aux larmes. Ah ! c'en eſt trop, pourſuivit de St. Fal atten-

dri, votre douleur m'accable, je ne puis vous voir souffrir plus long-tems ! Nonobstant mille raisons contraires, un interêt pressant m'attache à vous, Mademoiselle, & cela va jusques-là que je me sens disposé à ne point remplir les obligations qui m'ont conduit vers vous ; mon cœur compatissant ne peut se prêter à la séverité de ma commission, je vous l'ai trop expliquée le premier jour, pour n'avoir pas lieu de soupçonner que la crainte de l'avenir n'occasionne votre douleur ; mais rassurés-vous, quoiqu'on attende de moi, je ne puis me résoudre à faire verser des larmes aux plus beaux yeux du monde ; je veux vous donner des preuves convaincantes de l'effet que font vos charmes sur tous ceux qui en approchent ; ne rougissés point de l'aveu que je vous fais, il excuse la passion de mon cousin, j'envie

ſon bonheur, je deviens ſon rival; mais je vous donne ma parole que jamais je n'uſerai des droits que le hazard me donne ſur vous, ni pour nuire au panchant que vous avez pour le Marquis, & encore moins de vous obliger à payer d'un retour forcé la vivacité des ſentimens que vous m'inſpirés. Vous ſoupirés, continua le Comte en me preſſant les mains, douteriés-vous de ma franchiſe? Exigés-en des preuves, belle Jeannette, & dans l'inſtant vous connoîtrés que je ſuis le plus ſincere de tous les hommes. St. Fal s'arrêta en prononçant ces derniers mots, & parut attendre ma réponſe. Quelque raiſon qu'il m'eût donné de croire qu'il avoit du goût pour moi, cette déclaration ne m'étonna pas moins, & plus elle me parut avoir de ménagemens, & plus je la trouvois dangereuſe; je ne ſçavois que lui

dire, & mes yeux baissés prouvoient mon embarras. Que veut dire ce silence, Mademoiselle, poursuivit St. Fal, marqueroit-il votre défiance, & me croiriés-vous capable de chercher à vous tromper ? Que je serois malheureux si vous étiés prévenue de ce sentiment ! Je vois bien que je payerai cher l'indifference dans laquelle j'ai vêcu jusqu'ici, & que j'aurai lieu de regretter l'imprudence que j'ai eu de venir exposer ma liberté ; n'avois-je pas lieu de le prévoir, & ne devois-je pas juger par l'amour que mon cousin a pour vous, dont je connois la délicatesse, que vous étiés une personne accomplie ? Mais que dis-je ? Quelque injuste que vous soyez envers moi, & de quelque façon que vous me traitiés, je ne puis me repentir de m'être chargé d'une commission si onereuse, puisqu'elle me four-

nit aujourd'hui l'occaſion de vous être utile ; vous connoîtrés avant deux jours, continua-t'il, belle Jeannette, que les effets ſuivent avec moi les paroles. En finiſſant ces mots le Comte mit la tête à la portiere, il appella l'un des valets qui marchoient à côté de la chaiſe, & lui ordonna devant moi de dire au poſtillon de prendre au premier chemin celui de Verſailles. Le domeſtique parut étonné à cet ordre, & répliqua que ce n'étoit point l'intention de M. le Marquis, & que..... Obéiſſés, interrompit le Comte, & ne vous embarraſſés point du reſte. Ce valet ſe retira, & à un quart de lieue de-là, la chaiſe prit à gauche & quitta le grand chemin.

Ce contre-ordre me ſurprit ; mais j'avoüerai naturellement qu'il ne me fit point de peine ; je ſçavois que le lieu qui venoit

d'être nommé étoit le séjour du Roi, & ce nom me rappella un souvenir précieux, si interessant & si marqué par la rencontre que j'avois fait de ce Prince à Fontainebleau, hazard qui m'avoit procuré la connoissance de mon Amant: mon imagination échauffée par la mémoire de cet évenement, fit bien du chemin en peu de tems, & raprocha avec vivacité les objets; le pays où j'allois étoit celui que le Marquis devoit habiter, & où il pouvoit revenir. Ces réflexions flatteuses écartoient loin de moi les sombres nuages que ma situation presente avoit formé. Qu'on se console aisément lorsque l'on aime! Le cœur saisit avec empressement les idées les plus éloignées, lorsqu'elles ont du raport à l'objet desiré. Le Comte étoit trop habile pour ne pas s'appercevoir du changement qui se faisoit en moi,

mais

mais il l'interpreta d'un côté bien different ; il s'imagina que la seule promesse de ne point être esclave d'un Cloître, en étoit la cause, & prévenu de cette pensée, il me la confirma, & ajouta que je serois la maîtresse de mes volontés, & qu'il me feroit connoître par experience que s'il n'étoit pas assés heureux pour me plaire, que du moins il le mériteroit par ses attentions & par ses complaisances.

J'allois répondre avec la politesse que je devois à ces nouvelles assurances de ses bontés, lorsqu'en entrant dans le village où nous devions dîner, nous vîmes un grand monde assemblé à l'occasion d'une jeune Pelerine qui portoit, ou pour mieux dire, qui traînoit une Croix qui me parut très-pesante : Eh bon Dieu, m'écriai-je, que je plains cette pauvre fille, & que je comparis à la

rigueur de ſon ſort ! ne ſçauriés-vous point, dis-je (en deſcendant de la chaiſe) à la maîtreſſe du cabaret, quelle raiſon importante oblige cette Pelerine de voyager de la ſorte ? C'eſt ce qu'on ignore, reprit la perſonne à laquelle je m'étois adreſſée ; ce que je puis vous dire, c'eſt que pluſieurs des habitans lui ayant fait la charité, elle a remis ſur le champ leur don aux pauvres qui ſe ſont trouvés preſens, ce qui eſt la cauſe des acclamations que vous entendez encore, & qui prouve que cette perſonne n'eſt pas du commun : mon mari curieux comme vous, Mademoiſelle, de pénetrer quelqu'un de ſes ſecrets, a raporté pour toute réponſe, qu'elle lui avoit dit qu'elle faiſoit penitence, & s'acquittoit d'un vœu, & que quand elle ſouffriroit encore davantage, que ces peines ne ſuffiroient pas

pour expier ſes offenſes, qu'avant que de quitter le village on ſçauroit ſon hiſtoire.

Le diſcours que me tint cette femme irrita ma curioſité, je la marquai à M. de St. Fal, & je rentrai avec un dépit extrême de n'en avoir pû apprendre davantage.

Me trouvant ſeule dans la chambre où nous devions dîner, je crus que le Comte étoit allé voir ſes chevaux, comme c'étoit ſa coutume en arrivant ; je me mis près du feu avec un redoublement d'ennui, auquel je devois cependant être accoutumée : encore ſi j'avois avec moi ma chere Sainte Agnés, me diſois-je, je m'entretiendrois avec elle confidemment de mes malheurs! Effectivement rien de plus cruel dans de certaines ſituations que d'être livré à ſoi-même.

Cependant l'idée de Sainte

Agnés qui venoit de ſe reveiller dans ma mémoire, me reprocha dans ce même inſtant la lenteur des ſervices que je devois lui rendre ; il eſt vrai que depuis que je l'avois quittée, que j'avois été ſi obſedée, & mes démarches tant examinées par Mademoiſelle d'Elbieux, qui me veilloit de près, (Criſtine m'en avoit avertie) que je n'avois pû trouver jour encore à faire pour mon amie ce qu'elle attendoit de moi : j'aurois bien laiſſé en partant ſes lettres & ſes adreſſes à Criſtine ; mais il étoit d'une ſi grande conſequence de ne pas les mettre au haſard d'être perdues, & qu'on n'agit pas inutilement dans cette affaire, que je m'étois fait un ſcrupule de charger de cette commiſſion gens qui ne fuſſent pas en état d'agir eux-mêmes dans une occaſion auſſi délicate. Voilà les raiſons qui m'avoient rete-

nue jusques-là ; mais comme on ne ressent jamais si bien les peines d'autrui que lorsqu'on souffre, je me représentai si vivement dans ce quart d'heure la tristesse dans laquelle mon amie devoit être plongée dans mon absence, & combien le tems est long lorsque l'on attend, que je résolus, à quelque prix que ce fût, de m'acquitter des paroles que j'avois données, & de profiter de la premiere occasion qui s'offriroit pour envoyer un exprès à son Amant, qui lui rendît en main propre, ou en son absence à son pere, les lettres dont j'étois chargée ; cela me parut d'autant plus facile, que j'avois l'argent que m'avoit donné Madame de G..... chose à laquelle je n'avois pas songé depuis, & qui se rapella par l'idée de servir Sainte Agnés. Je fus curieuse de voir ce que cette généreuse pro-

trice m'avoit remis : lorſqu'on s'ennuie l'on s'occupe de tout ; je tirai ma bourſe, & je comptai vingt-cinq louis en or ; mais de quel raviſſement ne fus-je point tranſportée lorſqu'ayant ouvert une petite boëte, je trouvai le Portrait de Madame de G.... je le baiſai de tout mon cœur, & dans le moment que j'écris ces choſes, ce ſouvenir m'attendrit. Oui, genereuſe Protectrice, jamais je n'oublirai vos bontés & l'honneur de votre amitié ; votre perte eſt toujours preſente à mon cœur, & ſi quelque choſe ne rend pas ma felicité parfaite, c'eſt d'être privée à jamais de vous. L'on dit que les femmes reſſentent rarement une entiere amitié l'une pour l'autre ; je ſuis un exemple du contraire, & quand je vivrois juſqu'à la derniere vieilleſſe, l'idée de Madame de G. ..... ne s'affoiblira jamais dans mon eſprit.

J'avois le cher Portrait dont je viens de parler à la main, & mes yeux & mon cœur y étoient encore attachés, lorsque je fus distraite de cette attention par le Comte qui rentroit, donnant la main à la Pelerine. Voilà, Mademoiselle, me dit-il, cette aimable personne dont le sort vous attendrissoit, & qui a tant excité votre curiosité; je l'ai engagée à venir se reposer ici, elle m'a promis qu'elle vous conteroit son histoire; un hasard assez heureux fait que mon nom est connu de cette Demoiselle, qui est parente de la meilleures des amies de ma mere: les avantures qui sont arrivées à cette belle enfant, sont venues à ma connoissance; j'en ai beaucoup entendu parler dans ma Province, mais elle m'assure qu'elles sont bien differentes de la maniere dont on les débite.

Je m'étois levée à l'arrivée de

la belle Pelerine, & l'avois embraſſée tendrement; ce que venoit de me dire le Comte, avoit redoublé mes attentions pour elle; elle reçut avec beaucoup de politeſſe les miennes, & comme une perſonne très-bien élevée: s'étant levée lorſqu'on mit le couvert, je la priai avec tant d'affection de dîner avec nous, qu'elle nous le promit, à condition qu'elle ſeroit libre, & qu'elle en agiroit à ſon ordinaire. En même tems elle nous demanda la permiſſion de dire un mot à la cuiſine; je pris ce tems pour remercier M. de St. Fal de l'attention qu'il avoit eu de m'amener la Pelerine. Attendez, Mademoiſelle, reprit-il, à me marquer de la reconnoiſſance lorſque j'aurai été aſſez heureux pour vous rendre des ſervices plus conſiderables; il me ſuffira toujours d'entrevoir le moindre de

vos

vos desirs, pour chercher dans l'instant à les satisfaire. La Pelerine qui rentra m'empêcha de répondre à des paroles si obligeantes ; pendant que St. Fal lui parloit, j'examinai cette jeune personne avec beaucoup d'attention; c'étoit une brune piquante aux grands yeux noirs pleins de feux ; elle paroissoit âgée de vingt-deux à vingt-trois ans ; sa phisionomie prévenoit en sa faveur, mais avec quelque chose de singulier & de mélancolique ; elle étoit vêtue d'un corset de coton très-fin, & le reste de l'habillement uniforme, à l'exception d'une espece de mantelet ou chaperon d'une toile rousse fort serrée qui lui couvroit les épaules, & que plusieurs coquilles décoroient ; son chapeau retroussé en batteau d'un jonc très-fin, doublé d'un taffetas jonquille, sembloit plûtôt fait pour lui donner des graces que pour

la couvrir : grande & bien faite elle ſe preſentoit aiſément ; ſon teint hâlé prouvoit qu'il y avoit déja du tems qu'il éprouvoit les injures de l'air ; mais la vûe de la main, lorſqu'elle fut dégantée, me fit connoître que ſans cette raiſon cette perſonne devoit être d'une grande blancheur.

Je ne pus m'empêcher de ſoupirer en faiſant cet examen ; l'on ne s'attendrit jamais pour les malheurs des autres, lorſqu'on a des raiſons de ſe plaindre de la deſtinée, qu'on ne ſaiſiſſe pour ſoi la plus grande part de cette pitié. La converſation de cette aimable fille me toucha, elle étoit entremêlée de ſoupirs & de plaintes contre la rigueur de ſon ſort, & cet article étoit rarement rapellé ſans pleurs ; il n'en falloit pas davantage pour faire couler les miennes : je la conſolois & je l'embraſſois comme ſi je l'euſſe

connue depuis long-tems ; les preuves de mon bon cœur la calmerent, & m'attirerent de sa part mille amitiés.

Le dîner qu'on aporta interrompit une conversation assés triste, nous nous mîmes à table après quelques ceremonies: mais St. Fal & moi étonnés de voir placé devant la Pelerine un morceau de pain bis & une caraffe d'eau, nous fîmes ce que nous pûmes pour l'engager à manger du potage: elle tint ferme, & nous pria de l'en dispenser, en nous assurant que nous serions cause, si elle se rendoit à nos desirs, par la foi qu'elle s'étoit imposée, que son vœu dureroit huit jours de plus ; que celui qui couroit étoit le dernier ; qu'elle devoit changer le lendemain le train de cette vie, & en reprendre un plus conforme & plus ordinaire. Ces raisons nous persuaderent, & nous la laissâ-

mes libre de ſes volontés. Après le dîner, qui ne fut pas long, quoique St. Fal tâchât de l'égayer & de m'exciter à manger, la belle Pelerine nous prévint ſur le recit de ſon hiſtoire, en nous annonçant cependant que ſi nous devions partir, qu'elle en retrancheroit toutes les circonſtances, & qu'elle nous la rapporteroit en quatre mots. St. Fal, qui ſe montroit de plus en plus attentif à pénetrer mes deſirs, démêla que ce retranchement me priveroit d'un plaiſir ſingulier, il reprit que mon voyage n'étoit pas d'une conſéquence aſſés grande pour me fruſtrer ſitôt d'une compagnie qui paroiſſoit m'être ſi gracieuſe ; il ajouta, en ſouriant, qu'il croyoit ne pas me déplaire en me priant de reſter juſqu'au lendemain, qu'il croyoit même ce jour neceſſaire pour me délaſſer des fatigues du voyage : je le remerciai

par une inclination de ſa compliſaance.

La Pelerine nous voyant diſpoſés à l'écouter, nous dit, avant que de commencer ſon hiſtoire, qu'elle étoit charmée de ce qui venoit d'être décidé, auſſi-bien que du bonheur d'avoir fait ma connoiſſance; qu'elle ne partoit auſſi que le lendemain, & qu'une chaiſe devoit arriver le même ſoir pour lui faire achever le reſte de ſon voyage.

Lorſque l'on eut deſſervi, & que nous fûmes ſeuls, la jeune Pelerine nous fit part en ces termes de l'hiſtoire de ſa vie.

Je ſuis fille d'un Medecin fort riche de Montpellier, dont la réputation étoit ſi étendue, qu'on l'envoïoit chercher de cent lieues à la ronde; il eſt vrai qu'il ſembloit que le bonheur accompagnoit ſes cures, & de trente malades à peine lui en mouroit-il un

entre les mains, ce qui ne contribuoit pas peu à la vogue qu'il a eu tant qu'il a vécu.

Dès que je fus en âge de recevoir de l'éducation, on me la donna conforme au bien dont je devois heriter un jour ; j'étudiai sous les Maîtres les plus habiles ; la facilité avec laquelle j'aprenois, fit naître bonne opinion de mon esprit, & la beauté dont on me flattoit, ou, pour mieux dire, le bien qu'on me sçavoit, m'attira, lorsque je fus plus grande, un nombre d'amans considerable.

Le desir qu'avoit mon pere de me marier, se trouvant déja avancé en âge, empressement qu'il marquoit souvent lorsqu'il étoit en famille avec nous, étoit cause qu'on me pressoit tous les jours de faire un choix ; mais je me trouvois une si grande antipatie pour le mariage, que je souffrois toutes les fois qu'il étoit question de cet

miele ; il me revenoit tous les jours tant d'hiſtoires de la mauvaiſe foi des hommes, & des chagrins qu'ils cauſoient à leurs femmes lorſqu'ils étoient parvenus par leurs ſoupleſſes à s'en rendre les maîtres, que je ne pouvois me reſoudre à groſſir le nombre de ces infortunées. Ces préventions s'étoient établies avec un tel empire dans mon eſprit, que je déclarai un jour à mon pere, qui me preſſoit avec une autorité violente de recevoir la main d'un époux qu'il me preſentoit, que s'il violentoit mon inclination, que je me jetterois dans un Convent, ou que je me laiſſerois mourir ; mes larmes ſuivirent cette proteſtation, j'étois adorée ; elles firent un tel effet ſur l'eſprit de mon pere, qu'il me promit qu'il me laiſſeroit dans les ſuites la maîtreſſe de mes volontés.

Je commençois à entrer dans ma dix-septiéme année ; non seulement j'avois fait des progrès dans l'étude des Arts qui m'étoient propres, mais encore dans celle de la Medecine que mon pere m'enseignoit, & qui se plut à m'y rendre habile ; charmé de l'inclination que j'y faisois paroître, & de la facilité avec laquelle je comprenois toutes les difficultés de cette science, il crut ne pouvoir assés profiter de ces heureuses dispositions ; ma mémoire étoit un champ fertile qui rendoit avec fruit les productions qu'on y semoit, Anatomie, Botanique, Ostéologie, tout fut enseigné & compris ; enfin à dix-huit ans je me trouvai si avancée dans les Mysteres d'Esculape, que je composai un Traité de Medecine en Latin de ..... que je dédiai à mon pere : la réputation que m'acquit cet ouvrage pas-

ſa juſques dans les pays les plus éloignés ; & mon pere ne fut pas long-tems ſans en avoir des preuves convaincantes.

Il recut un jour une lettre d'un Medecin de Liſbonne, qui lui mandoit que lui étant tombé entre les mains un livre compoſé par ſa fille, il l'avoit lû avec beaucoup d'attention, qu'il jugeoit de ſa capacité par cette ſçavante production, & qu'attribuant ce prodige à l'habilité du pere, il le croyoit ſeul digne de former un fils unique qu'il avoit, & qu'il le ſuplioit, en conſideration de ce qu'ils étoient l'un & l'autre, de vouloir bien s'en charger, & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour mériter une grace qu'il avoit tant à cœur.

Mon pere, qui conſervoit toujours le deſſein de me marier, mais qui ne vouloit pas manquer à la parole qu'il m'avoit donné,

resolut d'accepter ce Pensionnaire, dans l'esperance que, sur le prétexte de se décharger sur moi du soin de l'enseigner, à cause de son âge & de ses infirmités, il pourroit fournir à ce jeune homme le moïen de me plaire, & faire cesser le goût que j'avois pour le célibat, persuadé que les occasions frequentes qu'il auroit de me voir, pour peu qu'il fût aimable, m'ameneroit enfin au point où il me desiroit.

Dans cette vûe le Medecin de Lisbonne eut une réponse polie, & qui acceptoit les offres qui avoient été faites, avec l'assurance qu'il pouvoit faire partir son fils quand il lui plairoit, & qu'on tâcheroit, par les soins qu'on auroit de lui, de lui prouver qu'on n'étoit pas indigne de la consideration qu'il marquoit.

Il est vrai qu'avant que cette lettre fût envoïée, mon pere prit une

précaution assés extraordinaire. Comme il ne vouloit accepter le Pensionnaire qu'on lui proposoit que pour les raisons qui ont été déduites, il fit écrire à Lisbonne pour s'informer si le fils du Medecin étoit un Cavalier assés bien fait pour être vû avec plaisir du sexe. Il fut ravi d'aprendre que celui dont il s'agissoit se paroit de la plus jolie figure, & qu'on ne pouvoit rien ajouter ni à sa conduite ni à ses mœurs; ce raport fait, il fit partir la lettre dont nous avons parlé, & en attendit la réponse avec beaucoup d'impatience.

Huit jours suffirent pour lui donner cette satisfaction, la lettre du Medecin aprenoit le départ de son fils. Mon pere nous l'annonça à ma mere & à moi; mais il s'y prit d'une maniere bien adroite pour me surprendre, & pour faire effet sur mon cœur: il

dit à ma mere, en feignant de ne pas s'appercevoir que j'étois presente, que ce qui lui déplaisoit dans cette affaire, étoit que le jeune homme qui arrivoit, selon ce qu'on lui mandoit, étoit d'une figure à faire peur, & très-mal fait, & apuya sur le desagrément qu'il y a de vivre avec de telles gens; qu'il auroit bien voulu s'exempter de le recevoir, mais qu'on lui avoit fait parler par des gens si respectables, & qu'il consideroit si fort, qu'il aimoit mieux se faire violence que de les mécontenter.

L'aversion que je conservois toujours pour les hommes, ne me fit point faire attention au discours de mon pere, il ne servit qu'à peindre le Pensionnaire dans mon esprit avec les traits les plus desagreables: mais que j'eus lieu d'être surprise lorsqu'un soir que nous étions à table, il entra un

grand jeune homme fait comme l'Amour, qui venoit nous être annoncé pour le Penſionnaire que nous attendions ; mon pere le reçut avec joïe, charmé de connoître par ſes yeux qu'on ne lui en avoit pas impoſé, & perſuadé par la contenance interdite que je fis paroître, qu'il avoit peut-être trouvé le ſecret de venir à ſes fins.

Il eſt vrai que l'abord poli & reſpectueux de cet homme, m'émut & m'étonna ; s'attendre à du laid & voir du parfait, cauſe de ſerieuſes impreſſions ſur le cœur d'une jeune perſonne ; je ne pouvois ceſſer d'examiner ce Penſionnaire, je lui cherchois des défauts, & je ne lui trouvois que qualités : ſes cheveux négligés, d'un blond cendré, tomboient à groſſes boucles ſur ſes épaules, & nonobſtant le dérangement où le voyage avoit mis ſon ajuſte-

ment, il avoit l'air si noble, qu'il me fut impossible, après cet examen, de le haïr. Je me levai de table piquée de ne lui rien trouver qui fût conforme à l'aversion que je m'imaginois avoir pour les hommes, & malgré l'ordre de mon pere & de ma mere, qui vouloient m'obliger à rester, je fus me renfermer dans ma chambre en pleurant comme une folle.

Ne taxe-t'on pas avec justice notre sexe de caprice ? N'en voici-t'il pas un exemple singulier ? Dès que mes yeux & mon cœur furent revenus de la prévention dont j'ai parlé, je me trouvai plus resolue que jamais à ne point me marier ; mes sentimens eurent beau se revolter contre l'injustice de ce procedé, mon entêtement prévalut sur les sollicitations de mes parens & sur mon inclination même pour le jeune homme, puisqu'il est vrai que je ne

fus pas huit jours ſans que la fierté de mon cœur ne ſe démentît à ſa vûe, & ſans que mon pere même ne s'en aperçût ; pour mieux me mettre au point où l'on me deſiroit, il fut décidé que ce ſeroit moi qui feroit faire au Penſionnaire ſon cours de Medecine ; je me piquai d'obtenir ſur moi d'obéir, & de cacher à Belizai (c'eſt le nom du jeune homme) le plaiſir que me cauſoit ſa preſence : mais qu'on eſt foible quand on aime, & qu'il eſt difficile de remporter de telles victoires ſans riſquer les plus dangereuſes révolutions ! La perpetuelle contrainte où j'étois pour maſquer mes ſentimens, avec l'attention continuelle que j'avois ſur moi-même, ſe choquerent avec tant de turbulence contre ma paſſion, que la foibleſſe de mon temperament n'y pouvant reſiſter, je ſuccombai, & je tombai dan-

gereuſement malade.

Belizai ne quittoit pas le chevet de mon lit ; ſi ſa vûe avoit triomphé de mes ſentimens, il n'avoit pas été moins touché à la mienne ; il m'adoroit en ſecret dès les premiers jours de notre connoiſſance ; mais ayant démêlé mon caprice, & ſe reglant ſur l'éloignement que je marquois tous les jours pour les foibleſſes du cœur, ſoit timidité ou prudence, il étoit d'une circonſpection & d'une retenue ſi grande, que guidé par l'humeur je lui en avois fait cent fois un crime : mais je n'eus pas lieu dans cette maladie de le trouver plus long-tems coupable. Dès qu'il me vit en danger, il ne ménagea plus rien, & marqua autentiquement ſon goût & ſa douleur : ſes tranſports ne déplurent point à mon pere, & pour le prouver il aſſura Belizai que dès que Dieu m'auroit rendu

à la

à la vie, qu'il uniroit son sort avec le mien, en cas que mon antipatie pour lui n'y mît aucun obstacle. Le jeune homme transporté de cette promesse, & me regardant, à ce qu'il me disoit, comme sa chere femme, souffroit à peine que d'autres me soignassent : l'état où j'étois, & la sagesse qu'on lui connoissoit, firent qu'on ne s'opposa point à ces tendres marques de son inclination ; mais la petite verole s'étant bien-tôt declarée, & mon pere craignant que le mauvais air ne fit tomber malade le Pensionnaire, voulut qu'il se retirât de ma chambre. Le timide Bélizai obéit, mais avec une telle répugnance & un tel chagrin, qu'il ne pouvoit manger ; mon pere s'en apercevant, & craignant que sa prévoyance ne fît ce qu'il avoit voulu empêcher, lui permit de revenir vers moi : dès qu'on lui eût ac-

cordé cette permiſſion, qu'il appelloit une grace, il reprit ſon air ordinaire & ſa tranquilité. Pendant les premiers jours que Belizai m'avoit quitté, par les raiſons que je viens de dire, m'en étant d'abord aperçû dans l'intervalle que me laiſſoit la violence de mon mal, je reſſentis un chagrin cruel de cette abſence, & je la répandois en ſoupirs, dont je taiſois la cauſe. Ah! ſans doute, me diſois-je alors, Bilizai rebuté de mes froideurs eſt parti; il eſt allé porter ailleurs des vœux qu'il s'imagine que je reçois ſi mal, ou pour mieux dire, ma maladie ne m'auroit-elle point défigurée au point qu'elle m'auroit enlevé le peu de charmes qui m'avoient attaché cet Amant! l'une & l'autre de ces reflexions m'étoient également cruelles; mon mal ſe trouva ſi-tôt augmenté par l'agitation de tous ces combats, que ſans

Belizai, à qui mon pere permit alors de me revoir, mon ame étoit prête alors à s'envoler : sa vûë la retint, les assurances certaines que son desespoir de me voir en danger, me donna de sa fidelité & de son amour, fut un baume précieux qui ranima la glace de mes sens ; je revins peu à peu : mais ce qui servit le plus à ma guérison, & qui me flatta davantage, c'est que sensible, comme je l'étois pour le peu de beauté que j'avois, sur tout depuis que mon cœur s'étoit laissé surprendre, je ne fus en aucune façon marquée de la petite verole.

Mon pere qui avoit été dans des allarmes perpetuelles pendant le cours de ma maladie, fut au comble de sa joïe lorsqu'il me vit hors d'affaire ; il en donna des marques par les aumônes & les œuvres de pieté qu'il fit pour en

remercier Dieu, & il les fit continuer pour le prier d'achever son ouvrage, en me donnant une guérison entiere; inquiet que, malgré son experience, & tous les remedes salutaires qui m'étoient donnés, je continuasse à rester languissante; mais il eut lieu dans les suites d'être encore bien plus affligé: trois mois après la petite verole je fus fatiguée d'un perpetuel vomissement; il fut attribué au dérangement de mon estomac, & l'on eut recours à tout ce qui pouvoit contribuer à le faire cesser; mais malgré tous les remedes il ne cessa qu'au quatriéme mois, tems auquel je commençai à me mieux porter, quoique je conservasse toujours un certain dégoût, & que je fusse agitée de tems en tems de fantaisies qui ne m'étoient pas ordinaires.

Belizai continuoit toujours à être assidu auprès de moi, & mal-

gré mon inclination ſecrete pour lui, je n'avois point changé mes premieres façons : quoique je l'aimaſſe dans le fond de mon ame plus que moi-même, je ne pouvois me rendre raiſon de l'entêtement que j'avois à lui refuſer un aveu merité par tant de ſoins, d'amour & de complaiſance; aveu qui l'auroit comblé de joïe auſſi-bien que ma famille, & qu'il recherchoit avec ardeur. Mon pere attribuoit ce froid pour Belizai à la continuité de mon averſion pour les hommes, en ſe flattant cependant que le tems la diminueroit, & qu'il me feroit un jour changer de ſentimens.

Cependant ma ſanté s'étoit entierement remiſe, à des picotemens près que je ſentois dans le ventre, & qui me cauſoient quelquefois des douleurs inſuportables. Le détail que je fis à mon pere de ces mouvemens extraordinaires,

comparés à ceux d'un être inconnu, mais vivant, le fit conclure que je renfermois un corps étranger, que le jeu des humeurs avoit fait naître, & qui conservoit sa vie aux dépens de la mienne qu'il minoit peu à peu ; les exemples rares, mais arrivez de ces sortes de Phénomenes, le persuadoient que j'étois dans ce cas extraordinaire, ce qui le jettoit dans la consternation ; il fit une assemblée de Medecins, ne voulant pas dans une occasion aussi délicate, & qui le touchoit de si près, s'en raporter à lui seul. Je fus examinée, & après le raport fait, que j'étois agitée des mouvemens dont j'ai parlé, ordinairement à jeun, ou lorsque je commençois à manger, il fut conclu que le sentiment de mon pere l'emportoit sur les differentes inductions qu'on tira, & que dans un cas si extraordinaire & si pressant, il falloit

avoir recours à l'inciſion, afin de me délivrer d'un être qui tôt ou tard me donneroit la mort.

La famille & toute la maiſon fut effrayée de cette ordonnance; mon pere après avoir eſſuyé ſes pleurs, vint m'annoncer cette nouvelle, à laquelle il me prépara par tout ce que la Religion & la raiſon ont de plus fort; j'avouerai naturellement que la fin de ſa converſation me fit frémir, puiſqu'il étoit vrai que dans cette operation un rien étoit capable de m'ôter la vie. Je demandai la nuit pour me diſpoſer à donner mon conſentement: pour peu qu'on faſſe de réflexion à la ſituation où je me trouvai alors, l'on doit imaginer que je ne la paſſai pas tranquillement. Il étoit près du jour que je n'avois pas encore fermé l'œil; cependant à force d'être accablée, je commençois à m'endormir lorſque je

fus reveillée en ſurſaut par une voix qui me dit ces paroles : *Lindamine, gardez-vous bien de conſentir à l'operation, vous ſerez guérie avant deux mois.* Je fus ſi effrayée de ce diſcours, qu'une ſueur froide me couvrit le viſage ; j'appellai à mon ſecours de toutes mes forces mon pere, dont la chambre étoit voiſine de la mienne ; il ſe leva & vint aprendre la cauſe de mes cris ; je lui racontai ce qui m'étoit arrivé ; il fit tout ce qu'il pût pour me remettre, & pour me perſuader que dans l'inquietude où je m'étois couchée, il n'étoit pas ſurprenant que les vapeurs d'un ſommeil ſi juſtement agité, euſſent produit un ſonge qui paroiſſoit d'autant plus ſignifier qu'il étoit enfanté par la crainte de l'ame, qui tremble perpetuellement pour la diſſolution du corps : pour appuyer cette raiſon, il me rappella ce que

ce que j'avois lû cent fois dans nos traités, qui eſt que lorſque la tête eſt échauffée par les vapeurs ſubtiles portées dans le cerveau par une fiévre ardente, produit un tél dérangement & une telle confuſion dans les parties voiſines de la glande que nous nommons Pineale, qu'elle conçoit les objets ſi differens de ce qu'ils ſont, que non ſeulement elles les repreſentent tels à l'imagination prévenue, mais même à nos yeux : il arrive encore que les oreilles ſemblent entendre, en veillant même, des diſcours ſeuls formés par le déreglement du cerveau.

Ces réflexions, quelque juſtes qu'elles fuſſent, ne me perſuaderent point ; je croyois être trop ſûre de mon fait ; d'ailleurs je n'avois point de fiévre, & je n'étois point dans le cas ſuppoſé par mon pere ; l'étude ne m'avoit point fait

revenir des préjugés de l'enfance ; le Sexe, quelque éclairé qu'il soit par les sciences, conserve toujours quelques parcelles de ses foiblesses ; je craignois les esprits, & j'attribuois les paroles proferées à cette cause, assurant même que j'avois une idée du son de cette voix, & concluant que l'avis qui m'étoit donné venoit de la part de quelqu'ami de la famille, qui ne faisoit peut-être que de mourir ; mon pere se moqua de cette opinion & la rejetta, en me rappellant des traits de Philosophie qui me persuaderent ; la confiance extrême que j'avois en son sçavoir & en son experience, me fit soumettre avec docilité, mais je lui declarai en même tems que me portant mieux, & que n'étant plus incommodée des picotemens dont je m'étois plaint (chose que je disois pour éviter l'operation) je ne voulois absolument point

qu'on en vînt à cette extrémité ; il voulut repliquer, mais je me mis à pleurer ſi amerement, dont il fut ſi touché, qu'il me donna ſa parole qu'il n'en ſeroit plus parlé.

Cependant malgré le danger dont j'étois menacée par la conſultation des Medecins, en cas qu'ils ne fuſſent pas obéis, ma ſanté alloit de mieux en mieux, ſi je puis en excepter ces agitations ſecretes & interieures dans le corps, qui ſembloient croître avec plus de force, & dont je n'oſois me plaindre, de crainte qu'on ne me reparlât de la fatale operation ; malgré l'inquiétude qu'un tel changement devoit produire en moi, j'en étois bien moins frappée que de celui qu'on me fit apercevoir à l'occaſion de mon ſommeil : je n'avois jamais été dormeuſe de mon naturel, & ma vivacité étoit telle qu'une ſouris auroit troublé mon repos ; depuis

TAYLOR IN. OXF.

ma petite verole il en étoit bien autrement ; j'étois si extraordinairement changée à cetégard, qu'outre que je dormois beaucoup, l'on avoit encore mille peines à me réveiller, la servante m'assurant même qu'il arrivoit souvent qu'elle me tiroit une demie heure avant que j'ouvrisse les yeux, & que plusieurs fois encore il lui étoit arrivé de ne pas venir à bout de son dessein ; qu'elle en avoit été si effrayée un jour, que me croyant tombée en foiblesse, elle avoit pensé en avertir mon pere ; que la seule défense que je lui avois faite de ne lui rien dire lorsqu'il m'arrivoit de me plaindre, dans la crainte que j'avois toujours qu'on n'en vînt aux dernieres extrémités dont j'ai parlé, l'avoit empêché de le faire reveler. Ce raport me fit réïterer la défense en consequence des mêmes raisons, & me servant des con-

noissances que l'étude m'avoit donné, je pris des remedes que je crus propres à rendre le sang moins épais, afin de me préserver des inconveniens dont ce sommeil continuel me menaçoit.

Un matin que je m'étois réveillée de meilleure heure qu'à l'ordinaire, Belizai me fit demander par la servante la permission de m'entretenir un moment : j'étois encore au lit, que je quittois peu depuis quelque tems, à cause d'une pesanteur & d'une lassitude dont je ne pouvois deviner le principe, situation qui inquietoit extrémement mon pere & ma mere, dans l'aprehension où ils étoient de voir arriver la prédiction : la bienseance me fit refuser d'abord de voir Belizai ; mais le jeune homme ayant persisté à entrer, ne devant, à ce qu'il disoit, rester qu'un moment, j'ordonnai à la servante de rester près de

moi tant qu'il y ſeroit. Il parut une lettre à la main : ſon air étoit pâle & défait, & la triſteſſe lui couvroit le viſage ; ſa vûe me fit treſſaillir ſans deviner pour quoi ; il s'approcha en tremblant de mon lit. Je vais vous quitter, Mademoiſelle, me dit-il, l'on me mande que mon pere eſt à l'extrémité ; la douleur où je ſuis .... Elle eſt bien legitime, interrompis-je, émûe juſqu'au fond du cœur, & cachant à peine le trouble qu'elle me cauſoit ; je ſuis très-ſenſible à votre affliction : plût à Dieu, reprit le jeune homme, ſans être retenu par le tiers, que vous le fuſſiez autant que vous le dites ! Qu'il me ſeroit doux de vous voir partager le cruel chagrin que me va cauſer votre abſence. Nous ne nous entendons pas, pourſuivis-je en diſſimulant, je parle du danger que court Mr. votre pere, qui me ſemble n'avoir aucun

rapport à ce que vous venez de dire. Je ne conçois que trop, reprit le beau Penſionnaire, que vous ne voulez pas m'entendre; je rougis de vous avouer que la cauſe de mon départ n'eſt pas la plus cruelle de mes apréhenſions: que ne puis-je vous ouvrir mon cœur, & vous inſtruire de ce qui s'y paſſe! pourquoi cette antipathie cruelle que vous avez pour les hommes? S'étend-t-elle juſqu'à moi? Ah! belle Lindamine, que cette opinion m'a fait tenter de choſes! heureux ſi vous ne deſaprouvés pas un jour la témerité de ma flâme, qui n'a jamais oſé briller que dans les tenebres! Je ne vous entens pas, repris-je, étonnée d'un diſcours qui me paroiſſoit ſi obſcur, ſurpriſe de l'aſſurance avec laquelle il me regardoit, qui ne lui étoit point ordinaire. De quelles tenebres parlés-vous, continuai-je? Quel lieu

vous ai-je donné pour me parler de l'amour avec tant d'assurance? Mes droits sont d'une nature, reprit Belizai en rougissant..... Il alloit continuer lorsque mon pere entra; je souffris de voir interrompre un discours qui m'émut jusqu'au fond de l'ame, & dont il m'étoit impossible de penetrer le sens.

Mon pere qui avoit reçû des lettres égales à celles de Belizai le même ordinaire, venoit le trouver pour les lui communiquer; le voïage du Pensionnaire fut arrêté au lendemain; cette décision m'attendrit & me pénétra: j'aimois, & un témoin aussi respectable que mon pere, me fit dévorer mes pleurs: le tems étoit enfin arrivé où ma foiblesse auroit paru dans son entier. Belizai sortit avec mon pere, après m'avoir fait des adieux timides: pressée d'une agitation extrême, je ren-

voyai la servante, & je ne fus pas plûtôt seule que je m'abandonnai à toute ma douleur.

Il étoit près de dix heures du soir que je n'avois pas encore soupé, ni souffert que personne restât dans ma chambre ; mais me sentant alors une colique qui augmentoit de plus en plus, je tirai le cordon de ma sonnette pour qu'on vînt me secourir ; à peine la servante eut-elle le tems d'arriver, je jettois les hauts cris, & je me mourois toute vivante : cette fille effrayée de ma situation, fut avertir mon pere, qui accourut bien-tôt avec ma mere ; leur presence ne soulagea, ni n'interrompit mes clameurs ; mon pere, malgré son habileté, se trompa, & crut que j'allois être étouffée par le corps étranger qu'on m'avoit supposé : il ordonna une saignée qui assoupit un moment ma douleur, mais cette co-

lique fatale m'ayant reprise avec plus de fureur, & me donnant des convulsions, mon pere se mit à pleurer amerement, & dit à l'oreille de ma mere qu'il n'y avoit rien à esperer, que je ne passerois pas la nuit ; à cette décision toute la maison donna des marques de son desespoir ; les Medecins & les Chirurgiens furent mandés, & pendant qu'on me confessoit, ils consulterent de ce qu'il y avoit à faire dans une semblable occasion ; ils furent tous d'un sentiment unanime (à l'exception d'un seul qui, après m'avoir tâté le poux, sortit en haussant les épaules ;) la pluralité fut que dans l'extrémité où j'étois il falloit tenter l'operation.

Mon pere rentroit dans la chambre pour me préparer à cet horrible decret, se fondant sur la raison & le bon sens que je conservois jusques dans les douleurs, qu'il obtiendroit sur moi que je

me reſignerois à la volonté du Seigneur : mais helas ! nous n'eûmes pas le tems d'agiter cette queſtion : comment oſerai-je vous faire cet aveu de ma honte, pourſuivit la belle Pelerine en baiſſant les yeux & en rougiſſant ? la nature preſſée de me délivrer d'un mal commun & ordinaire, fit un ſi terrible effort, qu'en jettant un cri, dont toute la maiſon retentit, je mis au monde une petite creature ſans le ſecours de perſonne ; ma mere à cette vûe ſe frappa trois fois la poitrine de douleur, & mon pere, accablé comme d'un coup de foudre, ſortit la mort dans le cœur ; ma mere qui craignit que les reproches dans ce moment ne me donnaſſent la mort, dévora ſa fureur, me fit de feintes careſſes, & me ſervit de Sage-femme ; je me laiſſai gouverner ſans avoir aucun ſoupçon de ce qui ſe paſſoit, me per-

ſuadant, avec la meilleure foi du monde, que ce qui venoit d'arriver étoit le corps étranger dont on avoit tant parlé, dont le Seigneur m'avoit heureuſement délivrée.

Je le crus d'autant plus aiſément, que l'enfant vint mort au monde, étouffé ſans doute par les douleurs, ou parce que je n'avois point été ſoulagée dans l'ignorance où l'on étoit de la cauſe de mon mal; je paſſai dix jours dans cette confiance, pendant leſquels je ne vis plus mon pere: je le demandois à tous momens, auſſi-bien que la deſcription de l'animal prétendu, dont j'étois débarraſſée; on ne répondoit rien à mon empreſſement; les pleurs & les ſoupirs ſuivoient ordinairement ces queſtions, & pendant tout ce tems je n'en pus tirer davantage.

Cependant me portant de mieux en mieux, & l'eſprit plus tran-

quille du côté des frayeurs de la mort, je voulus me lever pour aller ſçavoir ce qu'étoit devenu mon pere que je ne voyois point. La triſteſſe de ma mere & du domeſtique m'inquietoient, & les voyant varier dans les réponſes qu'ils me faiſoient au ſujet de mes inquietudes, dans mon impatience je me jettai à bas de mon lit pour aller aprendre moi-même la cauſe de ces diſſimulations. Remettés-vous dans votre lit, cruelle fille, me dit ma mere, en m'obligeant à lui obéïr, & ne comblés pas vos crimes en m'ôtant encore une vie qui ſuivroit bien-tôt la perte de la vôtre, & que le deshonneur que vous cauſés ne fera que trop tôt arriver; contentés-vous du deſeſpoir que vous m'occaſionnés par la perte que j'ai faite de votre pere, que votre lâcheté a mis dans le tombeau, & n'ayés pas à

vous reprocher..... Qu'entens-je, grand Dieu, m'écriai-je avec transport? De quel coup m'accable-t'on? Mon pere mort! Moi j'en ſerois la cauſe? Oui, cruelle, interrompit ma mere, en verſant un torrent de larmes, votre pere eſt deſcendu dans les tenebres éternelles, deux jours après celui que vous avés marqué par l'opprobre dont vous nous avez couvert. Eh! mon Dieu, repliquai-je en pleurant amerement, quels ſont les crimes que j'ai fait, & de quoi m'accuſe-t'on? Infortunée que je ſuis, malade à la veille de mourir, languiſſante depuis long-tems, ne voyant perſonne, de quel affront veut-on donc me parler? Mais, ma fille, ma chere fille, reprit impatiemment ma mere, à quoi ſert de faire ainſi l'ignorante, comment voudriés-vous cacher une infamie dont je ſuis témoin ocu-

laire, & que tout le monde ſçait? nonobſtant les précautions priſes pour dérober au public notre honte, la Ville en eſt imbue.... Et de quoi donc, interrompis-je, outrée de tout ce que ma mere me diſoit? expliqués-vous mieux, car je prens le Ciel à témoin ſi..... En verité, Lindamine, pourſuivit ma mere, ne prenés pas en vain ce nom reſpectable, vous en ſeriés punie ſur le champ; remerciés le Seigneur au contraire des graces qu'il vous a faites en vous conſervant une vie que votre imprudence devoit vous faire perdre, & dont vous vous êtes rendue indigne en étant la cauſe que votre enfant eſt mort avant que d'être regeneré, malheur qui ne ſeroit pas arrivé ſi vous aviés eu de la confiance en votre mere, & que vous m'euſſiés avoué avec franchiſe la nature des ſecours dont vous aviés

besoin ; une mere, quelqu'affligée qu'elle soit d'un pareil aveu, pardonne ordinairement dans des instans aussi précieux.

J'aurois laissé parler ma mere bien plus long-tems, tant j'étois interdite & étonnée de ce discours; elle crut sans doute qu'il me faisoit impression, & que la douleur & la honte me retenoient: courage, continua-t-elle, en me serrant tendrement entre ses bras, aux maux consommés il n'y a plus de remedes ; ce qu'il importe aujourd'hui pour vous corriger, est de demander pardon à Dieu de toutes vos fautes, je me joindrai à vous par de bonnes œuvres, pour que le Ciel vous fasse misericorde : la mort d'un enfant & d'un pere sont des crimes dont on ne sçauroit assés faire penitence, mais il ne faut pas se desesperer, continua-t-elle, me voyant suffoquée par les sanglots. L'Evangile nous promet

met que lorſque le cœur eſt veritablement contrit, qu'il prépare les voïes de la miſericorde. Allons, ma fille, continua ma mere, qui craignoit que l'état où elle me voyoit, ne me donnât la mort, ne penſons plus à tout cela, une fiévre eſt capable de vous emporter. Que le Ciel m'en préſerve! Que deviendrois-je ſi je perdois encore tout ce que j'ai de plus cher dans le monde! non, ma chere enfant, non, ajouta cette mere infortunée, en m'embraſſant, vous ne m'accablerés pas de ce nouveau malheur; vous avez toujours aimé votre mere, vous ſçavez qu'elle vous aime, & qu'elle ne peut vivre ſans vous; eſſuyez vos pleurs, j'oublie tout, je vous l'ai déja dit, & notre affront ſera reparé en vous donnant pour mari celui qui, malgré la ſageſſe que je vous ai toujours connue, vous a fait ſuc-

comber ; nommez-le moi, il se cache peut-être ; qu'il revienne, nous avons assés de bien pour lui faire un sort heureux, quel qu'il soit ; il n'y a pas d'aparence même qu'il soit assez mal-honnête homme pour refuser de vous donner cette satisfaction.

Ce discours & le précedent furent autant d'énigmes pour moi ; j'en assurai ma mere, qui gémit de mon obstination, & qui, dans la crainte que son impatience ne nuisît à ma santé, se contraignit, & sortit de ma chambre en pleurant : dès qu'elle fut partie, je me mis à crier de toutes mes forces, & je me rejettai une seconde fois à bas de mon lit pour la suivre ; la servante, qui étoit puissante, m'obligea d'y rentrer : au nom de Dieu, Fanchon, lui dis-je, expliquez-moi tout ce que ma mere m'a dit : moi grosse, moi avoir fait un enfant, je crois en

verité, si j'ose me servir de ce terme, que ma mere perd l'esprit : il n'est cependant rien de si vrai, reprit grossierement cette fille, & vous feriés bien mieux, Mademoiselle, de declarer celui qui vous a abusé. Vous êtes une impertinente, interrompis-je en donnant un soufflet à cette fille, il vous convient bien de me tenir de pareils discours, aprenés à parler & à me respecter ; ma mere est la maîtresse de me dire tout ce qu'il lui plaira, quoique je le souffre assez impatiemment, mais pour vous, que cela ne vous arrive plus. La servante, irritée de mon emportement, ménagea si peu les termes dans une réponse impertinente qu'elle me fit, que ne me connoissant plus dans mon transport, je me saisis d'un flambeau qui étoit sur ma table de nuit ; je le lui jettai avec tant de fureur, & elle en fut atteinte

si malheureusement, que le coup porta à la tempe, & la fit expirer deux heures après.

Jugés, Mademoiselle, continua l'infortunée Pelerine en soupirant, du desespoir que me causa ce nouveau malheur : je me jettai à bas du lit toute épleurée de ce que je venois de faire, & je courus en chemise, comme une folle dans la chambre de ma mere ; elle pleuroit, & parut effrayée de me voir ; elle vint au devant de moi, m'embrassa tendrement, & me reconduisit dans mon appartement, en me flattant avec les caresses les plus douces ; mais quelle fut sa frayeur en y entrant, à l'aspect de la servante étendue par terre, qui se baignoit dans son sang ; elle apella du monde, le Chirurgien fut mandé ; mais vains secours ; malgré son habileté, cette fille ne put rechaper.

On donna à cet accident un

tout aisé à imaginer ; il n'y avoit point de témoins de cette action, & nous étions si connus & si considerés, qu'il n'étoit pas possible qu'on soupçonnât l'auteur de cet assassinat.

Cependant l'impression que me fit cette derniere avanture, compriſe avec tout ce que ma mere m'avoit dit, fit une telle revolution en moi, que je tombai malade, & que je fus à la veille de mourir ; les preuves qu'elle me donna que j'étois veritablement accouchée, malgré la certitude que j'avois de n'y avoir pas donné lieu, portoient avec elles une triſte lumiere qui éclairoit le deſtin le plus fatal, & qui jettoit mon eſprit dans une perplexité qui, ne pouvant ſe concilier avec lui-même, me mit dans l'état que je viens de dire ; ma mere en fut ſi effrayée, qu'elle promit que ſi Dieu me rendoit à ſes vœux, qu'el-

le iroit en pelerinage à Notre Dame de Luxembourg.

Dieu l'exauça, pour me châtier sans doute doublement de mes offenses; mais en revenant à la vie, ma mere entroit dans le sentier de la mort, toutes les choses précedentes lui en avoient ouvert l'entrée; mais le refus que je continuois à lui faire de lui nommer celui qu'elle supposoit m'avoir deshonorée, refus qu'elle apelloit entêtement & mauvais cœur, lui fut si sensible qu'elle fut bientôt à l'extrémité: connoissant qu'elle n'en reviendroit pas, & me voyant toute en pleurs à son chevet, elle me conjura dans cet état touchant de lui donner pour lors la satisfaction qu'elle attendoit depuis si long-tems: que pouvois-je lui dire dans l'ignorance où j'étois moi-même de mon sort, sinon que si j'avois conçu, que ce ne pouvoit être que par

des moyens extraordinaires, & qui m'étoient entierement inconnus; ma mere qui ne pouvoit se persuader que je lui disse la verité, ne voulut jamais jetter les yeux sur moi pendant le peu de jours qu'elle vécut; malgré mes prieres & mes larmes, elle me refusa sa benediction en mourant, & me dit, avant que d'expirer, que Dieu me puniroit tôt ou tard de mon mauvais cœur.

Cette mort me causa un si violent desespoir, à cause des circonstances dont elle étoit accompagnée, que je voulus plusieurs fois attenter à ma vie: ma famille, qui ne m'avoit pas quittée depuis la perte que je venois de faire, me garda à vûe, & sa vigilance me préserva d'une fin funeste; je fus plus d'un mois sans que l'idée de me détruire sortît de mon esprit; il est vrai que les exhortations frequentes d'un Curé hon-

nête homme, ſçavant & com[illegible]
tiſſant, me firent revenir peu à p[illegible]
de cette freneſie ; il me porta
recourir à Dieu, après lui av[illegible]
fait l'énumeration de mes m[illegible]
heurs : ma ſincerité & mon inn[illegible]
oence ne purent lui être ſuſpect[illegible]
la Religion avoit repris le deſſu[illegible]
& je me confeſſai avec les ſe[illegible]
timens d'une bonne Chrétienn[illegible]
Ce ſaint Prêtre conjectura, lo[illegible]
qu'il fut bien au fait de la cau[illegible]
de toutes mes infortunes, qu'o[illegible]
s'étoit ſervi de malefice dans cet[illegible]
te occaſion indigne, puiſque je
n'y trempois pas, ou que j'avois
été ſecretement provoquée au
ſommeil par quelque breuvage
ou ſirops : quelques circonſtan-
ces que je raportai, ne lui donne-
rent pas lieu d'en douter, & con-
noiſſant par mes ſanglots com-
bien cet entretien me touchoit
& me faiſoit ſouffrir, il me con-
ſola, en me repreſentant que
n'ayant

n'ayant pû prévoir ce qui m'étoit arrivé, j'avois beaucoup lieu d'espérer que je trouverois miſericorde devant Dieu, mais que ſi j'avois continué à me rebeller contre ſes decrets éternels, que je me ſerois rendue indigne de ſes graces, que le Ciel avoit peut-être ſes deſſeins ſur moi, que ſon amour pour la créature, faiſoit ſouvent mouvoir des reſſors inconnus pour ſe l'attirer à lui, & que le grand moyen dans des adverſités ſemblables aux miennes, étoit de ſe laiſſer guider par ſa divine Providence.

De telles exhortations repetées avec onction, firent enfin ſur mon cœur l'effet que le ſaint Curé en avoit attendu : au bout d'une neuvaine qu'il me fit faire, je me ſentis éclairée d'un celeſte raïon; dans cet entouſiaſme, je fis vœu de remplir celui que feu ma mere avoit promis pour moi lors de ma

maladie, & que telle chose qui arrivât, je me ferois Religieuse à mon retour, donnerois la moitié de mon bien aux pauvres, & le reste aux parens que j'avois, sans égard à la proximité, mais à la misère.

Dès que j'eus formé ce dessein, j'en fis part à mon sage Directeur; il me felicita de ces bons sentimens, inspirés, me dit-il, par la grace; mais il desaprouva le pelerinage, à cause des inconveniens qui peuvent arriver à une jeune personne dans un voyage de long cours; il voulut me faire relever de ce vœu, mais il me vit si fort entêtée de ce dessein, qu'il crut y devoir donner son approbation, après m'avoir fait part de sages instructions pour me conduire, & pour éviter les dangers que son experience imaginoit. Avant que de partir je mis ordre à mes affaires, & je me

reſervai de mon bien que ce qui m'étoit néceſſaire pour remplir les vûes que j'avois de me retirer; ma famille fit tous ſes efforts pour s'oppoſer à cet abandon, dans la juſte crainte que changeant de ſentimens, je ne me réduiſiſſe à l'aumône ; mais ma fermeté l'emporta ſur toute autre conſideration, & l'on me vit ſi entiere dans mes deſſeins, qu'on me laiſſa une pleine liberté de me conduire à ma fantaiſie ; les motifs de Religion ayant cela de propre, qu'ils ſuppléent aux défauts de minorité.

La veille de mon départ je reçûs un aſſaut qui ne fut pas le moindre de ceux que j'euſſe eſſuyé. Deux lettres me vinrent de Belizai à la fois : la premiere me faiſoit part des regrets que lui cauſoit mon abſence, & m'aſſuroit que rien au monde ne pouvoit alterer la force des ſentimens

qu'il avoit pour moi : il m'apprenoit que son pere étoit mort, & qu'il lui laissoit des biens considerables ; que la seule bienséance l'avoit empêché de m'écrire, pour m'assurer qu'il ne pouvoit être heureux sans moi ; qu'il me supplioit d'agréer avec tout ce qu'il avoit, son cœur & sa main : que je fisse de sérieuses réflexions à ce qu'il me proposoit ; que j'étois même dans un cas à ne pouvoir le refuser, & à n'être pas la maîtresse de disposer de moi sans sa participation.

Je ne compris rien à la fin de cette lettre, & je trouvai fort extraordinaire une pareille façon de me demander en mariage ; mais la lecture de la seconde, datée de deux jours après, & dictée dans la crainte que j'hésitasse à me déterminer, m'ouvrit enfin les yeux sur l'obscurité de mon fatal sort, en s'annonçant sans détour pour

mon mari, il m'expliquoit naturellement les lâches moyens dont il s'étoit servi pour le devenir, qu'il excusoit vainement par la grandeur de son amour, & par la crainte qu'il avoit eu que je ne lui échapasse, excusable par l'antipatie que j'avois toujours marquée pour tout engagement; que prévenu de ces choses, il s'étoit servi de moyens surnaturels pour me provoquer au sommeil; que ses premieres idées n'avoient été d'abord que de remedier à une insomnie qui m'accabloit pendant ma maladie; mais que l'occasion lui avoit paru si favorable à ses desseins legitimes, disoit-il, qu'il n'avoit pû y resister; qu'il s'étoit flatté que s'il étoit assés heureux pour que les témoignages de son amour parussent, que l'honneur feroit alors ce que ses soins & son amour n'avoient pû faire; que c'étoit à moi enfin à décider s'il s'étoit trompé.

La lecture de cette seconde lettre me mit d'une juste colere, malgré la passion dont j'étois prévenue pour cet indigne Amant ; je me promis bien que je ne le verrois jamais, & que rien au monde ne seroit capable de me faire revenir. Je resolus de faire mes efforts pour l'oublier ; je me tournai vers Dieu, à qui je fis un entier sacrifice du goût que j'avois pour lui, en renouvellant le vœu que j'avois fait de me faire Religieuse ; sentimens que j'ai conservé jusqu'aujourd'hui, & dont je ne me démentirai jamais, esperant que Dieu voudra bien me soutenir contre les choses qui tenteroient à ébranler ce dessein.

Il y a un an & un jour que je suis partie de chez moi dans l'équipage où vous me voyez : j'ai été assez heureuse pour remplir mes vûes, & il ne m'est rien arrivé de desagréable ; mon vœu finit aujourd'hui, & demain je

prendrai le parti de me retirer absolument du monde.

Voilà, Mademoiselle, continua la belle Pelerine, l'histoire de mes malheurs, qui seront toujours presens à ma mémoire : je me suis faite une loi pour m'humilier, de les conter à ceux qui en seront curieux, afin que cette histoire étant répandue, apprenne aux personnes de mon âge à se défier des lâches détours de la plûpart des hommes, qui travaillent perpetuellement à séduire leur innocence, & qu'elles soient toujours en garde contre ces loups ravissans, bien plus dangereux encore lorsque la figure & l'esprit aident à donner de la confiance.

A ce recit de mes infortunes est attachée une condition dont je ne préviens point, avant que je le faire, dans la foi où je suis qu'il n'est personne qui me la refuse : c'est, Mademoiselle, de

faire une bonne œuvre en ma faveur, afin que le Seigneur me conserve dans les bons sentimens qu'il a bien voulu m'inspirer, & qu'il me donne la force de ne pas succomber.

Lindamine finit ainsi son histoire, en essuyant des pleurs qu'elle n'avoit pû retenir. Je la remerciai de sa complaisance, je lui demandai si le Convent où elle se retiroit étoit éloigné du lieu où nous étions : elle me répondit qu'elle n'en avoit point encore de déterminé ; que le choix ne lui importoit pas, & que dans la resolution où elle étoit de n'avoir plus aucune relation avec le monde, son dessein, lorsque son homme d'affaire seroit arrivé, étoit de lui faire arrêter un Cloître où l'on ne pût la connoître, & que dans cette idée elle ne vouloit pas se renfermer dans son pays à cause de cette raison, & que le premier

Convent enfin lui étoit indifferent, pourvû qu'on voulût bien l'y recevoir.

Ce discours me frappa, & me fit sur le champ imaginer une chose qui tendoit à ses vûes, & qui me donnoit les moyens de donner de mes nouvelles à ma chere Sainte Agnés que j'avois toujours dans l'esprit. Dans ce dessein, je vantai fort à Lindamine la douceur & l'union qu'on respiroit dans le Convent dont je sortois, & je le lui proposai, en l'assurant que je l'adresserois à une Dame dont j'avois l'honneur d'être considerée, qui se feroit un vrai plaisir, la connoissant pieuse & prévenante, de lui faire tous les plaisirs qui dépendroient d'elle, que même c'étoit le vrai moyen de parvenir à ses intentions, qu'elle seroit reçûe de sa part à bras ouverts, & que venant de si bonne main, on ne

feroit aucune information.

Lindamine me remercia avec beaucoup de vivacité, & accepta mes offres de tout son cœur. Je lui parlai fort de Sainte Agnès, dont je lui vantai le bon caractère & la société ; je passai le reste du jour à entretenir la jeune Pelerine des agrémens qu'elle auroit de vivre avec mon amie, dont les infortunes, lorsqu'elle les sçauroit, l'intéresseroit, & la feroit convenir qu'elle étoit en quelque façon encore plus à plaindre qu'elle. Lindamine à ce discours parut surprise, & me demanda avec empressement quelles sortes de malheurs pouvoient être comparés aux siens ?

L'embarras que je fis paroître à cette question, fit lever Saint Fal, qui comprit que, dans le cas où il étoit avec moi, sa présence devoit gêner ma conversation : toujours prévenant & poli,

il nous demanda la permission de profiter du jour pour aller dissiper un mal de tête qu'il conservoit depuis qu'il s'étoit levé. Comme il m'adressoit la parole, je lui répondis par une reverence, après quoi il sortit.

Dès que nous fûmes seules Lindamine & moi, je l'engageai encore plus fortement à faire le choix du Convent dont je lui avois parlé; elle m'assura qu'elle iroit dès le lendemain chez Madame de G.... & que dès que cette Dame seroit convenue des clauses de sa reception, qu'elle y entreroit. Tranquille de cette asſurance, je revins à Sainte Agnés, & je contai à Lindamine son histoire en racourci, afin de la prévenir avantageusement sur son compte. La Pelerine convint que si cette charmante Religieuse étoit agitée d'une seule des choses qu'elle Lindamine avoit à

ſe reprocher, qu'elle s'avouer[a] la moins infortunée, mais qu'[il] n'y avoit point de malheurs com[pa]rables aux remords de la con[ſ]cience.

Lindamine prévenue par l'hi[ſ]toire que je venois de lui faire de mon amie, que j'avois des lettres de conſequence que je ne pouvois trouver occaſion de faire rendre, me dit obligeamment que je n'a[vois] qu'à les lui remettre, qu'elle s'en chargeoit, & que dès le jour ſuivant elle feroit partir un exprès intelligent qui s'acquitteroit fidelement de cette commiſſion, & qu'il viendroit lui en rendre compte auſſi-tôt qu'il s'en ſeroit acquitté; je trouvai les voyes qu'elle me propoſa pour réuſſir dans cette affaire, ſi courtes & ſi naturelles, que tranſportée du plaiſir que reſſentiroit Sainte Agnés d'être ſi bien ſervie, je me jettai au col de Lindamine pour lui en

arquer ma joye. Cette belle fil-
, charmée de mon bon cœur,
roit bien voulu à ſon tour me
nnoître, & malgré ſa politeſſe,
ui lui fit ſupoſer des raiſons bien
ouvées pour ſatisfaire ſa curio-
é, elle ne put s'empêcher de
venir pluſieurs fois à la char-
e ; je lui dis en ſouriant que ce
roit mal la payer de toutes ſes
complaiſances que de l'ennuyer
du récit de mes chagrins ; que
Sainte Agnés lui en feroit l'hiſ-
toire, qu'elle rendroit ſuportable par la maniere dont elle ſeroit contée. Lindamine ſe paya de cette frivole excuſe, qui ne fit, à ce que j'ai ſçû depuis, qu'irriter le deſir qu'elle avoit d'en ſçavoir davantage. Comme nous n'avions pas trop de tems du reſte d'un jour pour écrire nos lettres, nous nous mîmes l'une & l'autre à les faire. Je fus bien aiſe de profiter de cette occaſion

pour demander à Madame de G.....la continuation de ses bonnes graces, & l'avertir de la situation nouvelle où je me trouve. La lettre de Sainte Agnés fut celle qui me coûta le moins, & qui fut la plus longue ; en lui rendant compte des moyens heureux que j'avois trouvé pour la servir, je la priois, en cas que le hasard amenât le Marquis à son Convent, (chose que je soupçonnois) de l'assurer que, quoi qu'il m'arrivât, je lui conserverois toujours les sentimens les plus vifs & les plus fideles.

Le tems que nous passâmes à écrire fut long, & il étoit plus de huit heures lorsque nous eûmes fait nos dépêches. Je fus surprise de ne point voir arriver Saint Fal ; ses bonnes façons, & la confiance qu'il avoit montré en me laissant seule dans l'occasion presente, sçachant que je pouvois

m'évader, & que cela m'étoit déja arrivé, non seulement effaça les sujets de plaintes que j'avois conçu contre lui le premier jour, mais encore attira une estime qu'il meritoit par ses attentions, qui me donna de l'inquietude de son absence, sur-tout à une heure où l'on n'est guéres dans les champs en hyver; je fis demander de ses nouvelles, & l'on m'aprit qu'il étoit allé à la chasse, & qu'il guettoit sans doute un liévre à l'affut. Je n'ignorois pas, née à la campagne, qu'on y reste quelquefois fort tard, & je fus retrouver avec plus de tranquilité Lindamine; mais quelle fut ma surprise, en rentrant dans ma chambre, de voir aux pieds de la Pelerine un homme fort bien fait, qui sembloit s'exprimer avec beaucoup de passion, & dont cette charmante fille vouloit se défaire avec des

paroles entrecoupées de larmes. J'allois me retirer ſans chercher à pénétrer ce nouvel évenement, mais Lindamine s'écria : Non, non, belle Jeannette, entrés, venés, aidés mon cœur à ſe défendre des aſſauts que vient livrer ici l'indigne Amant dont je vous ai parlé. Le voilà ce Monſtre barbare qui, après m'avoir fait le plus ſanglant outrage, veut me perſuader que les noirs artifices qu'il a mis en uſage ſont des preuves du plus tendre amour. Oui, belle Lindamine, interrompit avec tranſport Belizai, que le Ciel me puniſſe ſi jamais j'ai eu l'intention de vous offenſer ! Dès le premier moment que je vous ai vû, mon cœur, en me donnant le titre d'Amant, vouloit y ajouter celui de votre Epoux. Voilà la premiere cauſe de mon crime ; vos froideurs, le dégoût que vous marquiés dans

toutes

toutes les occaſions pour le mariage, le conſentement que je me flattois d'obtenir de Mr votre pere, ayant démêlé ſes vûes, ſi j'étois aſſés heureux de trouver des moyens pour aſſurer mes projets, toutes ces choſes ont achevé de me ſéduire & de m'aveugler; j'avoue que je ſuis criminel, belle Lindamine: je ſçai que vous m'aimés, pourquoi vous obſtiner par une délicateſſe hors d'œuvre, à nous rendre tous deux malheureux, ma femme, ma chere femme?.... Arrêtés, cruel, interrompit en pleurant la Pelerine, quel nom odieux proferés-vous! par quels moyens, ô Ciel! prétendés-vous?... Oui, vous l'êtes, reprit vivement Belizai, en embraſſant les genoux de l'infortunée Pelerine, il faut que je meure avant que je perde le beau nom de votre époux; j'en fais juge Mademoiſelle, con-

tinua le malheureux Amant en se tournant vers moi, qu'elle décide... Je vous prens au mot, interrompit vivement Lindamine, en me jettant un coup d'œil, prévenue que je suis que les sentimens d'honneur & de Religion dont je suis persuadée qu'elle fait gloire, le feront prononcer en ma faveur.

Belizai voyant son sort entre mes mains, se leva, & commença par me vanter son amour, sa tendresse, sa constance; il trouva des couleurs vives & specieuses pour excuser sa témerité, & ce qui s'étoit passé; il me voulut gagner par ses sentimens, qui exigeoient, puisque les choses ne pouvoient ne pas être, que l'hymen repare ce qu'il y avoit eu de défectueux dans sa conduite, & prétendit qu'outre son amour, que sa probité étoit intéressée, que le mariage se fit, passa ensuite aux tourmens qu'il avoit

soufert depuis qu'il avoit été privé de la vûe de tout ce qui lui étoit de plus cher dans le monde, voulut m'attendrir par les partis qu'il avoit refusé pour se conserver à Lindamine ; que sa famille le pressant sur cet article, il s'étoit dérobé par la fuite à leurs persécutions, & étoit venu à Montpellier il y avoit un an, pour faire à sa Maîtresse un sacrifice de ces engagemens offerts, & pour lui apporter sa main ; qu'ayant apris, avec un désespoir violent, qu'elle étoit partie, & n'ayant pû sçavoir en quels lieux elle avoit porté ses pas, il erroit depuis ce tems ; qu'étant repassé à Montpellier, & qu'un hasard heureux lui ayant fait découvrir qu'une chaise devoit venir au devant d'elle, il avoit guetté le jour de son départ, & l'avoit suivi sans que personne se fût aperçû de son dessein, dans l'in-

tention de venir se jetter aux pieds de sa Maîtresse, de recevoir sa grace, ou de trouver dans le desespoir le remede à ses maux.

Je laissai tout le tems à Belizai qu'il voulut de parler ; dès qu'il eut cessé, je me tournai vers Lindamine, & je lui demandai si elle avoit autre chose à ajouter à ce qu'elle m'avoit dit à ce sujet ; elle m'assura que non, & que rien n'étoit capable de faire changer sa façon de penser.

Soutenue par ce discours, j'adressai la parole à Belizai. Puisque vous voulés bien vous en rapporter à ma décision, lui dis-je, pardonnés, s'il vous plaît, Monsieur, si je suis d'un sentiment different du vôtre, & si j'ose vous representer que vous vous êtes rendu non seulement indigne de la grace que vous prétendés, mais encore d'être souffert par-

mi les gens délicats, qui pensent avec une certaine élevation, en ce que vous avés peché contre les regles de l'honneur & de la probité dont vous vous parés ſi vainement. Eſt-il poſſible qu'avec de l'éducation & de l'eſprit (car l'on ne peut vous refuſer ni l'un ni l'autre), vous vous ſoyés mis dans le cas de manquer à ce que vous vous devés à vous-même ? Les crimes de ſéduction & de violence, quelque bas qu'ils ſoient, ſont encore plus excuſables que celui que vous avés commis ; les premiers ſe peuvent comparer à deux hommes puiſſans, ſûrs de leur adreſſe & de leurs coups, qui en attaquent deux autres moins forts, dont ils connoiſſent la timidité, & ſur leſquels ils ſont aſſurés de remporter la victoire, au lieu que votre procedé eſt ſemblable à celui d'un homme qui en aſſaſ-

sine un par derriere, où lorsqu'il est endormi. Du moins dans la premiere comparaison les aggresseurs donnent le tems de se défendre ; un hasard heureux peut fournir les moyens d'échaper à leurs forces & à leurs artifices : mais dans celle dont il est question, qui peut-on opposer ? En verité, je vous le dis, un procedé comme le vôtre est un veritable assassinat. Mais je dirai plus, vous prétendés que l'amour est l'auteur qui vous a suggeré cette violence : non, Monsieur, le veritable amour n'inspire pas de bassesse, & d'ailleurs ce n'est point aimer que d'aimer pour l'amour de soi-même. Une Dame avec laquelle j'ai vécu, & qui se pique avec raison d'un discernement délicat, prétend que la vraie façon d'estimer est de souhaiter non seulement que l'objet de notre tendresse soit

heureux, mais encore de faire tous nos efforts pour y contribuer, & pour lui faire ressentir tous les biens que nous desirons ; quelles obligations voulez-vous que vous ait une Maîtresse que vous adorés, parce qu'elle est belle, que son caractere est excellent, qu'elle est douce, remplie, si vous voulés, de talens, en un mot, qu'elle a toutes les qualités desirables de la societé ? cent autres l'aimeroient comme vous, mais ne lui sacrifieront peut-être pas leurs desirs, leurs volontés, leurs fortunes. Supposons que cette Maîtresse soit susceptible de quelque moment de foiblesse, le caractere de l'honnête homme qui en veut faire sa femme est d'être le premier à l'en faire triompher & à n'y pas donner lieu : cherchez à plaire par des endroits durables, qui sont la probité, la vertu, l'honneur, vous plairés toujours ;

ſacrifiés, s'il le faut, votre propre amour, & ſi vous n'êtes pas dans une ſituation propre à rendre heureuſe la perſonne aimée, ſoyés le premier à obtenir d'elle qu'elle paſſe entre les bras d'un mari qui lui faſſe ſa fortune. Ce ſentiment eſt vif, peu ſuivi, mais j'en connois cependant qui ſe ſont trouvés capables de faire ce genereux effort.

Enfin, Monſieur, continuai-je, l'on ne peut être veritablement heureux qu'on ne ſoit extrémement délicat ſur l'honneur & ſur la probité : la raiſon eſt que les paſſions fondées ſur les paſſions, ſe nuiſent, s'entrechoquent & s'écroulent, au lieu que l'amour guidé par la vertu, fait la felicité, & ne peut être ſujet aux traverſes & aux bouraſques que font naître les écarts du deſordre. Quelque peu d'uſage que j'aye, pourſuivis-je, je crois vous avoir

avoir ébauché le vrai caractere de l'honnête homme & de l'amant épuré, qualités qui convenoient par toutes sortes de manieres à Mademoiselle Lindamine, & qui l'auroient rendue heureuse si elle les avoit rencontré en vous, sûr, comme vous l'êtes, à ce que vous dites, de ce qu'elle pense en votre faveur, mais dont le contraste la rend aujourd'hui la plus infortunée de toutes les filles : pensés de combien de maux a été suivie votre imprudence ; elle perd celui qui lui a donné le jour, commet un crime dans l'emportement que lui cause une réponse impertinente, donne lieu à la mort de Madame sa mere, est à la veille elle-même de se précipiter dans les horreurs du trépas : pour surcroît de malheur, est obligée par honneur, par Religion de se sacrifier elle-même, d'entrer pour

le reſte de ſes jours dans un Couvent pour apaiſer ſes remords & ſa conſcience ; que cet effort genereux trouve en vous des ſentimens égaux, ou du moins que vous ne pouvés remporter ſur vous-même une pareille victoire, donnés-lui pour derniere preuve d'amour, celle de la laiſſer paiſiblement diſpoſer de ſes volontés.

Je n'avois pas plûtôt proferé le nom de Couvent, que Belizai s'étoit rejetté aux genoux de Lindamine avec des marques ſi vives d'un ſincere repentir, & en prononçant des paroles ſi touchantes, accompagnées de démonſtrations d'un tel deſeſpoir, que la paſſion de cette aimable fille ſembla ſe réveiller ; elle ne put s'empêcher d'en laiſſer échaper des étincelles. Belizai auſſi fin qu'amoureux, démêlant l'effet que ſa preſence & ſes diſ-

cours causoient, la pressa avec tant de soin & de détours, qu'elle lui avoua, avec un soupir accompagné de larmes, qu'elle ne pouvoit être heureuse sans lui, & que sans le serment dont elle étoit liée, c'en étoit fait. Belizai transporté de cet aveu, lui représenta que de pareils vœux n'étoient d'aucune conséquence, que le plus simple Prêtre l'en releveroit d'autant plus facilement, que bien des circonstances exigeoient leur hymen. Lindamine ayant refuté ce dernier discours, & rappellé son serment & le Cloître, Belizai en fut si transporté, qu'il tira son épée, & voulut s'en percer à nos yeux. Arrêtés, cruel, s'écria Lindamine glacée d'effroi, voulés-vous achever de combler tous mes maux? remettés cette épée; ah! je ne pourrois vous survivre un moment. Helas! je me rends: non,

vous ne mourrés point ; vous m'êtes trop cher : que deviendrois-je, grand Dieu, si j'avois encore cette mort à pleurer ! non, Belizai, ne me donnés plus de pareilles frayeurs, j'en tremble encore, je ne suis à present en état de rien décider ; donnez-moi cette nuit pour invoquer le Ciel, afin qu'il m'inspire & m'aide à me déterminer, à mon lever vous aurez ma réponse, peut-être, helas ! trop conforme à mon inclination. L'Amant voulut repliquer, mais Lindamine l'ayant assuré qu'elle ne vouloit plus rien entendre, qu'il ne l'avoit que trop persuadée, & que la parole qu'elle venoit de lui donner devoit suffire, elle le pria de se retirer, à quoi il obéit avec une tristesse si marquée, qu'il me fit pitié.

Lindamine vint me retrouver, & en essuyant ses yeux, m'assura que rien n'étoit capable de la

faire changer de resolution. Ne dois-je point rougir de reparoître devant vous, me dit-elle, après les foiblesses dont vous avés été témoin; mais, belle Jeannette, continua-t'elle, que ces marques ne me fassent pas perdre votre estime; je suis d'autant plus digne de pitié, que, malgré la violence d'une passion qui s'est réveillée à la vûe de celui qui l'a inspirée, vous me verrez remplir avec fermeté mes engagemens.

L'homme d'affaire de Lindamine entra comme elle achevoit ce discours; elle lui fit part des inquietudes qu'elle avoit au sujet de Belizai, après lui avoir expliqué ses intentions à l'occasion de sa retraite dans un Couvent: nous fûmes tous d'avis que pour la dérober à la vigilance de son Amant, qui la veilleroit sans aucun doute de près, il falloit

qu'elle & moi changeaſſions de chambre, que Lindamine partiroit la premiere dans la chaiſe de Saint Fal, au Poſtillon de laquelle on donneroit ordre de nous aller attendre à ſix lieues delà dans un endroit qui lui ſeroit indiqué. Je me flattois que le Comte ſe prêteroit aiſément à un deſſein auſſi legitime. Pendant toutes les agitations précedentes il s'étoit écoulé un tems conſiderable, & dix heures étoient ſonnées ſans que St. Fal eût encore reparu; je commençai à en être d'une veritable inquietude, & en la communiquant à ſon Valet de chambre, je lui fis ſentir qu'il étoit mal à ſa place qu'il ſe tînt auſſi tranquille : il eut honte de ce reproche, & ſortit avec un guide pour l'aller chercher aux environs.

Je fus d'autant plus ſenſible à la crainte qu'il ne fût arrivé quelque choſe au Comte, que je m'en ſerois crû la cauſe innocente, perſuadée qu'il n'étoit ſorti que pour ne pas me donner lieu de croire qu'il voulût gêner ma liberté, quoique je ne puſſe pas douter que le but de toutes ſes attentions ne fût de me plaire, & qu'il étoit aſſez notoire qu'il m'aimoit ; je croyois ne devoir point me gendarmer pour un amour dont je n'étois point conſentante, & auquel je ne croyois point avoir donné lieu. On n'eſt pas maîtreſſe de ſes ſentimens, on ne l'eſt que de la façon de les exprimer ; & lorſqu'une femme eſt aſſez heureuſe pour inſpirer de l'amour à un homme délicat, je penſe encore aujourd'hui qu'après qu'un tel Amant s'eſt declaré, & qu'en

conſeqence elle lui a répondu avec une politeſſe ſincere, qu'elle eſt engagée ailleurs, ou que ſon devoir ou ſon inclination s'oppoſe aux vœux découverts, elle ne doit pas ſe faire une vaine délicateſſe de le voir ni de l'écouter, quand elle n'en donne pas les occaſions: une conduite affectée dégenere en pruderie, & l'experience fait connoître tous les jours que ſous le manteau de l'hypocriſie, ſe cachent fort ſouvent la coquette & la femme galante. Mais revenons, cette matiere nous meneroit trop loin.

Lindamine, qui avoit envie de partir de grand matin, pour les raiſons qu'on a dit, fit ſa collation ordinaire, & fut ſe coucher, avec les précautions dont on a parlé. Je fis venir le Poſtillon de Monſieur de Saint Fal,

pour que la chaiſe fût prête au point du jour : les déférences que les gens du Comte voyoient que leur Maître avoit pour moi, furent ſans doute la cauſe que ce garçon ſe prêta ſi aiſément à mes volontés. Lindamire & moi ne pûmes nous quitter ſans un véritable regret ; cette aimable fille méritoit aſſurément de l'amitié & de la conſideration, & ſi je l'avois connue depuis plus long-tems, je ſuis perſuadée que cet adieu m'auroit beaucoup coûté ; je la priai avec inſtance de me donner de ſes nouvelles dès que je lui aurois fait ſçavoir mon adreſſe ; elle me promit que j'en aurois peut-être ſi ſouvent, que je me repentirois de lui avoir accordé cette liberté.

Dix, onze heures, minuit étoient cependant ſonnés ſans que j'euſſe eu aucunes nouvelle du

Comte ; quelque ſollicitation que me fit la Maîtreſſe du Cabaret, je ne pouvois me reſoudre à me coucher ſans ſçavoir la raiſon de cette abſence imprévûe : tout ce que cette femme pût obtenir, fut de me faire manger un morceau. J'allois me mettre à table lorſque j'entendis un cheval qui s'arrêtoit à la porte ; un moment après l'Hôteſſe s'écria du bas de l'eſcalier que je ſoupaſſe en repos, qu'on m'aportoit des nouvelles de Monſieur de Saint Fal : enſuite de ce diſcours un garçon entra dans ma chambre tout botté, à qui je demandai avec empreſſement où étoit Monſieur le Comte ; il reprit qu'il l'avoit laiſſé à dix lieues, & qu'il lui avoit ſervi de Poſtillon pendant la route. Surpriſe au delà de l'expreſſion, de cette nouvelle, je queſtionai de nou-

veau ce garçon, qui me dit, en me remettant une lettre, qu'elle m'en aprendroit plus que tout ce qu'il pourroit me dire. Je l'ouvris avec vivacité, & j'y lus avec surprise ce que l'on verra dans la sixiéme Partie.

Fin de la cinquiéme Partie.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la cinquiéme Partie *de la Payſanne Parvenue*. A Paris ce premier Février 1735. DUVAL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaitoit faire imprimer & donner au Public la *Tragédie d'Abenzaid Empereur des Mogols, par le ſieur Abbé le Blanc ; la Payſanne Parvenue, ou les Memoires de Madame la Marquiſe de L.V. par M. le Chevalier de Mouhy*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces cauſes, voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que

bon lui semblera, sur papier & caractere conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire aucuns lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront

remis dans le même état où les Appp
tions y auront été données, ès mains de
très-cher & féal Chevalier Garde des Sc
de France le sieur Chauvelin ; & qu'
sera ensuite remis deux exemplaires de
cun dans notre Bibliotheque publique,
dans celle de notre Château du Louv
& un dans celle de notredit très-cher &
Chevalier Garde des Sceaux de France,
sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité
Presentes. Du contenu desquelles vous m
dons & enjoignons de faire joüir l'Exposant
ses ayans-causes, pleinement & paisibleme
sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trou
ou empêchement. Voulons que la copie d
dites Presentes, qui sera imprimée tout
long au commencement ou à la fin desd
Livres, soit tenuë pour dûëment signifié
& qu'aux copies collationnées par l'un de n
amés & feaux Conseillers & Secretaires,
soit ajoutée comme à l'original. Commando
au premier notre Huissier ou Sergent de fair
pour l'execution d'icelles tous Actes requis &
necessaires, sans demander autre permission,
& nonobstant clameur de Haro, Charte Nor-
mande, & lettres à ce contraires : CAR tel
est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-
neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace
mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne
le vingtiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 120. fol. 119. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 30 Juin 1735.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

ROMANS NOUVEAUX, & Pieces de Théâtre qui ſe vendent à Paris chez PRAULT, *fils.*

LE Payſan Parvenu, 5. Parties, par M. de Marivaux. La ſixiéme eſt *ſous Preſſe.*

La vie de Marianne, ou les Avantures de Madame la Comteſſe de *** par le même, 4 Parties.

Les Egaremens du Cœur & de l'Eſprit, ou les Memoires de M. de Meilcourt, *in*-12. par M. Crébillon fils.

Le Silphe, ou le Songe de Madame de R. par le même.

La Payſanne Parvenue, 5 Parties, la ſixiéme eſt *ſous preſſe.*

Memoires du Marquis de Fieux, *in*-12. 2. Parties,

Memoires & Avantures de M. de*** traduit de l'Italien par lui-même, Parties.

Amuſemens Hiſtoriques par M. l'Abbé des Fontaines, 2. vol. *in*-12.

Lettre d'un jeune Officier de l'Arm
du Rhin, à M. de V*** *in* 12.
Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, Tr
gedie.
Abenzaïde, Empereur des Mogols
Tragedie, par M. l'Abbé de Blan
La Mere Confidente, Comedie en tro
Actes, par M. de Marivaux.
Le Retour de Mars, Comedie en u
Acte en Vers, par M. de la Nou
Les Ennuis du Carnaval, Comedie e
un Acte en Vers, par Mrs Lelio &
Romagneſi.
Achille & Dudamie, Parodie en ver
par les mêmes.
Le Déguiſement, Comedie en un Ac
en Vers, par M. de la Grange.

6.e

L. Riquard in. del.

E. Fessard Sculp

LA PAYSANNE PARVENUE, OU LES MEMOIRES DE Madame la Marquise de L. V. & M. LE CHEVALIER DE MOUHY.

SIXIE'ME PARTIE.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LA PAYSANNE PARVENUE.

SIXIE'ME PARTIE.

LETTRE DU COMTE de Saint Fal à Jeannette.

JE vous envoye un Exprès, Mademoiſelle, « perſuadé de l'inquiétude où vous devez être « de mon départ & de mon abſence ; je vous en avois fait un « myſtere, dans la confiance où « j'étois que je ſerois revenu avant « que vous vous fuſſiés aperçûe «

» de l'un & de l'autre ; je ſera
» au deſeſpoir, que vous interp
» taſſiés differemment mon él
» gnement.
» J'étois parti dans l'intenti
» de vous préparer un logeme
» commode, juſqu'à ce qu'
» tems plus heureux vous en aſſ
» rât un ſolide & tel que vous l
» meritésmais en arrivant à S. G.
» où je vous aurois cru plus co
» venablement qu'ailleurs, jugé
» de ma ſurpriſe de trouver à la
» porte le Marquis de L. V. qu
» je croyois en Lorraine ; celle
» de mon Couſin n'a pas été moins
» grande de me rencontrer ; la
» pâleur & ſon air interdit m'a
» donné lieu de penſer qu'il ſoup-
» çonnoit le ſujet de mon voyage;
» je vous apprendrai demain, Ma-
» demoiſelle, les raiſons qui m'ont
» empêché de lui parler à cœur
» ouvert ; je gage qu'avec l'eſprit
» que je vous connois, que vous

en devinés une partie. «

J ne ſçavois pas trop de « quelle maniere je devois me « conduire avec le Marquis ; j'au- « rois bien voulu pouvoir éviter « le tête à tête & les queſtions, « mais unis comme nous l'avons « toujours été, je n'ai pu me diſ- « penſer de ſouper avec lui ; l'en- « tretien n'a roulé que ſur des cho- « ſes indifferentes, quoique ſa « bouche ſe ſoit ouverte vingt « fois pour me parler de la belle « Jeannette, cependant il s'eſt « retenu, ce qui me confirme de « plus en plus ſa défiance ; mais à « quoi ſert que je vous entretien- « ne ſi long-tems du Marquis, « peut-on chercher à faire ſa cour « aux dépens de ſon cœur ? Par- « donnés ce mot, il m'eſt échapé ; « je n'ai que trop de lieu d'ima- « giner qu'il vous offenſe ; je me « tais, je ſerai plus circonſpect à « l'avenir, & pour en obtenir plus «

» aiſément le pardon, je vais en-
» core vous parler de mon aima-
» ble Couſin.

» Rien ne gêne plus un entre-
» tien que la défiance : à peine le
» Marquis & moi avons-nous ca-
» ſoupé, que nous nous ſommes
» ſéparés ſous differens prétextes ;
» celui de mon Couſin a été de
» reprendre la Poſte pour s'en re-
» tourner au Pont-à-Mouſſon,
» m'ayant ſupoſé qu'il n'étoit re-
» venu à la Cour que dans la
» confiance où il étoit que ſon
» affaire aſſoupie, il pourroit y re-
» paroître ; mais que des amis
» lui avoient fait entendre qu'il
» lui étoit plus convenable de
» s'abſenter encore quelque tems,
» afin qu'il n'en fût plus aucune
» queſtion. Que dirés-vous, bel-
» le Jeannette, de mon incredu-
» lité ? Ce diſcours n'a pû me per-
» ſuader, je me ſuis imaginé (&
» j'ai lieu de croire à preſent que

je ne me ſuis point trompé) « qu'il a eu vent, ou qu'il eſt « averti des intentions de M. « ſon pere ; que mon Couſin vous « cherchoit, & que le diſcours « que je viens de vous raporter « n'étoit tenu que pour m'ôter « toutes idées à ſon ſujet ; j'ai « feint à mon tour, nous nous « ſommes faits des adieux peu ſin- « cetes ; il eſt parti. Pour verifier « mes ſoupçons, je l'ai fait ſuivre « de loin par un homme à cheval : « cet Emiſſaire revient actuelle- « ment, & m'avertit que le Mar- « quis étoit rentré dans la ville « par une autre porte, ce qui ne « me donne pas lieu de douter « de ſes deſſeins, quels qu'ils « ſoient ; j'ai cru devoir agir avec « prudence ; au lieu de revenir « vous joindre, je pars pour la « Cour ; ſuppoſé qu'il me faſſe « ſuivre à ſon tour, il connoîtra « que je ne lui en ai pas impoſé, «

» & s'il eſt vrai qu'il me ſoupçonne d'agir de concert avec ſon pere, la conduite que je tiens lui fera perdre ces idées.

» C'eſt à vous, Mademoiſelle, à décider ſur le parti que vous avés à prendre ; ſi je puis vous donner des conſeils, dans l'intention où je ſuis de n'en uſer jamais autrement avec vous, ce ſeroit de venir me joindre demain à Verſailles, j'aurai ſoin en arrivant de vous y faire préparer un appartement, dans lequel vous ſerez reçue ſous un nom qui vous mettra à l'abri de toutes les recherches ; il ſe trouvera dans la grande allée un homme qui guettera votre paſſage, & qui vous conduira où vous devés deſcendre ; que ce ſéjour ne vous donne aucune inquiétude, le pere du Marquis eſt à ſa campagne, & ne ſoupçonne pas encore mon peu

d'exactitude à remplir ſes ordres & ſes vûes ; lorſque vous ſerez à la Cour je vous verrai, & nous prévoyerons enſemble de la maniere dont j'en dois uſer avec mon oncle, ſoit qu'il revienne, ſoit qu'il ſéjourne plus long-tems dans ſes terres : quoi qu'il arrive, vous trouverés toujours en moi un ami ſincere, qui parera ſous main tous les aſſauts qu'on pourroit vous livrer : faites-moi l'honneur, s'il vous plaît, de me mander poſitivement vos intentions ; le même homme que je vous envoye a ordre de me raporter votre réponſe, & ſçait où me trouver. Je ſuis, avec beaucoup plus que de la conſideration,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble, &c.
DE SAINT FAL.

Et par apostille.

» Souvenés-vous, s'il vous » plaît, belle Jeannette, qu'il est » d'une conséquence extrême » pour vos interêts, dans la situa- » tion presente de vos affaires; » que nous évitions absolument » le Marquis.

Je relus plusieurs fois cette lettre sans sçavoir à quoi me déterminer; ce qui me flatta le plus, furent les nouvelles preuves que me donnoit le Marquis de son amour; je ne pus m'empêcher d'être sensible au tendre interêt qu'il prenoit en moi, & mon cœur ne pouvoit lui sçavoir mauvais gré des soins qu'il se donnoit pour me chercher. J'en tirois cette conséquence naturelle, qu'étant aimée avec autant de délicatesse, je ne devois avoir aucune inquiétude sur l'avenir, ou du moins,

qu'en cas d'évenemens, je devois compter sur un Protecteur qui me soutiendroit toujours contre les affaux de la mauvaise fortune.

Quelque plaisir cependant que me fissent ces réflexions, je ne pus m'empêcher d'approuver la conduite de M. de St. Fal, quoique je ne pusse douter que l'amour & la jalousie n'y eussent la plus grande part; mais les façons prévenantes & polies dont ce nouvel Amant usoit envers moi, me tranquilisoient sur les suites de l'un & de l'autre; j'étois en train de me livrer à de plus amples réflexions, mais me souvenant alors qu'il s'agissoit de rendre une réponse positive, je les bornai à me déterminer sur le parti que j'avois à prendre; je me trouvai très-embarrassée sur ce que je devois faire; une legere envie me vint de profiter de l'absence du Comte, pour aller me jetter en-

tre les bras de ma famille ; mais cette vanité, dont j'ai parlé ailleurs, qui répugnoit à la baſſeſſe de ma condition, le qu'en dira-t'on, l'amour, ſi on le veut, l'eſperance d'un avenir charmant & trop deſiré, toutes ces choſes qui ne ſe repreſentoient que trop vivement à mon imagination, firent évanouir ce deſſein ; dans la crainte même que je ne me laiſſaſſe guider par la vertueuſe voix qui me parloit, j'écrivis à M. de Saint Fal ſur le champ ; je lui mandai que dans la confiance où j'étois de ſa parfaite probité, que je ne voulois ſuivre d'autres conſeils que les ſiens, & que je me rendrois, comme il me le marquoit, à Verſailles, où je comptois qu'il me continueroit les mêmes bontés.

L'Exprès ne fut pas plûtôt éloigné, que je me repentis de ce que je venois de faire : eh bon Dieu !

me dis-je à moi-même, que ne ſuivois-je mes premieres idées ? A quoi ai-je ſongé en choiſiſſant pour mon ſéjour un lieu où le pere de mon Amant a tout crédit : ſi l'infortune qui m'a ſuivie juſqu'ici, me fait reconnoître, qui pourra me mettre à l'abri de ſon juſte reſſentiment ? N'aura-t'il pas lieu de croire que je viens le braver juſques chez lui ? quand même un deſtin plus heureux me feroit échaper à ce pere irrité, puis-je éviter d'être reconnue de ſon fils ? l'Amour le guide, & quand je ſupoſerois le contraire, la foibleſſe que j'ai pour lui n'iroit-elle pas peut-être au devant de ſes recherches ? O Ciel ! qu'ai-je fait, continuai-je, quand je ſupoſerois encore que tous ces inconveniens n'arrivaſſent pas, quelles ſont les raiſons qui doivent me perſuader que Saint Fal ſoit toujours auſſi retenu qu'il ſe

l'eſt montré aujourd'hui ? prudent, habile, diſſimulé peut-être dans l'art de plaire, ne ſe contrefait-il point pour mieux m'amener à ſon but, ne ſe declare-t'il pas déja aſſés dans ſa lettre ? Ah ! ſans doute, ajoutai-je en pleurant, je ne ſuis que trop la cauſe de toutes les choſes qui m'arrivent ; moins de vanité, moins d'amour, m'auroient épargné depuis long-tems tous les chagrins qui m'ont ſuivi depuis ma fatale ſortie de mon hameau ; cette honte qui s'eſt oppoſée juſqu'ici à une conduite convenable & legitime, ſeroit paſſée à preſent, je ſerois entre les bras d'une mere ; je ſerois Payſanne, il eſt vrai, mais plus parée de ma vertu que de tous les ajuſtemens dont le ſiecle éblouit.

Je paſſai une partie de la nuit dans ces agitations ; une idée qui me paſſa par la tête me fit lever avec empreſſement ; me ſouve-

nant que l'heure du départ de la Pélerine n'étoit pas éloigné, j'allumai de la lumiere, & quoique peureuſe, je m'hafardai d'aller dans la chambre de Lindamine; les bontés dont Mad. de G..... m'avoit toujours honorée, me firent imaginer que dans l'occaſion preſente je devois encore y avoir recours; je me flattois que cette genereuſe perſonne, touchée des nouveaux riſques que ma vertu couroit, me recevroit dans ſes bras, aprouveroit ma fuite, ou du moins, ſi elle avoit des raiſons pour n'oſer me garder comme auparavant, qu'elle me feroit rentrer par ſon crédit dans le Couvent d'où je ſortois; j'y retrouverai, diſois-je, une amie ſincere dans Sainte Agnés, & Lindamine, à qui les malheurs ont préparé une tendre amitié dans mon cœur, ſera pour moi un ſurcroît de conſolation; nous

unirons toutes les trois nos infortunes, & là j'attendrai paisiblement ou la fin de mes maux ou celle de ma vie.

Ces nouvelles idées fortifierent de plus en plus mon esprit agité, j'entrai dans la chambre de la Pelerine pour lui faire part de mes resolutions ; elle étoit déjà toute prête à partir, mais la violence qu'elle se faisoit en quittant pour jamais un Amant cheri, se manifestoit sur son visage par la tristesse & par les pleurs ; l'état où je la trouvai me fit oublier mes propres chagrins pour essayer à la consoler des siens ; elle m'avoua que ma presence lui redonnoit une fermeté que la solitude & la proximité de son Amant ébranloit ; mais quelle fut sa joye lorsque je lui communiquai l'envie que j'avois de l'accompagner ? cette assurance dissipa ses larmes, une douce serenité parut à la place

ce de ſes inquiétudes, dans ſon tranſport elle m'embraſſa, m'offrit de partager avec moi ce qui lui reſtoit de ſa fortune, ou de payer au moins ma dot en cas que je vouluſſe me faire Religieuſe; je lui marquai la reconnoiſſance que j'avois de ſes bontés, mais je ne pûs m'empêcher de lui dire en ſouriant, que le parti me paroiſſoit trop ſérieux pour me déterminer ſi bruſquement; elle approuva en ſoupirant ma franchiſe, & me dit que dans l'état où elle ſe trouvoit, il ne falloit pas s'arrêter à ſes déciſions.

Sur ces entrefaites on nous avertit que la chaiſe étoit prête, nous allions deſcendre: ma vertu ſatisfaite du pas qu'elle me faiſoit faire, me donnoit une tranquilité interieure qui impoſoit ſilence à la voix de l'amour, Lindamine ſe préparoit à me ſuivre envelopée d'une coëffe dont elle ſe cachoit

le visage, dans la crainte de rencontrer Bellisay; mais cet Amant extraordinaire, qui n'avoit fait de se prêter aux desirs de sa Maîtresse que pour lui donner plus de confiance, avoit veillé toute la nuit, & s'étoit mis au fait de tous nos projets (comme il nous le vouz bien-tôt) en nous écoutant. nous ouvrions enfin la porte de la chambre pour en sortir, lorsqu'il parut tout d'un coup à nos yeux! pardonnés, belle Lindamire, à mon desespoir, s'écria-t'il, en nous barrant le passage, j'aimerois mieux mourir que de consentir à vos injustes desseins: vous voulés donc me quitter, & vous soustraire au droit legitime que j'ai sur vous?..... Des droits, interrompit la Pelerine avec fermeté; eh! bon Dieu, de quelle nature sont-ils, ne devriés-vous pas en rougir, ou suffit il d'en imaginer pour s'en prévaloir? Vou-

dités-vous ressembler à ceux qui s'arrogeant des pouvoirs qu'ils n'ont pas, pensent qu'il ne dépend que du ton pour les mettre en pratique? pour moi, Monsieur, qui ne suis pas de ce sentiment, continua Lindamine, vous trouverés bon, s'il vous plaît.... de rentrer dans votre apartement, reprit Bellisay, en se contenant & en baissant sa voix; je vous demande pardon, Mademoiselle, de l'opposition que je mets à vos volontés, mais je perirai plûtôt que de vous voir partir sans moi; pendant ce discours proferé d'un air égal, Bellisay avoit voulu se saisir de la main de la Pelerine pour l'obliger à rentrer, mais cette aimable fille s'étoit retirée plûtôt que de souffrir cette violence; que je suis malheureuse, s'écria-t'elle, en se jettant dans un fauteuil, que ceux qui sont faits pour avoir des mé-

nagemens pour moi devienn
mes tyrans ; je me soumets,
mon Dieu, continua-t'elle en
pandant des larmes, vous ne sça
riés trop m'humilier, j'espere e
vous, me fondant sur la pure
de mes intentions ; elle se tut e
prononçant ces paroles ; je vo
laisse, Mademoiselle, lui dit Be
lisay d'un ton respectueux, je va
prier le Ciel que vous invoqués
de vous remettre l'esprit dans un
assiette plus favorable ; dès qu
vous m'en donnerés des marques
vous me trouverés soumis, sa
quoi je vous jure que je mourra
plûtôt que de vous laisser alle
aux mauvais conseils ; si l'amou
n'a plus d'empire dans votre ame,
que l'honneur y regne au moins
à sa place ; c'est assés vous dire,
poursuivit Bellisay, vous m'en-
tendés, & je suis persuadé que
vous ferés là-dessus des réfle-
xions convenables ; en pronon-

çant ces mots, il fit une profonde reverence, & se retira en me jettant un regard qui m'expliquoit son dépit, & auquel je feignis de ne point faire d'attention.

Lindamine, dont le temperament étoit vif, se répandit en plaintes cruelles & ameres dès que son Amant nous eut quitté : après avoir donné un libre cours à sa douleur, elle me protesta que le Ciel lui faisoit la grace de la faire revenir entierement du goût qu'elle avoit pour son indigne Amant, qu'elle en étoit d'autant plus consolée, que l'état qu'elle alloit embrasser demandoit un cœur exempt de tous soins, que cette guérison lui feroit remplir ses devoirs avec une douceur dont elle n'auroit jamais osé se flatter sans l'heureux changement que le Ciel operoit en elle, auquel les mauvaises façons de son Amant avoient sans doute eu part;

je fis ce que je pus pour la fortifier dans ces bonnes réflexions, en lui repreſentant en même tems, la juſte crainte que j'avois que Belliſay ne mît de nouveaux obſtacles à ſes deſirs : ce diſcours la fit rêver un moment, enſuite me parlant avec action, elle me dit qu'elle imaginoit un moyen pour ſe mettre à l'abri des violences de Belliſay ; elle me pria de deſcendre, de prendre place dans la chaiſe qui nous attendoit, de ſortir de la cour de l'Hôtellerie, & de feindre de partir ſeule, de quitter même le village, & de l'attendre à une portée de fuſil derriere une petite Chapelle qu'elle m'indiqua, & qu'elle connoiſſoit, m'aſſurant qu'elle trouveroit un expedient pour me rejoindre & pour ſe délivrer de Belliſay. Ce conſeil fut tenu bas, dans la crainte que nous ne fuſſions écoutés ; j'acquieſçai à tout

ce qu'elle voulut, & pour rendre la chose plus vraisemblable, je lui fis mes adieux fort haut, & Lindamine, en me conduisant à la porte de sa chambre, ordonna du même ton à une servante qu'on fît monter Bellisay.

J'allois monter en chaise pour executer le projet dont nous venions de convenir, lorsque le Valet de chambre de Saint Fal s'aprocha de moi, me demanda avec assés de respect quel étoit mon dessein, & où je voulois aller; je n'avois pas prévû cette question, je me trouvai embarrassée, & je ne sçus que lui répondre: c'est-à-dire, Mademoiselle, me dit cet homme, me voyant interdite, que le départ de votre Pelerine étoit un prétexte à plaisir pour profiter de l'absence de mon Maître & vous échaper; cela n'étoit pas trop mal imaginé, & il n'est pas malheureux que j'aye

été vigilant ; j'étois assés bien
dupe de l'avanture : je n'ai pa
d'ordre, continua ce vieux D
mestique, de vous empêcher d
faire vos volontés, mais du moi
me crois-je obligé de vous repr
senter que vous ne devriés p
vous éloigner sans que Monsie
le sçache, il en a assés bien usé ave
vous pour que vous ayés pour l
ce ménagement : à l'égard de c
qui me regarde, je ne puis consen
tir que vous vous serviés de l
chaise de mon Maître sans qu
j'aye des ordres positifs de sa par
Le Postillon qui étoit prêt
partir lorsque j'arrivai, ayant en
tendu ce discours, descendit d
cheval & dételа ; dans l'embar
ras où je me trouvai, je pensa
faire confidence au Valet d
chambre de mes raisons, mais i
avoit l'air si peu complaisant, &
sembloit toujours si prevenu con-
tre moi, que je n'osai risque
l'aveu

l'aveu ; cette conſideration me fit rentrer avec une rougeur & une inquiétude extrême.

Je ne ſçavois quel parti prendre : la crainte de trouver Belliſai chez Lindamine, & de la rendre plus ſuſpecte par mon retour inopiné, me fit refugier dans ma chambre ; en conſiderant les choſes de tous les côtés, je ne voyois que des obſtacles ; j'étois bien la maîtreſſe d'aller à Verſailles, j'avois les ordres du Maître, ſa lettre, & ce parti abregeoit mes embarras ; mais plus j'y faiſois d'attention, & plus ma vertu répugnoit à ce deſſein. Je n'avois pas oublié ce que Madame de G..... m'avoit dit au ſujet d'une femme qu'un protecteur tient en chambre, ni le piege dans lequel j'avois penſé tomber lorſque Monſieur ſon époux m'avoit loué un apartement ; je me repreſentois encore la facilité avec laquelle

Monsieur de Saint Fal avoit changé ses sentimens en ma faveur, après s'être montré dès le premier jour si rigide observateur des ordres du Pere de mon Amant ; cependant au lieu de me conduire dans un Couvent, selon ces ordres severes, il devenoit mon ami, trahissoit la confiance de son oncle, vouloit m'entretenir (car tout autre terme est mandié) m'amenoit dans un pais inconnu pour moi, & où je n'avois ni parens ni amis : jeune, simple, dénuée de secours : je ne pouvois m'empêcher de prévoir que j'allois être de nouveau en butte à toutes sortes d'avantures.

Je conviens que j'aurois dû plûtôt faire ces reflexions, mais quand cela eût été, quel parti aurois-je pris ? étois-je la maîtresse de choisir ? tout considéré, ne devois-je pas au contraire benir le sort heureux qui me don-

noit un je ne ſçai quoi qui deſarmoit ceux qui étoient faits pour me perſécuter ? Les femmes d'une certaine humeur lorſqu'elles liront cet endroit, me diront avec ſeverité, il falloit vous laiſſer conduire, Mademoiſelle Jeannette, dans un Couvent, ne pas tant minauder avec les hommes, ou ne pas étaler ici un pompeux galimatias d'une vertu ſuſceptible par tant d'endroits ; n'étiés-vous pas trop heureuſe au bout du compte, qu'on voulût bien vous entretenir dans un Cloître ? que pouviés-vous eſperer de plus ?

Je conviens de la critique ; mais je demande à ces femmes ſeveres ſi lorſqu'elles étoient jeunes elles n'ont jamais fait de faute ; quand elles m'auront ſatisfait ſur cet article, je leur répondrai plus au long, pour le preſent je les prie de vouloir bien ſe contenter, s'il leur plaît, du peu de reflexions

que l'état presente que je viens de peindre, me fit faire dans ce tems.

Ma chambre étoit au-dessous de celle de Lindamine, j'avois laissé ma porte entr'ouverte, sans que je me souvienne à quel dessein j'étois assise sur le pied de mon lit, où je rêvois profondément, lorsque j'entendis descendre Bellisay que je reconnus à sa voix : dès qu'il fut passé je montai promptement chez la Pelerine ; sa surprise fut extrême de me revoir, je lui rendis compte de ce qui venoit de m'arriver ; cela n'empêche rien, reprit-elle, ma chaise n'est point encore heureusement partie, il sera aisé de surmonter ce nouvel obstacle ; plût à Dieu qu'il me fût aussi facile de me défaire de Bellisay ! je viens d'essuyer de sa part l'assaut le plus dangereux, il ne m'a pas été possible de lui faire entendre raison : je vous avoue, charmante Jean-

nette, qu'il n'y a que l'abſence qui puiſſe rendre ma vertu triomphante ; vingt fois elle a été à la veille de ſe démentir, vous n'en ſeriez pas ſurpriſe ſi vous euſſiés été preſente aux attaques que je viens de ſoutenir ; ce malheureux Amant s'eſt jetté à mes genoux, s'eſt avoué coupable, a pleuré, gémi, & s'eſt voulu ôter la vie ; ah ! Jeannette, qu'un homme pour lequel on n'a point de répugnance eſt redoutable dans de pareils inſtans ! inſtans qu'une fille qui a la ſageſſe en recommandation, doit éviter comme les écueils les plus dangereux ; ſans le Ciel auquel j'ai recouru interieurement, je n'aurois pu ſortir de ce combat qu'avec de nouvelles bleſſures, mais la grace celeſte m'a préſervée contre ma propre foibleſſe ; l'eſprit animé par un pouvoir ſuperieur, m'a fourni des moyens pour ſortir de ce ſentier épineux,

j'ai feint d'être attendrie des larmes de Belliſay, je lui ai promis que je ne partirois point ſans lui ; il le croit, parce qu'on ſe perſuade aiſément ce qu'on deſire ; je m'imagine cependant que votre abſence ne contribue pas peu à le tranquiliſer, car il vous craint, & ſoupçonne que c'eſt vous qui m'avés inſpiré le deſſein de le fuir ; ſçait-il votre retour, continua Lindamine ? ſi cela étoit, il reprendroit à coup ſûr ſes inquiétudes.

L'aſſurance que je donnai à la Pelerine que ſon Amant ignoroit que je fuſſe rentrée, la tranquiliſa, il n'y avoit pas d'aparence qu'il fît des recherches à ce ſujet ; ſur ce pied, reprit Lindamine, il faut que vous retourniés dans votre chambre, & que nous n'ayons de ce jour aucune liaiſon enſemble ; il faut même que vous affectiés de vous être trouvée mal, & que

vous faſſiés entendre adroite-ment à ceux qui viendront vous ſervir que votre indiſpoſition eſt la cauſe de ce que vous n'avés pas continué votre voyage, afin que ſi le baſard aprend à Belliſay que vous ſoyés ici, il n'entre point en défiance de ce ſéjour prémeditè : ce qui eſt de mieux dans toutes ces choſes, c'eſt qu'il ne paroît, par ce que vous m'avés dit, qu'on n'en veut point à votre liberté, & qu'on ne s'eſt opoſé à votre départ qu'à cauſe de la chaiſe ; la mienne, comme je vous l'ai dit, leve cette difficulté ; j'ai fait entendre à Belliſay qu'avant que de partir, je voulois envoyer mon homme d'affaire à la Ville prochaine pour des commiſſions dont j'ai beſoin pour le long voyage que je ſupoſe que je vais faire avec lui ; ce Domeſtique va monter, il ſera prévenu ſur tout ce qu'il doit fai-

re, il partira dans ma chaise, & la nuit prochaine il viendra nous attendre au bout du village, je passerai le reste du jour avec Belisay, & j'entendrai sa conversation; prions l'un & l'autre le Ciel, continua Lindamine, qu'il benisse notre projet; son interêt le guide, j'en ai un bon augure. Je respirai à ce discours, il me sembla que le tout étoit assés bien conçû; je representai cependant encore à la Pelerine que je craignois qu'il ne nous fût difficile de sortir pendant la nuit sans que les gens de la maison ne s'en aperçûssent; elle me rassura, en me disant que son homme d'affaire sçauroit bien lever cette difficulté: après nous être embrassées, nous nous séparâmes.

Dès que je fus dans ma chambre, j'affectai de me porter mal: je fis monter ce Valet de chambre de Monsieur de Saint Fal

dans l'intention de le faire revenir des soupçons que devoit lui avoir causé & mon action & mon embarras, craignant avec fondement que ce domestique prévenu ne fît avertir son Maître que j'avois voulu lui échaper ; il me vint encore dans l'esprit, avant que de quitter Mr de Saint Fal, de lui rendre compte des raisons qui m'y obligeoient, lui devant cette politesse en consideration des bonnes manieres dont il avoit usé envers moi.

Pour ne laisser aucun lieu de doute au Valet de chambre, je lui demandai en lui montrant la lettre de son Maître, s'il reconnoissoit son écriture ; ayant satisfait par un oui à cette question, je lui dis que sur ce pied il me seroit aisé de me justifier de ce que je n'avois point satisfait à la priere qu'il m'avoit fait de me rendre le même jour à Versailles ;

je voulois partir, vous le ſçavés, lui dis-je malignement, vous m'en avés empêché .... Moi, Mademoiſelle, interrompit cet homme troublé de ce diſcours, j'en ſerois au deſeſpoir ; je ne me ſuis oppoſé à votre départ que parce que j'ai crû que vous preniés la fuite ; ſi vous m'euſſiés dit un mot vous ſeriés arrivée à preſent ; je n'ai pas crû, continuai-je avec un ton politique, que j'euſſe des comptes à vous rendre ; d'ailleurs j'ai été ſi effrayée de me voir ſaiſie par un homme comme vous, que je n'ai pû proferer une parole, je n'en ſuis pas encore revenue ; j'ai été bien aiſe de vous faire monter, afin de vous prévenir, n'ayant aucune intention de vous faire de la peine ; mais vous penſés bien que je ſerai obligée de rendre compte à Monſieur votre Maître des raiſons pour leſquelles je ne ſuis point partie,

sous pouvés même le faire à ma place ; j'en laisse le choix à votre disposition, aussi-bien que de me faire partir demain à la pointe du jour pour Versailles: comme vous m'avés fait connoître aujourd'hui que vous aviés des droits sur moi pendant l'absence de Monsieur de Saint Fal ; je n'ai garde dorénavant de rien décider sans vous en avertir.

Je prononçai ces mots avec un air si naturel, que le Valet de chambre en fut étourdi ; il connoissoit apparemment son Maître, & croyoit sans doute avoir lieu de craindre sa colere si je raportois les choses de la même façon que je venois de les lui expliquer ; d'ailleurs il avoit été témoin lui-même des déferences que Monsieur de Saint Fal avoit pour moi, & le ressentiment que je semblois marquer, lui faisoit aprehender que je ne le communiquasse à son

Maître. Ce Domestique me demanda beaucoup de pardon pour m'apaiser, s'avoua coupable, & me pria de partir à l'heure même, étant prêt, disoit-il, à m'obéir en tout, & à reparer les sujets que j'avois de me plaindre de lui : satisfaite de la maniere dont mon artifice avoit réussi, je repris un ton plus doux, & je lui dis que ne me trouvant pas bien, il m'étoit impossible de me mettre en chemin de ce jour ; mais qu'il tînt tout prêt, comme je lui avois dit, pour le lendemain : je voulus après cela le renvoyer, mais il ne voulut point sortir de ma chambre, que je ne lui eusse pardonné, disoit-il, son manque de sçavoir vivre ; pour m'en débarrasser je fis plus ; je lui promis que je ne parlerois point à son Maître de ce qui s'étoit passé. Ce Domestique parut extrêmement satisfait de cette assurance, & me

dit que n'y ayant pas loin de l'endroit où nous étions à Verſailles, qu'il alloit y aller lui-même, afin que ſon Maître ne fût point inquiet de ce que je n'arrivois pas; qu'il auroit bien donné cette commiſſion à un autre, mais qu'il vouloit me faire voir qu'il avoit une entiere confiance en moi, & qu'il n'étoit pas commis, comme je l'avois penſé, pour m'eſpioner: je crus devoir inſiſter, qu'il ſuffiſoit d'envoyer le poſtillon, afin d'ôter toute défiance; mais il m'ajouta que ce garçon n'étant que depuis quelques jours à Monſieur, & que n'ayant jamais été à Verſailles, il iroit faire quelque *qui pro quo* peu convenable au ſecret que ſon Maître vouloit qui fût obſervé. J'acquieſçai à ce que j'appellois entêtement, tavie au fond de mon ame d'être délivrée d'un Argus, dont je me défiois autant que Lindamine de Belliſay. Ce Valet de

Chambre partit, je me felicit
dans le fond de moi-même de l
dreſſe avec laquelle je m'étois
rée de ce mauvais pas ; il eſt ce
tain que les détours ne coute
rien au ſexe, & que malheure
ſont les amans ou les maris do
les femmes ne ſont pas nées vé
tueuſes ; quelques habiles & qu
ques prévoyans qu'ils ſe prête
dent, ils en ſeront toujours l
dupes ; l'on n'en voit que tr
d'exemples tous les jours.

Les choſes alloient à merve
les juſques-là, lorſqu'un bruit d
chevaux qui ſe fit ſur les huit heu-
res du ſoir à la porte du Cabaret,
me fit mettre avec émotion la tê-
te à la fenêtre, dans la crainte que
ce ne fût quelques obſtacles nou-
veaux qui venoient s'opoſer à nos
deſſeins ; je m'étois vûë juſques-
là ſi malheureuſe, qu'il me ſem-
bloit que tous les inſtans de ma
vie devoient être marqués de

choſes contraires à mes deſirs ; l'habitude de l'infortune nous en fait toujours attendre de nouvelles ; le voiſinage du Marquis qui m'avoit été annoncé, me fit d'abord imaginer que c'étoit lui qui arrivoit ; je n'oſe aſſurer que j'en euſſe été fâchée ; peut-on craindre de revoir ce qu'on aime ? ne ſeroit-ce point plûtôt, me diſois-je, le Comte de Saint Fal, qui, inquiet de ce que j'ai n'ai point ſatisfait à ſon empreſſement, revient lui-même me chercher ? cette incertitude me fit remettre une ſeconde fois la tête à la fenêtre : je vis à la lumiere de deux flambeaux portés par des laquais, un carroſſe duquel deſcendit un grand homme dont l'air me parut âgé & reſpectable ; le nombre de gens qui l'accompagnoient, me fit conjecturer qu'il devoit être de grande qualité ; avant que d'entrer dans le Cabaret ſes yeux

ſe porterent de mon côté, &
fit même arrêter ſon monde pou
me fixer avec plus d'attention, c
qui fut cauſe que je me retirai
n'étant point accoutumée à êt
lorgnée ſi hardiment; le regar
de cet homme m'avoit paru dou
& il ne m'avoit pas été difficil
de démêler que ma vûe ne l
avoit point déplu. Pour peu qu'u
ne femme ſoit jolie, elle ne man
que guéres à faire cette reflexion
quelque ſolide que ſoit leur fa
çon de penſer, il faut qu'elle
conviennent avec franchiſe que
l'amour propre & la vanité ſont
de moitié de tous leurs ſenti-
mens.

L'idée que j'avois que Linda-
mine deſcendroit dans ma cham-
bre pour me donner des nouvel-
les poſitives du départ, m'avoit
fait laiſſer ma porte entr'ouverte;
les agitations de l'eſprit plûtôt
que les vapeurs du ſouper m'a-
voient

voient assoupie dans mon fauteuil où je dormois d'un sommeil inquiet : dans l'attente où j'étois de voir arriver de moment en moment la Pelerine, mes yeux s'ouvroient de fois à autre ; mais quelle fut ma surprise la derniere fois que cela m'arriva, de voir deux hommes devant moi, dont je reconnus l'un pour celui que j'avois vû descendre de carrosse ! l'émotion que je ressentis à leur présence inattendue, me fit faire sans doute un mouvement qui dénotoit de la crainte. Rassurés-vous, Mademoiselle, me dit le grand homme, que mon idée décida pour le Maître, mon intention n'étoit pas lorsque je suis entré dans votre chambre de vous effrayer, ni de troubler votre repos ; le peu de connoissance que j'ai de cette maison m'a fait tromper en voulant rentrer dans mon appartement ; j'allois me retirer.

dès que j'ai eu connu ma mépri-
se ; mais je vous avoue que j'ai été
si surpris de trouver une perſonne
auſſi accomplie que vous, que
quoique je ne ſois plus jeune, je
n'ai pû me défendre du plaiſir de
vous conſiderer plus long-tems ;
vous êtes trop belle pour ne pas
être indulgente, & j'eſpere que
vous me pardonnerés en faveur
d'un principe ſi attrayant ; la beau-
té plaît à toutes les ſaiſons, & la
vôtre eſt ſi touchante, qu'elle vous
attirera plus d'une fois de pareil-
les avantures. On n'aura pas de
peine à croire que je fus auſſi ſur-
priſe de ce diſcours que de cette
viſite ; mais on ne pourra pas s'em-
pêcher de trouver extraordinaires
que l'un & l'autre me flatterent ;
je ne ſçais quel démon ſecret m'a-
gitoit ; la preſence du vieillard
inconnu, bien loin de me trou-
bler, avoit pour moi des char-
mes ; je l'examinois avec un cer-

tain plaiſir ſecret pendant qu'il me parla, & dès qu'il eut fini, je lui répondis avec politeſſe; je me ſouviens même que je cherchois à lui plaire ſans ſçavoir pourquoi cet homme tranſporté de la complaiſance qui parut dans ma réponſe & dans mes yeux, joignit les mains & s'écria: Eſt-il poſſible que tant d'eſprit ſe rencontre avec tant de beauté! que cette belle enfant eſt bien élevée! heureux celui qui poſſédera le cœur d'une perſonne qui penſe avec autant de délicateſſe! qui auroit cru, Forçan, continua-t-il, en tournant les yeux vers un homme ſur l'épaule de qui il étoit appuyé, qu'un homme de mon âge pût eſperer une pareille reception? cela prouve bien la façon ſolide dont penſe cette jeune Demoiſelle. Prenés-garde, Monſieur, repris-je modeſtement, que des diſcours trop flatteurs ne me donnent trop

de vanité, & ne diminuent par ce endroit un merite que votre bonté exalte ; cependant si, selon vous, c'est en avoir que de croire que le nombre des années & la figure ne doivent point décider, je conviendrai que j'ai assés de sens commun pour ne m'arrêter qu'à la probité d'un homme & à son caractere, & que si j'avois à faire un choix, ces qualités l'emporteroient par dessus les plus séduisantes.

Le Vieillard releva cette maxime, & l'éclaira par les traits les plus spirituels ; il parloit avec une facilité & dans des termes qui me le faisoient écouter avec un plaisir infini ; il s'en aperçut, & prit cette occasion pour me louer de nouveau sur la bonté de mon caractere ; il n'est pas difficile de s'apercevoir, repris-je, que le vôtre, Monsieur, est orné de façon, qu'une jeune personne non-seu-

lement eſt en ſureté avec vous, mais même qu'elle ne peut que gagner beaucoup, lorſqu'elle eſt aſſés heureuſe pour jouir d'un entretien auſſi ſolide & auſſi brillant. Avez-vous donc juré, reprit le Vieillard tranſporté, de me faire oublier mon âge, & ce que je dois à la raiſon? tout vieux que je ſuis, je me défie de ma foibleſſe; j'ai un cœur, il ne tient plus à rien, votre jeuneſſe, vos charmes l'ont ému, pourquoi voulés-vous achever de le ſéduire par les graces de votre entretien? Ne baiſſés point les yeux, ô la plus aimable des femmes que j'aye connu, ni ne vous troublés point, continua-t-il, me voyant embarraſſée de cette declaration; quand il ſeroit vrai que je penſaſſe avec toute la vivacité d'un jeune homme, vous n'auriés rien à craindre des tranſports que vous feriés naître; vous inſpirés trop de reſpect,

& la vertu qu'annonce votre phiſionomie impoſe aſſés pour reprimer la petulance des deſirs; ne penſez-vous pas comme moi, Forçan, pourſuivit le Vieillard, & moins jeune encore que moi, n'admirés-vous pas ces charmes innocens & ſans aprêt, cette douceur de ſocieté, enfin tout n'eſt-il pas adorable en cette jeune perſonne?

Dès le commencement de la converſation je m'étois levée pour preſenter des chaiſes; l'inconnu m'avoit fait remettre à ma place, & celui qui l'accompagnoit lui avoit avancé un fauteuil, & s'étoit mis à côté de lui; toutes les louanges qui m'avoient été prodiguées pendant le cours de la converſation, m'avoient fait monter le rouge au viſage; cela ne meſſied point; la lumiere qui m'étoit ſans doute favorable, fut apparemment la cauſe de tous ces com-

plimens ; quelques raiſons que j'euſſe de voir abreger cet entretien, il avoit pour moi tant d'appas, que bien loin de chercher les moyens de le finir, je fourniſſois moi-même matiere à faire durer plus long tems la viſite, effets du preſſentiment qui agiſſoit en moi.

La converſation roula bien-tôt ſur les talens qui enrichiſſent le merite ; l'Inconnu, qui aimoit, à ce qu'il me parut, la Muſique, me demanda ſi j'ajoutois à mes bonnes qualités celle de chanter ; je fis quelques petites difficultés, ſotiſe ordinaire qui ſert de préliminaire à toutes celles qui ſçavent s'en acquitter ; j'avois la voix belle, je ſçavois, comme je l'ai dit, fort bien la Muſique ; l'on aime à plaire par plus d'un endroit ; je chantai cet air dont le Marquis avoit fait les paroles ; c'étoit ſa chanſon favorite, il me l'avoit dit, en falloit-il davanta-

ge pour me la faire retenir ?

CHANSON.

Mes plaisirs les plus doux
Sont d'aimer ma Bergere,
J'en fais ma volupté:
Parvenir à lui plaire,
L'apprendre à ses genoux,
C'est ma felicité.

Là fierté, les rigueurs
Ne font point mes allarmes;
J'en fais ma volupté.
La sageſſe a des charmes
Séduisans & flateurs,
C'est ma felicité.

Je cheris les rigueurs
D'une telle Maîtreſſe,
Et ma captivité,
En formant des deſirs,
Je dis moins de plaisirs,
Dangereuſe douceur!
Plus de vertu, plus de sageſſe,
C'est ma felicité.

Après

Après avoir reçû des complimens très-flatteurs sur la maniere dont j'avois chanté cet air, l'Inconnu se tourna vers celui qui l'avoit accompagné ; encore pardonnerois-je au Cavalier en question, lui dit-il, s'il s'étoit épris d'une personne aussi adorable que Mademoiselle ; celle-ci est bien élevée, a de l'esprit, de la politesse & des talens ; je parirois même de la naissance sur ses sentimens ; j'approuverois au contraire de telles inclinations ; mais s'attacher à une fille de rien, née dans la fange, une Payssanne enfin, qui est tout l'opposé de ce que je viens de raporter, s'en engoüer au point d'entasser affaires sur affaires, de manquer à ceux dont il a reçû le jour, de pecher en un mot par tous les endroits les plus essentiels, c'est ce qui ne se suporte point : je compatis aux foiblesses d'un jeune homme, je

ſens qu'à la place de celui dont
je parle, j'en aurois au der-
nier point pour une auſſi jolie
perſonne que celle-ci ; mais...
Ah ! Monſieur le Marquis, repr
Forçan, que dites-vous ? L'in
rêt ſeul que vous pouvés y pre
dre, vous fait errer dans vos pri
cipes ; ne ſçavés-vous pas que l'a
mour eſt aveugle, & qu'il prête
l'objet aimé toutes les qualité
que vous venés de remarquer
avec juſtice, dans Mademoiſel-
le. Quoique cette maxime ſoit
romaneſque, reprit le Marquis,
je veux bien convenir qu'elle a
ſouvent lieu ; mais j'en excepte-
rai cette occaſion ; quelque pré-
venu que l'on ſoit pour quel-
qu'un, il y a de certains défauts
qui ne peuvent échaper : la fille
dont il eſt queſtion, eſt l'om-
bre du portrait de cette belle
Demoiſelle ; la Payſanne eſt hau-
te, altiere, courant aiſément les

champs, & connoissant l'empire qu'elle a sur le Cavalier pour lequel nous nous interessons, l'a engagé jusqu'ici à tant d'étourderies & de mauvais pas, que sa mauvaise conduite a éclipsé toutes les bonnes qualités qu'on lui connoissoit, & dont on ne pouvoit s'empêcher de convenir: elle en doit être bien punie actuellement, il est vrai, & elle payera cherement dans les suites les chagrins qu'elle a occasionné à ceux qui prennent interêt à son Amant; mais quelques peines qu'elle ressente à la perte de sa liberté, elles ne repareront jamais ce qui s'est passé, & ne pourront faire oublier la desobéissance, & le manque de respect d'un fils à un pere. Vous avés été le premier, Forçan, continua le Marquis en parlant avec vivacité, à me faire observer ces choses; c'est par votre conseil que j'y ai aporté le re-

mede convenable, & je vous en ſerai éternellement obligé.

Dès les premiers mots qu'avoit prononcé le Marquis au ſujet de cette Payſanne ſi cruellement maltraitée, je m'étois ſentie émûë juſqu'au fond de l'ame : rien ne nous donne tant de pénétration que nos propres interêts ; le raport parfait qu'il y avoit de cette hiſtoire jettée à la traverſe avec la mienne, les reflexions qui s'étoient enſuivies à ce ſujet, l'émotion, l'on pourroit même dire la colere avec laquelle le Marquis parloit de ce Cavalier en queſtion ; toutes ces choſes réunies ne me donnerent pas lieu de douter que je joüois dans cet acte le ſecond rôle. Juſte Ciel ! m'écriai-je en moi-même frappée de cette idée, ſeroit-il poſſible que le haſard me livrât entre les mains du pere de mon Amant ! je pâlis juſqu'au fond du cœur à cette con-

ſideration ; mais faiſant un effort, dont l'amour de ma liberté étoit ſeul capable, je pris ſur moi de me ſi bien déguiſer que je ne pourrois être ſoupçonnée du Marquis : pas une ame de la maiſon ne me connoiſſoit, ce qui me fit eſperer que je ſortirois avec adreſſe de ce mauvais pas.

Le tems que je mis à faire ces courtes reflexions, m'ayant fait garder le ſilence, le Marquis qui jugea que le ſujet de ſa converſation ne m'intereſſoit pas aſſés pour que j'y entraſſe, changea tout d'un coup de diſcours, & me demanda ſi j'étois bien éloignée de chez moi, & ſi je devois partir le jour ſuivant : je lui répondis ſimplement que j'accompagnois une de mes parentes qui ſe retiroit dans une Communauté où je devois lui tenir compagnie ; il s'informa encore ſi le Couvent dont je parlois étoit du côté de Verſailles,

& qu'en ce cas il se feroit un plaisir de m'y accompagner ; j'appris par cette occasion que ce Seigneur revenoit de ses terres, qu'il étoit entré dans ce Cabaret où nous étions, parce que ceux qui conduisoient ses relais, ne l'attendant que le jour suivant, selon les ordres qu'il avoit donné, s'étoient écartés, ce qui l'avoit obligé d'entrer en attendant qu'ils fussent revenus ; il me dit sur cela galamment qu'il pardonneroit en ma faveur à ses gens, quoiqu'il eût lieu d'être en colere de leur negligence ; mais que leur faute lui ayant procuré ma connoissance, il ne regrettoit point le tems qu'ils étoient cause qu'il déroboit à ses affaires, qu'il ne pouvoit être mieux employé qu'à la cultiver : Je répondis à ce discours avec politesse, connoissant par la suite de l'entretien que je ne devois pas craindre d'être reconnue ; cette

confiance me rendit plus hardie, & me fit naître l'envie de plaider ma cause, si l'occasion s'en presentoit.

Le desir que j'avois d'entamer cette matiere, me fit profiter du goût qu'il continuoit à me marquer. Il me semble, Monsieur le Marquis, lui dis-je, en retirant une de mes mains dont il vouloit se saisir, que vous vous prévenés bien aisément; si le Cavalier dont vous venés de parler, & qui semble vous interesser si fort, est de vôtre temperamment, vous ne devés pas être étonné qu'il se soit épris si facilement pour un objet peut-être plus aimable que moi: Que me dites-vous, Mademoiselle, reprit le Vieillard animé de ce discours? il est tout different de se prévenir en faveur d'une personne ou de s'y attacher: les engagemens, continuai-je, d'un homme de l'âge dont je supose

le Monsieur qui vous interesse sur tout avec une Payſanne, de vent être peu conſiderables ; d'ailleurs une telle fille eſt ſi fort au deſſous d'un homme de condition, que j'imagine que l'inquiétude doit être du côté des parens de cette Payſanne, & non de celui de ſes parens : Ah ! je pense bien, repartit vivement le Marquis, que mon fils ne ſera pas aſſés fou que de l'épouſer. Comment, interrompis-je, affectant un air d'étonnement, c'eſt de Monſieur votre fils dont il eſt queſtion ? Je ne ſuis pas ſurpriſe de ce que vous parliés de ces choſes avec tant de chaleur : Eh bien oui, Mademoiſelle, pourſuivit le Marquis avec embarras, le mot eſt lâché, je crois inutile de le retracter ; d'ailleurs ſa paſſion s'eſt rendue ſi publique que je la cacherois vainement ; mais vraiment ſur ce pied, repliquai-je,

vous n'avés pas si grand tort de vous plaindre, quoique dans le fond vous n'ayés aucun risque à courir, cette fille que vous dites une Payſanne, quelque beauté qu'elle ait, n'aura pas assés de vanité pour prétendre à l'honneur de vous appartenir. Il ne m'est pas possible, continua le Marquis, de démêler les vûes qui la font agir ; mais ce que je puis vous assurer, c'est que si elle est sage, comme plusieurs le prétendent, elle fera bien faire du chemin à mon fils, avec la probité & la constance dont il se pique. Oh ! oh ! repartis-je avec un air simple, c'est une autre affaire, & sur ce pied vous avés très-bien fait de mettre ordre à l'intelligence qui regnoit sans doute entre ces deux Amans : vous n'êtes pas la seule, poursuivit le Marquis, qui avés approuvé ma conduite ; je me fais un vrai plaisir d'avan-

ce de ſçavoir cette petite fille e
lieu de ſureté. Comment don
interrompis-je, cela n'eſt do
pas encore fait ? Selon les ap
rences, repliqua le pere de m
Amant, elle doit être à preſe
dans un Couvent, où je l'ai
commandée de la bonne ſorte
devois en avoir hier des nouv
les ; je ne puis imaginer ce q
les a pû retarder, à moins que
fine mouche dont il eſt queſtion
n'ait encore ſéduit un neveu qu
j'avois chargé de mes ordres ; ce
qui me tranquiliſe cependant,
c'eſt que ſa ſageſſe m'eſt connue,
& que juſqu'ici il a toujours mon
tré beaucoup d'éloignement pour
le ſexe ; mais il ne faut quelque
fois qu'un moment pour nous fai
re changer : d'ailleurs on m'a tant
conté de tours & de maneges de
cette petite fille, que je ne puis
m'empêcher de craindre quelque
nouvel artifice de ſa part.

Ces derniers mots m'humilierent à un tel point, que je pensai oublier le personnage que je jouois, & parler par moi; quelqu'insensible que l'on soit, il est bien difficile de se laisser déchirer qu'on ne s'en ressente; sans les raisons qu'on imagine aisément, je ne sçai si j'aurois pû prendre sur moi cette retenue; la reflexion me remit. Mais, mon Dieu, Monsieur, continuai-je, vous me surprenés, & me donnés bien mauvaise opinion de Monsieur votre fils; est-il possible qu'étant né ce qu'il est, il se soit livré avec autant de vivacité que vous le dites à une personne aussi méprisable que celle que vous dépeignés? on a beau dire que quand on aime tout plait dans l'objet cheri. Je conçois que cette maxime a lieu pour la figure, mais je ne l'adopterois pas pour le caractere; il me semble du moins que

cela ne doit point être, &
le bon sens pese les bonnes &
mauvaises qualités ; sans do
que Monsieur votre fils en a
connu quelqu'une. Tout ce q
vous venés de dire, reprit le M
quis, est judicieusement rem
qué : sans des preuves que j'ai
la noirceur du caractere de ce
Paysanne, j'aurois pensé com
vous, que la passion qu'elle a i
pirée s'étoit allumée aux rayo
de quelque bonne qualité ; ma
comment s'empêcher de croi
le contraire, quand l'experien
fait connoître qu'une Maîtres
engage un Amant dans de ma
vaises affaires, qu'elle le déran
& qu'elle lui ôte le respect
la consideration qu'il doit à so
pere ? vous m'avouerés qu'un te
caractere est abominable, & n
sçauroit trop être mépriſé. Je sui
assurément de votre sentiment
Monsieur, continuai-je, mais per

mettés que je vous faſſe une queſtion, ſupoſé que la ſuite de cet entretien ne vous laſſe point. Ah! mon Dieu, tant qu'il vous plaira, pourſuivit le Marquis en ſe radouciſſant; je vous aſſure que je reſſens un plaiſir ſingulier de vous entendre. Il eſt bon de remarquer pour l'intelligence de cette converſation, que toutes les fois que le Marquis me parloit de moi, ſous le nom de la Payſanne, ſon air étoit mépriſant & rempli d'aigreur, le geſte étoit de mon côté, & les yeux ſur le Gentilhomme qui l'avoit accompagné, lequel pendant que ſon Maître parloit, ne répondoit que des yeux ou des épaules, conformément à ce qui étoit dit, aprouvant toujours de l'un & de l'autre tout ce que le Marquis proferoit; mais dès que je reprenois la parole, le pere de mon Amant s'adouciſſoit, redevenoit aimable & flat-

teur, & Forçan continuoit
perſonnage muet, & partag
alors ſes approbations tacites.

Ce que je voudrois ſçav
dis-je au Marquis en la regard
fixement, c'eſt ſi vous connoi
la Maîtreſſe de Monſieur vo
fils, j'entens cette Payſanne
queſtion; je fais cette reſtric
parce qu'il pourroit bien en av
pluſieurs, les jeunes gens ét
aſſés, dit-on, dans cet uſage. N
belle Enfant, reprit le Marquis,
mais je n'ai vû cette fille; m
gens qui la connoiſſent m'en o
fait le portrait, ſur tout une D
moiſelle dont le pere eſt le S
gneur de ſon village, qui m'a m
au fait de la façon de penſer d
cette créature, & qui regrette
long-tems par les chagrins qu'el
le a occaſionné à toute ſa famil
le, la charité que ſa mere avoit
eu de la retirer chez elle: tout ce
que je vous dis, pourſuivit le Mar-

quis en s'aigriſſant à ce ſouvenir, ſont des faits, & ſi importans, qu'ils n'ont pas été moins que de me mettre dans le cas de perdre mon fils. Comment donc, Monſieur, repartis-je, en partageant l'impreſſion de ce ſouvenir ? ce que vous dites eſt très-conſiderable, & rend cette fille bien blâmable ſur tous les faits ; car pour ce qui eſt du portrait qu'on peut vous en avoir fait, que ſçavés-vous ſi on n'a pas eu des raiſons pour vous tromper ? Ah ! mon Dieu, interrompit le Marquis, aucune ; je conviendrois de cette objection, ſi un Rival, ou une perſonne d'une naiſſance égale, mais..... Prenés garde, Monſieur à une choſe, interrompis-je à mon tour ; l'amour dont il eſt queſtion nous met tous au même niveau ; la Demoiſelle qui vous a prévenu contre la Payſanne eſt peut-être jeune, Monſieur votre

fils eſt aimable ſans doute, ſen
il ſurprenant qu'elle eût contra
des ſentimens pour lui ? & q
trouvant une Rivale au-deſſ
d'elle, qui lui auroit volé un co
auquel elle auroit prétendu, elle
cherchât pas à s'en venger ? J
beaucoup entendu parler de p
reilles avantures, celle-ci ne pou
roit-elle pas leur reſſembler ? Bo
repliqua le Marquis, intrigue
cheville de Romans, ils ſont re
plis de pareilles fadaiſes plus pr
pres à gâter l'eſprit qu'à inſtruire
& à former les mœurs, comm
on veut l'inſinuer ; mais quand
que vous dites, Mademoiſelle
ſeroit vrai, il n'en reſulteroit p
les ſuites dont cet amour ridicu
a été cauſe ; toute la terre vous
diroit s'il en étoit queſtion ; mai
quand toute la terre voudroit m
faire revenir ſur cet article, je ſe
rois inflexible, parce que je ne me
préviens point ſans raiſon.

Le

Le Marquis prononça ces derniers mots avec un air si refroidé, que je me repentis d'avoir donné lieu à cette conversation; je voulus adroitement la faire tourner sur un autre sujet, mais il étoit trop animé & trop en train pour le faire changer de ton; encore, continua-t'il, si mon fils s'étoit épris d'une personne dont le merite eût été aussi solide que le vôtre, je me serois tû; j'aurois peut-être pensé en pere sur les suites d'un tel engagement, mais je n'aurois pû condamner la passion, parce qu'il est moralement vrai que l'on rencontre quelquefois des objets si puissans, qu'il paroît presque impossible de leur resister. Moi qui vous parle, tout vieux que je suis, je ne répondrois pas des mouvemens que vous m'inspireriés si je vous voyois plus long-tems; je sens même, continua galamment le Marquis, que je ne vous ai

peut-être que trop vûe pour
repos, vous ne m'êtes que
chere, & que..... Ah! M
sieur le Marquis, interrompi
emportée par mon ressentim
& sans prévoir la force des
que j'allois échaper : Pourquo
tenir un pareil langage, après v
être expliqué si vivement à m
sujet ? Se peut-il que me con
sant si bien, & venant de me d
ner de si fortes preuves de v
indignation ?..... Je m'arrê
là ; je m'apperçus trop tard
mon imprudence, & j'aurois v
lu pour toutes choses au mo
retenir mes dernieres paroles.

Le Marquis surpris de ce q
je venois de proferer, rega
Forçan, & se retournant vers
me considera depuis les pieds j
qu'à la tête : cependant je fus
ses heureuse pour qu'il ne lui v
aucune idée à mon sujet. Qu'a
vés-vous donc voulu me dir

Mademoiſelle, de quelle preuve parlés-vous? Me ſerois-je trompé, me trouveriés-vous mauvais..... mais non! je vous ai cru une Demoiſelle qui meritoit du reſpect & de la conſideration; je crois encore que je ne me ſuis pas trompé.

Ces queſtions étoient trop embarraſſantes pour que je ne cherchaſſe pas à les éloigner; je voulus adroitement changer de converſation, mais j'avois affaire à un homme qui avoit trop d'uſage du monde, pour prendre ſi aiſément le change. Au nom de Dieu, Mademoiſelle, pourſuivit-il en me prenant les mains, ne cherchés point à m'échaper. Les raiſons les plus intereſſantes vous ont mis à la bouche les reproches que vous m'avés faits; expliqués-les moi, je vous en ſupplie, où vous aurois-je manqué ſans y penſer? J'en ſerois aſſurément au de-

ſeſpoir, car cela ſeroit bien é-
gné de mon intention ; vous
rai-je plus, je ſens un certain
ne ſçai quoi qui m'intereſſe ; pa-
lés, belle Enfant, continua-t-
voyant mon embarras ; je vou
racommoder les choſes, & do-
ner un tour different à mes ex-
preſſions, mais je le fis avec
peu de vraiſemblance, que le Mar-
quis s'aperçut de mon deſſein ſe-
cret. Ah ! vous diſſimulés, me
dit-il, ceci cache un myſtere ; je
me rappelle que vous m'avés par-
lé de mon fils avec vivacité, vous
le connoiſſés peut-être, vous me
connoiſſés moi-même, vous rou-
giſſés. Ah ! Monſieur de Forçal,
continua-t'il en ſe tournant vers
lui, je ſoupçonne dans l'embarras
que Mademoiſelle fait paroître
& dans ſes diſcours précedens,
des choſes ſi importantes que je
ne ſortirai point de ce Village
ſans que je les aye approfondies.

Je me repreſentai ſi vivement le peril que je courois, ſi j'étois inconnue de ce pere, qui s'étoit déclaré ſi ouvertement contre moi, que le ſentiment commença à me manquer lorſqu'il m'eût demandé ſi je connoiſſois ſon fils. La fin de ſon diſcours acheva de me l'ôter. J'apris depuis que dès que le Marquis s'en apperçut il ſe donna beaucoup de mouvement pour me faire revenir : il fit apeller du monde, & pendant qu'on me ſecouroit, & qu'on travailloit à me faire revenir de ma foibleſſe, il s'informa avec beaucoup de ſoin qui j'étois ; perſonne ne put lui en donner aucune nouvelle ; je revins un moment après, mais entendant parler de moi, je feignis la durée de mon évanouiſſement, afin de m'inſtruire de la façon de penſer du Marquis, & d'éviter de nouvelles interrogations, qui ne pouvoient à

la fin que m'être préjudiciable, fondant encore mon espérance sur l'arrivée des gens de ce Seigneur, & sur la necessité qu'il avoit marqué de se rendre à la Cour.

Pendant le cours de ma prétendue foiblesse, j'entendis le Marquis qui s'informa à tous ceux qui étoient presens de mes nouvelles; il fit monter l'Hôte, lui demanda d'où je venois, qui m'avoit amenée, & quelle étoit la parente dont je lui avois parlé; le raport qu'on lui fit redoubla ses inquiétudes; on lui dit que je ne connoissois la Pelerine que de la veille, que j'étois arrivée avec un Officier dont on ignoroit le nom; que personne ne me connoissoit, & qu'il n'y avoit que le Postillon qui m'avoit amené qui pouvoit en raporter davantage; qu'on avoit bien été témoin d'une discussion que j'avois eu avec le Valet de cham-

bre de celui qui étoit dans la chaise avec moi, ayant voulu partir seule, mais que la chose n'ayant pas été plus loin, l'on n'en avoit pas pénetré davantage. Le Marquis ordonna qu'on fît venir le Postillon; ce fut alors que je crus que j'allois être découverte; je tremblai, & me sçus bien mauvais gré de n'avoir pas suivi les conseils de Monsieur de Saint Fal.

Le Postillon que le Marquis attendoit avec impatience arriva bien-tôt; ce Seigneur lui fit cent questions; mais quelle fut ma surprise & ma joye lorsqu'il répondit qu'il ne connoissoit pas celui qu'il servoit, parce que n'étant, disoit-il, que depuis quelques jours à lui, il n'avoit pas encore eu lieu de s'informer de son nom. Ah, ah! s'écria le Marquis, voici qui est nouveau, & qui cache bien des secrets; qu'en dites-vous,

Forçan, dit-il en se retournant vers lui, n'admirés-vous pas toutes les précautions qu'on a prises pour éluder la curiosité ?

Dans ce moment un Valet de chambre survint, qui vint avertir le Marquis que ses relais étoient prêts ; partons donc, reprit ce Seigneur, aussi-bien ne pourrois-je en apprendre davantage, & je dois être à Versailles avant minuit ; je ne crois pas avoir de temps à perdre ; mais on a beau se cacher, j'ai un secret infaillible pour ne pas être la dupe de l'avanture. Après avoir dit ces mots, il parla à l'oreille de Forçan, ensuite il s'aprocha de moi, me tata le poux, dit que je reposois, & qu'il n'y avoit rien à craindre, ensuite il sortit, après avoir recommandé à l'Hôtesse d'avoir tous les soins imaginables de moi, l'assurant qu'il me connoissoit, que j'étois une personne de qualité, &

que

que cela devoit ſuffire ; qu'en cas que je me trouvaſſe plus incommodée, on envoyât un Exprès à Verſailles à un Hôtel qu'il nomma, & que j'ai oublié, qu'on envoyeroit un carroſſe & un Médecin, s'il étoit neceſſaire; après ces mots il s'éloigna : dès que j'entendis rouler le carroſſe, je commençai à reſpirer, & je me reſclus pour cette fois de profiter du premier moment favorable pour m'échaper. L'on ne ſe decide jamais plus facilement que lorſque l'on eſt à la veille d'un danger.

Pendant le tems que l'Hôteſſe reſta dans ma chambre, je ne pus m'empêcher de faire des reflexions ſur les raiſons qu'avoit eu le Marquis de dire à cette femme que j'étois une fille de condition : ſerois-je aſſés heureuſe, me dis-je, pour qu'il m'eût priſe pour une autre ? La ſuite de ces Memoires

éclaircira ce fait. Revenons.

Dès que j'eus laissé passer un intervalle assés considerable pour n'avoir pas lieu de douter du départ du Marquis, je feignis d'être entierement revenue, & peu de tems après de me trouver beaucoup mieux ; j'affectai ensuite d'avoir besoin de repos, afin qu'on me laissât seule, déterminée pour cette fois à me mettre enfin à l'abri du nouveau danger que je venois de courir.

Je montai dans la chambre de Lindamine; elle m'attendoit avec impatience ; l'éclat qu'avoient fait les inquiétudes du Marquis à mon sujet étoit parvenu jusqu'à elle ; elle avoit craint que son arrivée ne fût un nouvel obstacle au dessein prémedité ; je la rassurai lorsque je lui eus apris son départ. Elle me dit que de son côté les mesures étoient si bien prises qu'elle ne doutoit pas que notre voi-

ge n'eût un heureux succès, d'autant plus que Bellisay, qu'elle craignoit le plus dans cette affaire, s'étoit si bien fondé sur les assurances qu'elle lui avoit donné de l'oubli du passé, & de son consentement à ses desirs, qu'elle n'avoit nullement lieu d'aprehender sa défiance.

Tout ce qui dépendoit d'ailleurs du départ étoit convenu, & l'heure fixée; l'arrangement m'en parut si heureux, que je me flattai qu'il ne seroit point traversé; mais que peut la prudence des hommes contre la destinée? celle de Lindamine étoit lasse de la persécuter, & la conduisoit au port du salut; pour moi je commençois seulement à en essayer les caprices; il étoit dit qu'avant que je fusse heureuse, que je serois obligée de passer par toutes les épreuves qui peuvent épurer la vertu d'une fille.

Les ombres de la nuit couvroient depuis long-tems la terre, une obſcurité profonde regnoit; nul bruit dans la maiſon ne ſe faiſoit entendre, tout dormoit excepté Lindamine & moi qui attendions avec impatience que ſon homme d'affaires vînt nous prendre; à peine l'heure qu'il avoit fixée ſonnoit-elle qu'il parut, nous dit que tout étoit prêt, & nous fit deſcendre: afin d'éviter tout obſtacle, nous le fîmes ſans lumiere, guidées par cet homme; la dépenſe avoit été payée la veille, le valet d'écurie en avoit été témoin, & reçû l'ordre d'ouvrir les portes à l'heure qu'on avoit marquée, précaution qui fut cauſe qu'il n'y eut aucune difficulté pour notre ſortie.

Lorſque nous fûmes montées dans la chaiſe & ſorties du village, après nous être mutuellement recommandées au Seigneur, Lin-

damine me dit, en me ſerrant entre ſes bras : enfin, ma chere Enfant, nous voilà pour cette fois ſatisfaites, j'eſpere qu'avant ce jour nous ſerons en lieu de ſureté. Dieu le veuille, repris-je, mais je tremble, & je ne ſçais pourquoi. C'eſt le ſilence d'une nuit noire qui vous effraye, repartit la Pelerine. Eh ! mon Dieu, pourſuivit-elle, que feriés-vous donc ſi vous vous trouviés ſeule dans un bois, comme cela m'eſt arrivé tant de fois ? Je ne répondis point à ce diſcours, quoique j'euſſe au moins autant d'experience qu'elle ſur cet article ; mais quelque penchant que j'euſſe pour Lindamine, j'étois retenue ſur ce qui me regardoit, & je ne lui avois fait encore aucune part de mes ſecrets ; ces confidences précipitées ſont bonnes pour les Romans, où l'on eſt obligé de raprocher les choſes, & où l'on

fait dire aux personnages bien ou mal tout ce qui peut servir à alonger la matiere ; mais la verité qui doit faire le fond des Memoires qu'on écrit, veut du vraisemblable ; cette regle est même si essentielle, que l'on est obligé souvent de retrancher des évenemens, parce qu'ils s'éloignent quelquefois du cours ordinaire des choses.

L'homme d'affaires de Lindamine qui marchoit à cheval à côté de nous, n'ayant pas eu le tems de lui rendre compte des choses dont elle l'avoit chargée, à cause de la précipitation avec laquelle nous étions partis, le fit alors : quelle fut ma joye de lui entendre dire que les lettres de Sainte Agnès, que sa Maîtresse lui avoit si fort recommandées, seroient rendues exactement à Mélicourt, s'étant souvenu par le plus heureux hasard du monde, qu'il avoit

un cousin chez le pere de ce jeune homme qui le servoit depuis plus de vingt ans en qualité d'Intendant ; l'homme d'affaires nous assura qu'on auroit dans peu réponse de ce parent auquel il avoit écrit de remettre les lettres qu'il lui envoyoit en main propre. Je demandai précipitamment à l'homme d'affaires par quel canal ces réponses nous seroient rendues ; il reprit que ne pouvant deviner dans quel endroit il se trouveroit alors, il avoit prié son cousin de lui écrire à l'adresse du Couvent que j'avois indiqué, supposant, par les ordres de Lindamine, qu'il seroit dans ces quartiers pour lors. Je fus ravie de la prudence de cet homme : dans mon transport je m'écriai, ma chere Minette recevra au plûtôt des nouvelles de ce qu'elle aime ! elle en sera comblée, & je partagerai sa joye ! La Pelerine

admira la vivacité de mon bon cœur, elle m'en fit compliment; & cela donna lieu à notre entretien de rouler ſur la nouvelle vie que nous allions mener.

Nous avions fait environ deux lieues, le Poſtillon faiſoit ſouffler ſes chevaux après avoir monté une montagne aſſés rude, lorſque le ſilence de la nuit nous fit entendre le bruit de pluſieurs chevaux: l'inquietude nous prit alors. Ah! je ſuis perdue! s'écria Lindamine la premiere; vous verrés que la défiance de Belliſay lui aura fait ſoupçonner le vrai, & que s'en étant aſſuré, qu'il me pourſuit. Juſte Ciel! que je ſerois malheureuſe ſi cela étoit! Tranquiliſés-vous, Mademoiſelle, reprit ſon homme d'affaires, comptés ſur moi, vous ſçavés que j'ai ſervi, & que je n'ai point peur; l'homme que vous craignés au bout du compte n'a aucun droit ſur vous, & le pis

ui puiſſe vous arriver, s'il s'ob-
line à vous ſuivre, c'eſt qu'il ſoit
émoin de l'endroit que vous avés
hoiſi pour votre retraite ; voilà
out ce que vous avés à aprehen-
ler, à ce que je penſe ; ſi vous ne
oulez pas même qu'il vous par-
e, je ſçaurai bien l'en empêcher.
Mais, reprit Lindamine en rê-
vant, je ſerois au deſeſpoir ſi
l'emportement de ce jeune hom-
me vous faiſoit courir aucun riſ-
que : raſſurés-vous, continua l'In-
tendant, j'ai de bons piſtolets, &
ſans m'en ſervir ils ſçauront impo-
ſer ; ces mots furent prononcés
d'un ton ſi ferme que Lindamine
en parut plus tranquille ; elle me
ſerroit entre ſes bras, ſon petit
cœur palpitoit & ſouffroit, à ce
que je penſe, beaucoup de nou-
veaux combats, qu'elle prévoyoit
que ſa vertu devoit rendre. Il
faut convenir dans le vrai, qu'une
fille eſt bien malheureuſe de paſ-

ser une partie de sa vie à se vaincre sur les choses qui lui font le plus de plaisir.

Cependant le bruit des chevaux augmentoit, & malgré celui que faisoit la chaise en marchant, nous l'entendions de plus en plus ; il nous sembloit même entrevoir une idée de lueur qui éclairoit foiblement le terrain : à cette nouvelle connoissance, je me sentis émue à mon tour. Ah ! Ciel, m'écriai-je, ne seroit-ce point à moi à qui on en voudroit ? cette lumiere qui s'accroît annonce des flambeaux ; je me souvins alors de l'assurance qu'avoit donné le vieux Marquis en partant, qu'il avoit un secret infaillible pour ne point être la dupe de l'avanture ; cette pensée jetta l'effroi dans mon ame troublée, à peine osois-je m'éclaircir de mes doutes. Lindamine plus hardie, mit la tête à la portiere ; elle ap-

pella ſon homme d'affaires qui s'étoit arrêté pour examiner ſans doute ce qui donnoit lieu à l'inquiétude de ſa Maîtreſſe. Ah! chere enfant, s'écria-t'elle en ſe remettant bruſquement à ſa place, je ne ſçais à laquelle de nous deux on en veut, mais trois hommes éclairés de flambeaux nous ſuivent à toute bride; ſont-ils encore bien loin, repris-je? à deux portées de fuſil, reprit l'homme d'affaires qui reparut alors. Au nom de Dieu, continuai-je, faites arrêter, je ne puis douter que ceci ne me regarde: j'ai des raiſons importantes pour ne point être vûe, aidés-moi à deſcendre; voilà une haye derriere laquelle je me cacherai en attendant que ces gens ſoient paſſés. Lindamine & l'Intendant voulurent me détourner de ce deſſein; mais dans la confiance où j'étois que j'allois tomber entre les mains du

vieux Marquis, je fis les inſta
ces les plus preſſantes, auſqu
les on ne put s'empêcher de
rendre ; mais plus on eſt preſſ
& plus il ſemble qu'on trou
d'obſtacles. Lindamine & m
ne pûmes jamais parvenir à o
vrir la chaiſe, il fallut que l'hon
me d'affaires deſcendît pour m
rendre cet office ; j'allois en ſo
tir, mais le tems qu'on avoit pe
du par ces retards, donna celo
aux Cavaliers que nous crai
gnions d'arriver & d'environne
la voiture : deux flambeaux m
firent reconnoître le Comte de
Sain‡ Fal ; il étoit pâle comme
un mort, me tendit la main, vou
lut me parler pour me faire de
reproches ſans doute ; mais il
étoit ſi eſſoufflé de ſa courſe, ou
pour mieux dire, ſi ſaiſi, comme
je l'ai ſçû depuis, du plaiſir de
me retrouver, qu'il ne put profe
rer une ſeule parole ; ſon Valet

de chambre, le même que j'avois attrapé ſi adroitement, le fit à ſa place. En verité, Mademoiſelle, s'écria-t'il d'un ton de voix piquant, vous ne répondés guéres aux bontés de Monſieur, & ſi j'étois à ſa place... Taiſés-vous, interrompit le Comte avec un air impoſant, dans la crainte ſans doute que ce domeſtique ne me fit un mauvais compliment; Mademoiſelle eſt ſa maîtreſſe, & ſi je m'opoſe dans ce moment à ſes volontés, ce n'eſt uniquement que pour ſon bien & ſes propres interêts. Après ces mots, il s'aprocha de moi, & me fit mille excuſes ſur ce qu'il interrompoit mon voyage, & ajouta qu'il m'en donneroit de ſi bonnes raiſons, que je ne pourrois m'empêcher de les aprouver. Je fus ſi ſurpriſe de ce procedé, & de la douceur avec laquelle il me traitoit, après la maniere dont j'avois abu-

sé de sa confiance, que je ne pu
proferer à mon tour une seule
parole.

Saint Fal, après m'avoir laiſſé
le tems de me remettre, nous
dit à Lindamine & à moi les
choſes les plus polies ; & bien
loin de faire à cette premiere de
reproches de ce qu'un autre au
roit été en droit d'appeller ſéduc
tion, il la remercia de ſes ſoins,
après avoir appris que le but de
notre évaſion étoit de nous ren
fermer dans un Cloître ; il admira
même ces preuves, diſoit-il, de
notre ſageſſe, & aſſura la Pe
lerine qu'il répareroit le chagrin
qu'il prévoyoit qu'il lui cauſoit
de la priver d'une amie telle que
moi, en lui portant lui-même de
mes nouvelles, dès que je ſerois
dans la ſituation qui me convenoit.

Pendant le tems que cet en
tretien duroit, un Laquais vint

avertir Saint Fal que ſa chaiſe arrivoit ; il me dit qu'ayant bien prévû par l'heure qu'on lui avoit apris en arrivant au Village que j'étois partie, qu'il ne manqueroit pas de me rejoindre, qu'il avoit ordonné que ſa voiture le ſuivît, & qu'il étoit ravi d'avoir pris cette précaution, afin de ne point interrompre le voyage de Lindamine ; j'apris alors par la ſuite de ſon diſcours, qu'il devoit à l'arrivée de ſon Valet de Chambre à Verſailles, & au raport qu'il lui avoit fait de ce qui s'étoit paſſé, les défiances qui lui avoient donné tant d'inquiétude, qu'il avoit pris la poſte ſur le champ.

La chaiſe étant arrivée ſur ces entrefaites, Saint Fal me préſenta la main pour y monter ; j'embraſſai tendrement Lindamine avant que de me ſéparer d'elle, & je lui promis que je lui donnerois ſouvent de mes nouvelles.

Dès que je fus placée, le Comte prit les précautions les plus délicates pour que je fusse à mon aise : dans la crainte que je n'eusse froid, il me mit un manteau de marthe sur les épaules, m'obligea de fourer mes jambes dans un sac, & eut enfin toutes les attentions les plus prévenantes, après quoi il donna ordre de marcher. J'admirai en moi-même la douceur du caractere de cet homme, & je lui trouvai tant de parties dignes d'être estimées, que je ne pus m'empêcher de me repentir du chagrin que je lui avois causé.

Je crus n'avoir pas de meilleurs moyens pour excuser ma fuite, que de faire part à Saint Fal de la rencontre du vieux Marquis, & de la crainte que j'avois eu de tomber entre ses mains ; le prétexte étoit si naturel, que je ne doutai pas qu'il ne fît impression.

Le

e Comte parut extrêmement oublé d'une rencontre ſi impré-ue ; il me fit repeter juſqu'à la oindre des paroles de ſon on-c, ſe mit enſuite humainement ma place, & convint peut-être r politeſſe, que j'avois fait on e peut pas mieux de m'échaper : nelque chagrin que m'ait cauſé otre fuite, me dit-il, & quel-u'inquiétude que me donne le tour imprévû de mon oncle ; je e puis m'empêcher d'être ravi, uiſque vous m'aſſurés que votre départ ne procedoit point de l'a-verſion que je craignois que vous n'euſſiés pour moi. Si vous ſça-iés, belle Jeannette, continua-t-il, à quel point j'ai ſouffert lorſ-qu'en arrivant au Village je ne vous ai point trouvée ; vous ne ſçauriés vous empêcher d'en être touchée ; je m'étois imaginé que j'avois eu le malheur de vous dé-plaire, & que vous ne pouviés

plus ſuporter ma préſence ; que vous me raſſurés, & que je ſer heureux, ſi je puis parvenir moins à l'honneur d'être de vo amis. Ah ! je vous le promets, m'écriai-je comblée des bonne façons de cet homme, de ſa fa çon délicate de penſer, & de ce que ſes vûes ne ſe portoient pa plus loin qu'à mon amitié ; vous ſemblés trop meriter, continuai-je, pour que je ne me trouve pas très-heureuſe de m'être fait un ami tel que vous, & ce n'eſt pas de ce jour que je me loue de vos égards & de vos politeſſes. Eh, mon Dieu ! interrompit Saint Fal, qui n'en auroit pas pour une auſſi charmante perſonne que vous ! dirai-je plus, je vous ſuis ſi fortement attaché, mon cœur eſt tellement prévenu en votre faveur, je vous aime même avec tant de délicateſſe (cet aveu ne doit point vous offenſer) que je vous

virois même contre mes propres interêts ; ainſi point de défiance, belle Jeannette, ne me regardés plus comme un tyran de vos deſirs ſecrets ; je vous propoſe, je vous jure même que, malgré la vivacité des ſentimens que j'ai pour vous, je contribuerois à votre bonheur, ſi j'en étois le maître ; je ne demande, pour prix d'une eſtime, ou pour parler plus vrai, d'un amour ſi deſintereſſé, que la ſeule grace de ne me jamais priver de votre chere preſence ; le tumulte des paſſions ne reſide point dans mon cœur, les deſirs qu'il y porte ſont de vous voir & de vous admirer ; ſupoſé qu'il en forme jamais d'autres, je vous donne ma parole d'honneur que cette même délicateſſe, & plus encore la vertu dont je me pique, ſçauront les étouffer, & vous en dérober la connoiſſance.

Les aſſurances préciſes d'une

telle amitié ſi genereuſe & ſi rare dans le ſiecle où nous ſommes, me toucherent au dernier point, j'y répondis avec ſincerité; nous nous entretînmes enſuite au ſujet du pere de mon Amant; je marquai à Saint Fal la juſte crainte que j'avois que, ſoupçonneux comme il me l'avoit paru, il ne me fît épier avec tant de ſoin, ſur tout lorſqu'il apprendroit que ſes ordres n'avoient pas été remplis, qu'il ne démêlât enfin l'aſyle où je me retirois. Raſſurés-vous, belle enfant, continua Saint Fal, vous ſerés à Verſailles plus en ſureté qu'ailleurs, les précautions que j'ai priſes éluderont toutes les recherches, vous paſſerés dans cette Ville pour la veuve d'un Officier qui vient demander des graces à la Cour; la maiſon où vous allés deſcendre eſt prévenue ſur ce chapitre, une Femme de chambre & une Cuiſiniere ſeront

vos ſeules domeſtiques, leſquelles ne vous connoiſſant que ſous le nom de la Comteſſe des Roches que je vous ai ſuppoſé, ne pourroient nuire à nos intentions, malgré toute l'envie qu'ils auroient de s'entretenir de vous ; cet expoſé vous mettra à couvert de toutes les recherches ; il n'y a point de ſéjour dans le monde où l'on ſoit ſi à l'abri de la curioſité que dans les Cours, chacun y eſt occupé de ſes propres ſoins & de ſes interêts ; là l'on s'y donne pour ce que l'on veut, ſans qu'on ait lieu de craindre qu'on aille fouiller dans vos ſecrets ; j'en connois pluſieurs qui s'y ſont inſtallés ſous des noms & des qualités avec leſquelles ils ont fait leur chemin, les enfans heriteront des titres comme de la fortune de leur pere ; le ſilence & la longue poſſeſſion prouveront dans les ſuites leur nobleſſe hardie.

Pour ce qui eſt des femmes, comme ce qui les regarde ne tire à aucune conſequence, on ne les inquiete que par le deſir de leur plaire, quand elles le meritent, & jamais ſur la jouiſſance de leur qualité : ne ſçait-on pas qu'elles ſont les maîtreſſes d'en acquerir tant qu'il leur plaît ?

Voilà qui eſt le mieux du monde, Monſieur, repris-je, j'imagine aſſés qu'on ne me conteſtera rien ſur ce ſujet, & que ſous le nom qu'il vous a plû de m'impoſer, je ſerois à l'abri de tout ce que je pourrois avoir à craindre ; mais de quels moyens me ſervirai-je, s'il vous plaît, pour ſoutenir décemment une maiſon ? car enfin à la Cour, comme par tout ailleurs, on ne vit pas d'oſtentations ni de qualités ; je n'ai pas un ſol de revenu, je ne ſuis pas née même pour en avoir ; vous ſçavés que les caprices du ſort

m'ont fait sortir de mon état, pour me jetter dans un très-équivoque, sans me donner ce qu'il me faut pour le soutenir. Voyés-vous, Monsieut, continuai-je, j'aimerois mille fois mieux rentrer dans le premier néant de ma bassesse, que de briller aux dépens de ma façon de penser; cela supposé vrai, comme je vous prie de le croire, je ne vois pas que .... Je ne vois aurois pas donné le tems de faire ces reflexions, interrompit Saint-Fal, sans le plaisir que je ressens à vous les voir faire. Ah! belle Jeannette, que ces sentimens sont beaux! & qu'ils font bien oublier la médiocrité de votre extraction; la naissance est l'effet d'un pur hasard; nous n'avons aucun lieu de nous en glorifier, lorsque le Ciel nous en a donné; l'on auroit raison de reprocher à celui qui s'en prévaudroit, que le merite qu'il a acquis depuis qu'il est dans le monde

eſt bien foible, puiſqu'il eſt obligé d'en aller chercher avant qu'il y ſoit venu. L'on pourroit haſarder alors que c'eſt ſe parer de la cendre de ſes ancêtres ; abregeons, ſi vous n'êtes pas née dans l'élevation, vous merités par mille endroits d'y être placée ; avec tant de ſolidité & de ſageſſe vous réuſſirés dans le monde, tout vous rira, point d'inquiétude ſur l'avenir, votre maiſon ſe ſoutiendra, & vous..... Mais, interrompis-je une ſeconde fois, comment ! Car il n'eſt pas poſſible que je puiſſe concevoir..... Eh ! Mademoiſelle, reprit vivement St. Fal, laiſſons ce détail, l'experience vous fera connoître que je ne fais pas des proteſtations en vain. Ah ! Monſieur, repris-je avec émotion, je n'en ſuis que trop perſuadée ; je crois même que vous donneriés des couleurs ſi favorables à vos bontés, qu'il

n'y

n'y auroit que moi qui en connoîtroit la source ; mais avec tout cela, je ne puis me resoudre à en faire usage. Eh ! pourquoi donc, poursuivit avec transport Saint Fal ? donneriés-vous assés dans le faux pour craindre le Public ? Qu'avés-vous affaire de lui ? vous connoît-il ? Non sans doute, & vous n'avés pas dessein qu'il vous connoisse. Cela supposé, qui vous empêcheroit de vivre dans la retraite, d'y cultiver vos talens, d'y attendre un état fixe & certain ? ce même Public qui verra votre conduite, sçaura vous rendre justice, & sans entrer.... Mais je serai entretenue, interrompis-je avec émotion, car il ne faut point se flatter, c'est le terme, l'on m'a apris toute l'étendue qu'il renferme. Eh bien oüi, Mademoiselle, poursuivit impatiemment de Saint Fal, vous serés entretenue, puisque vous voulés absolument

vous servir de ce terme, c
dit-il ? où est le mal ? Au bout
compte les idées des termes
rient chez les hommes selon
sage qu'ils en font ; ils entret
nent bien tous les jours le vi
pourquoi ne s'en trouveroit-il
qui entretiendroient la vertu ?

C'est ainsi que le Comte tâch
de me lever des scrupules qu
fond de sagesse faisoit naître
soutenoit dans mon cœur ; m
malgré l'esprit & l'usage du m
de, qu'il possedoit au suprême d
gré, il ne pouvoit me convaincre
la seule extrémité où j'étois réd
te, & la misere pouvoient à
peine rendre excusable un pas si
délicat ; à regarder même les ch
ses du vrai côté, j'aurois dû la
ser executer les ordres qu'on
voit contre moi, plûtôt que d'
poser à aucun risque mon inn
cence : une fille ne sçauroit êt
trop en garde contre soi-même

un discours, un rien est capable de faire triompher la foiblesse; la parfaite vertu ne va jamais sans la défiance & l'humilité; elle nous aprend à nous craindre nous-mêmes, & c'est cette heureuse défiance qui nous couronne, & qui nous fait remporter la victoire sur les assauts puissans du vice.

J'arrivai à Versailles avec de semblables reflexions, il étoit huit heures du matin, le Soleil donnoit à plomb sur le Château, jamais rien de si brillant n'avoit frappé ma vûe; l'entousiasme que me donnoit cette grandeur, cette magnificence me transportoit à un tel point, que je m'oubliois, pour ainsi dire, moi-même. Saint Fal qui ne devinoit point la cause de ma létargie, & qui étoit toujours dans les apréhensions de me déplaire, ou craignant peut-être que je ne me livrasse trop aux reflexions que l'entretien précedent

venoit d'occasionner, me demanda timidement la cause de mon silence ; nous étions alors au bout de la grande allée, nous tournions à gauche ; mon Dieu ! répris-je avec impatience, laissez-moi, vous êtes bien cruel de distraire l'admiration que j'ai des plus belles choses du monde : en proferant ces mots, j'avois les yeux fixés de telle sorte sur le Château, que Saint Fal devina la cause du silence que j'avois gardé, & de la vivacité que je venois de faire paroître : pardon, me dit-il, belle enfant, rien ne prouve mieux la bonté de votre goût que l'attention que vous marqués pour les beautés de ce Palais. Après ce discours, il ordonna au Postillon d'arrêter ; je promenai alors mes yeux, avec un plaisir extrême, sur cette belle perspective, en faisant mille questions au Comte, à qui je donnai à peine

le tems d'y répondre.

Après que je fus un peu revenue de l'admiration que me cauſoient tant d'objets admirables, je demandai à Monſieur de Saint Fal ſi c'étoit dans ce beau Château que j'allois loger ; il ſe mit à ſourire de cette queſtion, en m'aprenant qu'il n'étoit occupé que par ceux que le rang ou les dignités attachoient auprès de la perſonne du Roy, dont il me fit une eſpece de détail pendant le tems que nous mîmes à arriver dans la rue de l'Orangerie, où la chaiſe arrêta, & où nous deſcendîmes.

Une Dame de vingt ou vingt-cinq ans, Proprietaire de la maiſon dont j'allois occuper un apartement, prévenue par le Valet de chambre de Monſieur de Saint Fal, qui avoit pris les devants, m'attendoit à ſa porte ; elle me reçut avec beaucoup de politeſ-

se ; mais, mon Dieu, s'écria-t-
le en se tournant vers le Comte
après m'avoir embrassé, cette
belle Dame a été mariée bien je-
ne ; ce n'est qu'un enfant, qu'el-
le est aimable, c'est un meurt
qu'elle soit veuve à son âge : je
ne pûs m'empêcher de rougir à
ce discours. Le Comte qui dé-
mêla mon embarras, changea de
conversation en me donnant la
main, & en me faisant monter
un escalier fort éclairé & très-
propre, auquel aboutissoit mon
apartement ; le soleil y donnoit,
ce qui reflechissant sur les glaces,
& sur les dorures dont il étoit or-
né, lui donnoit un brillant & un
éclat infini. J'avoue que je res-
sentis alors un mouvement de sa-
tisfaction ; j'ai toujours aimé l'a-
jûstement ; je me trouvois si joli-
ment logée, que je ne pus m'em-
pêcher d'être sensible à ce plai-
sir. Le Comte qui s'en apperçut,

m'a dit dans les ſuites qu'il s'étoit felicité plus de vingt fois depuis, des ſoins qu'il s'étoit donné pour que le premier coup d'œil me plût en entrant dans mon appartement, perſuadé qu'il étoit que rien ne diſſipe davantage les ennuis que le riant des objets qui nous environnent ; il avoit raiſon, les dehors & l'éclat nous ſéduiſent tous les jours, plus ou moins de clinquant emporte la balance, & décide, ſur tout chez les femmes, ce qui prouve notre peu de ſolidité, & je ne m'en excepte point, malgré la vanité que nous avons de nous piquer de ce qu'on appelle ſentimens, dont l'étalage eſt au jourd'hui ſi en vogue, que la Bergere le diſpute à la Princeſſe, dans ce que l'uſage nomme encore façon de penſer. Cette fureur d'héroïſme, comparable à celle du luxe, pourroit bien recevoir auſſi ſon applica-

tion. Le luxe, dit-on, den
une miſere revêtue : ne pourr
on pas haſarder que le ſentim
dont ſe parent de certaines ge
eſt un manteau brillant dont
ſe ſervent pour éblouir & p
cacher leurs foibleſſes ?

Dès que je fus inſtallée m
treſſe de mon apartement, Sa
Fal me dit qu'il me prioit de n
ſervir de la force d'eſprit q
me connoiſſoit, pour ne poi
m'ennuyer pendant ſon abſence,
me faiſant entendre qu'il ne pour
roit me voir que le lendemain,
étant neceſſaire qu'il paſſât le re-
ſte du jour avec le vieux Mar-
quis, auquel il alloit faire une
hiſtoire à mon ſujet, ayant en
vie pour ſe diſculper, de ſupo
ſer que je lui étois échappée. Je
ne pus m'empêcher de trembler
à ce diſcours. Eh ! mon Dieu,
Monſieur, lui repliquai-je, pre-
nés bien garde au pas que vous

llés faire ; le Marquis m'a paru i défiant & ſi éclairé, que je uis dans les allarmes, que com- inant ma rencontre avec la nou- elle de ma fuite, il ne prenne es meſures ſi juſtes, qu'il ne dé- couvre que je ſuis ici : en ce cas, vous ſentés bien que je ſe- rois perdue. Je vous ai déja dit, Mademoiſelle, reprit Saint Fal, que vous n'aviés rien à craindre de ce côté ; il n'y a que moi dans cette occaſion qui riſque de la mauvaiſe humeur du Marquis. Eh ! n'eſt-ce pas beaucoup, re- pris-je ! je ſerois au deſeſpoir que Monſieur votre oncle vous fît du chagrin à mon occaſion. Mon Dieu, Mademoiſelle, repartit Saint Fal en ſortant, ce n'eſt pas là ce que je crains le plus ; le re- tour de mon couſin, que Mon- ſieur ſon pere va mander ici, dès qu'il ſçaura votre évaſion, l'idée que je me forme qu'il vous re-

verra tôt ou tard, l'assurance que j'ai du plaisir que vous ressentirés à sa vûe, sont des inquiétudes pour moi bien plus réelles que le risque que je cours en aprenant votre fuite à mon oncle. Je compris assés ce que ce discours signifioit ; je ne voulus pas le relever, & je laissai sortir Saint Fal sans y répondre.

Après qu'il fut parti, la Femme de chambre qu'on avoit retenue pour me servir, entra dans ma chambre ; elle avoit environ quarante-cinq ans, & son air étoit doux & prévenant ; elle se nommoit Brochan ; la Proprietaire de la maison m'en avoit dit beaucoup de bien ; elle sortoit de chez une Duchesse, & m'aprit qu'elle s'en étoit retirée, parce que l'amour qu'elle avoit inspiré à un Secretaire, faisoit courir trop de risque à son innocence. Je ne pus m'empêcher de rire

interieurement de cet aveu. L'âge & le peu de beauté de cette fille devoient la mettre à couvert de pareilles attaques ; je remarquai quelques jours après que le foible de cette fille étoit de se persuader qu'elle inspiroit des passions à tous les hommes, & que dès qu'elle en étoit regardée, ils concevoient des desirs ; avec ce joli petit défaut, elle ajoutoit celui de se croire d'une famille illustre, quoiqu'elle ne dût pas ignorer que tout le monde sçavoit qu'elle étoit la fille d'un Cuisinier ; mais son entêtement, ou pour mieux dire, sa vanité alloit au devant de cette objection, en vous disant confidemment qu'elle avoit été changée en nourrice.

Madame de Geneval (c'est le nom de la Proprietaire) parut un moment après la Femme de chambre. Pendant que je suis en

train de faire des portrait
ne faut pas oublier le sien.
étoit grande, jolie & bien f
mais elle sçavoit tout cela :
faut qui rend insuportable
plus aimable personne du m
de ; son caractere étoit de
trouver jamais rien de
fait, cependant elle sçavoit
riger ce défaut par beaucoup
politesse.

Les commencemens de t
tes choses sont toujours flatte
cette Madame de Geneval
prévint avec tant d'attention
d'amitié, que j'y répondis av
cœur, & un peu trop de confi
ce. Les suites feront conno
combien une jeune personne do
être circonspecte & reservée da
ses nouvelles connoissances. L
Dame dont je viens de parler m
apris à mes dépens à donner c
avis à celles de ma sorte.

Avant que je me misse au li

car la Proprietaire & ma Femme de chambre avoient décidé que je me coucherois pour me repoſer d'un voyage de cent lieues, qu'on ſupoſoit que je venois de faire ; l'on m'ouvrit mes armoires ; vous voyés, me dit Madame de Geneval, que tout eſt arrangé avec autant de ſoin que ſi vous y euſſiés été vous même. Monſieur de Saint Fal m'a dit tant de bien de vous, & m'a ſi fort recommandé d'avoir ſoin de vos ballots, que je les ai été retirer moi-même ; j'ai eu l'attention lorſque je les ai ouverts, de faire dreſſer un bordereau de ce qu'ils contenoient ; je ne me ſerois cependant pas donné la liberté de les défaire ſans les prieres poſitives que m'a fait Monſieur votre ami, qui vouloit que vous trouvaſſiés tout en place en arrivant ; mais allés dormir, belle Dame, me dit la Proprietaire

en m'embraſſant, nous aurons le tems de raiſonner de tout cela à votre réveil ; qu'on lui donne un bouillon, pourſuivit-elle en ſe retirant, cela la fera mieux repoſer ; Brochan en tenoit un tout prêt ; après l'avoir pris, elle aida à me deshabiller ; je me mis au lit, & l'on ferma la porte de ma chambre.

J'étois trop agitée pour me laiſſer aller au ſommeil : oſerois-je ici me découvrir naturellement ces prudes de profeſſion, ces perſonnes de mauvaiſe humeur dont j'ai parlé, ne vont-elles pas encore ſe gendarmer ſur l'aveu ſecret de ce qui ſe paſſoit alors dans mon ame ? Qu'importe, quand je farderois, comme il ſeroit aiſé, ma façon de penſer, elles ne m'en feroient ni plus ni moins grace, & me feroient perdre le beau titre de ſincerité que j'ai annoncé en commençant l'hiſtoire

e ma vie ; l'amour propre ne eut manquer d'en ſouffrir, mais n faveur du vrai, je merite de indulgence.

Si j'avois bien examiné le fond e mon cœur, je ſuis perſuadée ue je l'aurois trouvé plus ſenſi- le dans ces premiers momens à état brillant où je me voyois, u'au murmure d'une vertu in- erieure ; il eſt tout different de armer contre les choſes éloi- nées, ou de les combattre lorſ- u'elles ſont preſentes ; l'on re- ette foiblement ce qui plaît, lorſ- u'il eſt réellement en notre puiſ- ance ; le ſage fronde contre l'a- us des richeſſes, mais on le voit eu ſe déſaiſir des ſiennes.

Dès que je fus ſeule, je prome- ai avec plaiſir mes regards ſur les objets rians qui m'environ- oient, les glaces, les dorures, les tableaux ne m'offroient que des images ſéduiſantes, je ne

pus reſiſter à la tentation de conſiderer de plus près des biens qui ſembloient m'appartenir ; je me levai, j'étois ſeule, je tirai les veroüils de mes portes, & je me ſatisfis ; ma vertu avoit cependant livré un eſpece de combat avant que de me laiſſer ſéduire par une curioſité attrayante; mais une idée qui me vint dans ce moment, me rendit cette curioſité neceſſaire; encore faut-il, me dis-je, que je ſçache en quoi conſiſtent les effets dont les armoires ſont remplies ; l'on a ſuppoſé qu'elles ſont à moi ; ſi je donnois des marques du peu de connoiſſance que j'en ai, l'on pourroit concevoir des ſoupçons deſavantageux qui démentiroient la façon dont j'ai été annoncée.

Prévenue de cette neceſſité, j'entrai dans une garde-robbe où étoient placées deux grandes armoires ; je les ouvris avec timidité

ité; je ne pus m'empêcher de
ire cet examen avec autant de
ıiſſement, que ſi j'euſſe fait une
ıauvaiſe action ; mais je fus bien-
ôt diſſipée par la vûe des choſes
es plus flatteuſes, & qui ne pou-
oient manquer de faire impreſ-
on ſur une perſonne née ce que
étois, & qui n'avoit jamais rien
u en ſa puiſſance.

Fin de la ſixiéme Partie.

*Les Parties ſuivantes ſe ſuccede-
ont régulierement de mois en mois.*

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Gar des Sceaux, la ſixiéme Partie *de la Payſan ne Parvenue*. A Paris ce premier Février 173 DUVAL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy d France & de Navarre : A nos amez f féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cou de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinair de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt d Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenu Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartie dra, SALUT. Notre bien amé LAUREN FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhai toit faire imprimer & donner au Pub *la Tragédie d'Abenzaid Empereur des Mogols par le ſieur Abbé le Blanc ; la Payſan Parvenue, ou les Memoires de Madame Marquiſe de L.V. par M. le Chevalier de Mo hy*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettr de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour ce effet de les faire imprimer en bon papier beaux caracteres, ſuivant la feuille imprim & attachée pour modele ſous le contre-ſe des Preſentes. A ces cauſes, voulant trait favorablement ledit Expoſant, Nous lui avo permis & permettons par ces Preſentes, faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſp cifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjoi tement ou ſéparément, & autant de fois q

bon lui ſemblera, ſur papier & caractere conformes à ladite feuille imprimée & attachée ſous notredit contre-ſeel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient; d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire aucuns deſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront

remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin : le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 120. fol. 119. conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 30 Juin 1735.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

ROMANS NOUVEAUX, & Pieces de Theâtre qui se vendent à Paris chez PRAULT, fils.

LE Payſan Parvenu, 5. Parties, par M. de Marivaux. La ſixiéme eſt ſous preſſe.

La vie de Marianne, ou les Avantures de Madame la Comteſſe de*** par le même, 4 Parties. La 5. eſt ſous preſſe.

Les Egaremens du Cœur & de l'Eſprit, ou les Memoires de M. de Meilcourt, in-12. par M. Crebillon fils.

Le Silphe, ou le Songe de Madame de R. par le même.

La Payſanne Parvenue, 6 Parties, la 7 eſt ſous preſſe.

Memoires du Marquis de Fieux, *in*-12. 4. Parties,

Memoires & Avantures de M. de*** traduits de l'Italien par lui-même, 4 Parties.

Amuſemens Hiſtoriques par M. l'Abbé des Fontaines, 2. vol. *in*-12.

Lettre d'un jeune Officier de l'Ar
du Rhin, à M. de V*** *in*-12.
Marie Stuard, Reine d'Ecoſſe, T
gedie.
Abenzaïde, Empereur des Mogol
Tragedie, par M. l'Abbé le Bla
La Mere Confidente, Comedie en t
Actes, par M. de Marivaux.
Le Retour de Mars, Comedie en
Acte en Vers, par M. de la No
Les Ennuis du Carnaval, Comedie
un Acte en Vers, par Mrs Leli
Romagneſi.
Achille & Dudamie, Parodie en ver
par les mêmes.
Le Déguiſement, Comedie en un A
en Vers, par M. de la Grange.

L. Riquard inv. del.

Et. Fessard. Sculp.

LA

PAYSANNE PARVENUE,

OU

LES MEMOIRES

DE

Madame la Marquiſe de L. V.

ET M. LE CHEVALIER DE MOUHY.

SEPTIE'ME PARTIE.

Le prix eſt de 14. ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roy.

LA PAYSANNE PARVENUE.

SEPTIE'ME PARTIE.

JE trouvai un cabinet vitré qui étoit à côté de ma chambre ; il étoit meublé comme l'appartement d'un damas cramoiſi, avec un liſeré d'or à petite frange ; une douzaine de tableaux placés avec ſymétrie entre pluſieurs glaces, repreſentans des jeux d'enfans, avec les plus jolis païſages, rendoient ce lieu très-agréable ; mais ce qui me prévint le plus, fut une

bibliotheque placée dans le fond, remplie de tous les livres de Musique les plus modernes.

Ma toilette étoit placée dans la garde-robe dont j'ai parlé, elle étoit relevée de toutes les choses qui servent à l'ajustement d'une femme : les quarrés étoient remplis de brasselets, de gants, & de toutes les prétintailles modernes, le tout d'un goût & d'un choix délicat. Quelque desir que j'eusse de faire un plus long examen, je ne vis qu'en passant toutes ces jolies choses ; je craignois trop d'être interrompuë, & de n'avoir pas tout le tems qu'il me falloit pour achever ma revûë.

Je ne fus pas peu surprise lorsque j'ouvris les armoires, de la quantité de linge & d'effets qui s'offrit à ma vûë ; ce qui étoit à mon usage, me parut d'une beauté & d'une finesse extrême ; dans un endroit séparé je trouvai une

quantité raisonnable de vaisselle d'argent, dont j'avoüerai que la vûë me fit un plaisir extrême.

La seconde armoire servoit d'une espece de buffet, & renfermoit une vaisselle de fayance si fine que je la crus d'abord du japon; les séparations contenoient toutes les choses nécessaires à la table.

Après avoir parcouru toutes ces choses, je repassai dans ma chambre; je fus curieuse de sçavoir ce que renfermoit une grande commode revêtuë de marbre, qui n'étoit pas un des moindres ornemens de mon appartement; plusieurs pieces d'étoffe destinées à faire des robes de toutes les saisons, rempliſſoient le premier tiroir; l'on avoit tout prévû, & l'on étoit descendu jusques dans le détail des moindres choses; cet examen paroîtra sans doute ennuïeux, mais il est nécessaire pour

faire connoître à fond le caractere de mon nouvel Amant; l'amour propre y trouve peut-être son compte, c'eſt ce que je paſſe legerement; de pareils ſoins ſont bien flatteurs, & bien ſéduiſans pour une jeune perſonne; je manquerois de ſincerité ſi je ne convenois pas que j'y fus extrémement ſenſible; ce qui augmenta dans les ſuites, lorſque l'experience me fit connoître que ces preſens ne m'avoient pas été faits dans aucune vûë ſuſpecte ni dangereuſe.

Cependant le peu de repos que j'avois pris les nuits précedentes, m'avoit fatiguée à un point, que quelqu'envie que j'euſſe de continuer mon examen, je ne pus aller plus loin; le ſommeil commençoit à s'emparer de mes yeux, & m'accabloit ſi fort, que je fus obligée d'aller me jetter dans mon lit; là mon ame ſatisfaite, & ſans

inquiétude des évenemens, n'offrit à mon esprit que des images gracieuses, & me laissa goûter un repos si tranquille, que je ne me réveillai que bien avant dans le jour.

Le soleil étoit prêt à se coucher, lorsque le bruit des carrosses me fit enfin sortir de mon lit; je me souvins alors que je m'étois enfermée en dedans, & je fus ouvrir mes verroüils; à peine eus-je touché à la porte que ma femme de chambre parut: Vous êtes bien peureuse, Madame, me dit-elle, en me regardant d'un air patelin; vous vous barricadés en plein jour; je me suis déja presentée plusieurs fois pour sçavoir si vous n'aviés pas besoin de moi; la crainte de troubler vôtre repos m'a fait attendre jusqu'à present. Je répondis assez froidement à ce discours. La phisionomie de cette fille ne me revenoit pas;

l'on n'eſt pas la maîtreſſe des mo
vemens de l'antipathie ; & je m
ſouviens que n'étant encore qu'
fant, j'étois agitée de pareil
préventions, & elles ſont cepe
dant ſouvent bien injuſtes ; l'
doit s'arrêter à ces manies
moins que l'on peut ; bien d
gens ſont aſſez malheureux po
n'avoir point cet air qui annon
& qui flatte, dont le caractere
le fond valent ſouvent beaucou
mieux que le commerce de ce
qu'un faux coup d'œil a form
l'on éprouve tous les jours la f
lidité de cette réflexion ſans ſe
corriger cependant de ce défau

La Brochan ayant ouvert mes fenêtres, je fus y prendre l'air ; il faiſoit le plus beau tems du monde, chacun alloit à la promenade ; je n'étois pas accoutumée à voir un ſi grand monde : la diverſité de tout ce qui paſſoit devant mes yeux me diſſipoit

agréablement; j'étois enchantée de la propreté & du goût dont les femmes étoient mises; je les examinois avec l'attention la plus exacte, & celles qui me plaisoient étoient suivies de mes yeux jusqu'à ce qu'une distance éloignée les eût dérobées à la foiblesse de mes regards. Cette occupation m'attachoit tellement, que nulle autre pensée n'agitoit mon esprit.

Il faut que les femmes conviennent avec moi que le penchant le plus fort que nous aïons, c'est celui de nous examiner; cela ne se fait gueres sans que la jalousie ou l'envie y entrent pour quelque chose; nous nous rendons justice difficilement; cette mauvaise habitude semble être attachée à notre espece. Quelque revenuë que je sois aujourd'hui de la bagatelle, j'avoüe avec ingenuité, que je me sens encore quelquefois sus-

ceptible de ces basses impressions ; je commence cependant un peu à m'en corriger ; mais dans bien des occasions le préjugé de l'habitude est plus fort que celui de la raison.

Pendant que j'étois occupée avec une attention surprenante à examiner les allans & les venans, je me sentis embrasser vivement, sans pouvoir démêler qui prenoit cette liberté ; le rouge me monta au visage, & je me retournai précipitamment en faisant un effort pour me débarrasser de deux mains qui m'avoient saisie sans que je m'y attendisse. Il ne seroit pas aisé de vous surprendre, me dit en riant Madame de Geneval, vous êtes trop sur vos gardes, & forte comme vous me paroissés, l'on n'auroit pas beau jeu avec vous. Je lui demandai pardon en souriant de la maniere brusque dont je m'étois défait

d'elle; je reçois votre excuse pour cette fois, reprit-elle en badinant, je ne serai pas si indulgente une autre fois; encore ne vous fais-je grace qu'à condition que vous nous ferés l'honneur de souper ce soir avec nous. Cette priére fut faite avec tant de grace, que j'acceptai l'offre, & ensuite nous nous plaçâmes à la fenêtre, & nous nous mîmes à contrôler les passans.

Madame de Geneval avoit un talent particulier pour ce dangereux plaisir; ajustement, figure, phisionomie, rien ne lui échappoit; les femmes trouvoient rarement grace devant elle; pour celles qui étoient aimables, elles essuyoient les traits les plus mordicans; l'on étoit un peu plus indulgente pour les hommes, c'est-à-dire envers ceux qui sortoient du médiocre, car pour les autres, ils n'étoient nullement ménagés.

Que dites-vous, me dit Madame de Geneval, de cette femme qui vient à nous avec cette démarche pinpamte & ce faux air de beauté, qui prétendent séduire? Ne vous y trompés pas, cette blancheur dont elle semble parée, prend son origine dans les secrets de la toilette, & cette maniere de marcher dans une perpetuelle étude de son miroir; malgré ces airs affectés, il n'est rien de plus commun, & vous en conviendriés si vous la voyiés de près: je parie, continua la controlleuse, que vous ne vous défiés pas qu'une tête si bien maronnée ne soit pas naturelle; cette femme est chauve cependant, & est obligée de recourir à l'artifice, pour suppléer à la sterilité de ses cheveux; avoüés encore, qu'à la maniere dont elle est mise, & dont elle se fait suivre, vous la prendriés tout au moins pour la fem-

ne d'un Commis; point du tout, on mari eſt Cuiſinier de M. le Prince de..... quoique fille de Fruitiere, ſa vanité lui avoit fait tenter de plaire à ſon Intendant, mais elle a été trop heureuſe encore de ſe contenter du Chef de cuiſine, qui doit ferrer la mule ſans doute à toute outrance, pour ſoutenir l'état dont elle ſe pare. Cependant pour prix des bontés d'un mari trop indulgent, elle le fait enrager; il ſe meurt, dit-on, de chagrin de la ſotiſe qu'il a fait; mais regrets inutiles, elle va toujours ſon train; on aſſure qu'il eſt ... Mais examinés, je vous prie, cette autre femme, qui ſort de cette grande porte cochere; de la maniere dont elle ſe tient, & de l'air dont elle ſe met, lui donneriés-vous plus de vingt-cinq ans? elle en a cependant cinquante bien comptés; pour ôter cette idée à ceux qui ne la connoiſſent

pas, elle leur dira avec une
veté affectée que le brun qu'e
porte ordinairement eſt ſa c
leur favorite, & qu'il eſt de tout
le plaiſant de l'affaire c'eſt qu'e
ne peut ſe réſoudre de répondr
la paſſion d'un homme qui la
cherche depuis long-tems, par
qu'elle craint, dit-elle, de mo
rir en couche: en prononçant c
mots, Madame de Geneval
mit à éclater de rire, & le fit de
ſi bon cœur, que ſans en com
prendre le ſujet, je ne pus m'em
pêcher d'en faire autant.

Il y avoit près d'une heure qu
nous nous amuſions de cette ma
niere, lorſqu'un bruit éclatan
& général de tambour qui ſe fit
auſſi-bien qu'un certain mouve
ment dans la ruë, m'en fit deman
der la cauſe; c'eſt le Roi qui re
vient ſans doute de la chaſſe, me
dit Madame de Geneval, nous
allons le voir paſſer devant nous;

je me ſentis émuë juſqu'au fond de l'ame : à cette nouvelle mon idée ſe frappa dans cet inſtant de celui qui avoit offert ce Prince à mes yeux, & des ſuites que ſa preſence m'avoit occaſionnée, quoique je fuſſe alors dans un âge plus raiſonnable, & que la curioſité que j'avois eu de voir ce Monarque, eût été ſatisfaite; ce même déſir, ce même empreſſement s'empara de mon ame; je diſſimulai ces mouvemens; & la vanité qui nous fait toujours imaginer que notre diſcernement croît avec l'âge, me perſuada que je n'avois beſoin alors d'aucun ſecours pour démêler le Roi d'avec ſa Cour; dans cette confiance, mes yeux ſe fixerent du côté que ſon retour m'avoit été annoncé, & toute entiere à ce deſſein, je ne fis plus que très-peu d'attention à la critique de Madame de Geneval, qui continuoit à s'exercer avec la même charité ſur les paſſans.

Mon impatience ne tarda pas long-tems à être satisfaite; la chasse revenoit, & la Cour marchoit doucement contre son ordinaire; il faisoit encore jour; je me flattois que l'occasion étoit la plus favorable pour discerner le Roi avec toute l'attention dont j'avois été préoccupée; cependant j'étois la dupe de la fausse honte que j'avois, de ne point me faire montrer ce Prince, confondu comme il étoit avec les Seigrs de sa Cour, sans un heureux hazard, qui fit que Sa Majesté laissa tomber quelque chose de sa main; il seroit passé sans que je le connusse, mais il se fit un mouvement si vif pour ramasser son gant, que je lui vis rendre, que j'eus enfin toute la satisfaction que je m'étois proposée.

J'étois si remplie de l'admiration que me causoit la vûë de ce charmant Prince, que je faisois remarquer à Madame de Geneval toutes ses qualités; mais à peine

ne répondoit-elle à ce que je
disois à ce sujet ; ses regards
ient fixes sur un Seigneur dont
paroissoit charmée, & étoit
si ardente à me faire remar-
r la maniere dont il étoit fait,
je l'étois à lui parler du Mo-
que ; nos discours se croi-
ent ; mais ce qui étoit de plai-
t, c'est que nous applaudissions
tuellement à ce que nous nous
ions, dans la confiance où nous
ons l'une & l'autre que la con-
sation rouloit sur l'idée qui y
oit donné lieu.

Sur ces entrefaires la Cour se
uva près de nos fenêtres ; j'a-
is un tel plaisir à la contempler,
e j'oubliai que j'étois en petite
rnette de nuit, & dans un des-
billé leger & fort uni ; Mada-
e de Geneval étoit parée, &
it malice, ou manque d'atten-
on, elle n'eut pas la charité de
'en avertir ; ce qui fut cause que

TAYLOR INST. OXFORD

je me rendrai point à la vûe
tous ces hommes curieux, car
petite vanité ne se feroit point
commodée de la négligence
mon ajustement. J'ai dit ail
que j'étois susceptible sur cet
ticle, & j'avoüerai de bonne
que je ne m'en suis pas enc
corrigée.

Mon Dieu, me dit Mad
de Geneval d'un air mistérieu
mais contente de sa petite p
sonne ; que tous ces hommes s
fûts quoi, ne peut-on pas se m
tre à une fenêtre sans qu'ils v
passent en revûe ! Voyés, Ma
me, je vous prie, comme ils ne
regardent ! En effet, il n'y
avoit pas un seul qui ne levât
passant la tête de notre côté. Vr
ment, repris-je, vous me fai
observer une chose qui ne m
surprendroit pas tant si nous étio
les seules ; mais il me semble qu
la Cour n'ait des yeux que po

nous. Oh ! replique Madame de Geneval, ce n'eſt pas ce que vous me dites qui m'étonne ; je ſuis ſi connuë, ſi connuë, ma belle Dame, que vous ne devés point être ſurpriſe de l'attention qu'on marque ici ; ſçavés-vous bien que le Roi me fait l'honneur de me regarder tous les jours ; ne croyés pas cependant, continua la Propriétaire en prenant un air modeſte, que je donne à cette faveur des cauſes trop flatteuſes ; mon mari eſt toujours à la Cour, il n'y eſt pas mal, & il n'eſt pas extraordinaire qu'on m'y veüille auſſi un peu de bien ; ne vous l'ai-je pas dit, ajoûta Madame de Geneval en ſe levant, ne voilà-t-il pas le Roi qui porte ici les yeux ? Il me remet ſurement .... Mon Dieu, Madame, retirons-nous, ajouta-t-elle, je ne puis ſoutenir ſes regards.

Un Seigneur qui ſe trouva tout près de la fenêtre, me montra du

chapeau à ceux qui étoient à c
de lui ; avoüés, Messieurs, l
dit-il, que cette jeune Dame
charmante, & que le négligé
vous la voyés est préférable à t
tes les parures ; ces mots ne
rent pas plûtôt proferés, que t
ceux qui les entendirent me
xerent avec une nouvelle atte
tion, & nous saluoient à mes
qu'ils passoient: le Roi qui se tr
va dans ce moment vis-à-vis
nous leva une seconde fois l
yeux, & nous ôta son chape
le rouge me monta au visage
mais croyant que je devois répon
dre à l'honneur qu'il nous faisoi
je lui fis une très-grande reveren
ce. Eh! mon Dieu, que faites-
vous, Madame, s'écria la Gene-
val assés haut pour qu'elle fût en
tenduë, l'on ne saluë point le Roi
vous allés nous faire prendre pou
des Provinciales. Le Roi & tou
te la Cour se mirent à rire ; je m

ſçais ſi ce fut la maniere dont ces paroles furent prononcées ; ou mon ingenuité qui en fut la cauſe ; ce que je puis aſſurer, c'eſt que je fus ſi troublée du reproche de la Propriétaire, que j'en reſtai toute interdite ; je ſerois demeurée plus long-tems dans cet état, ſans Madame de Geneval, qui pour me donner bonne opinion d'elle, & me prouver la connoiſſance qu'elle avoit de la Cour, me dit l'hiſtoire & les noms d'une partie de ceux qui ſuivoient le Roi ; remarques auſquelles je ne fis qu'une legere attention, un peu piquée de la petite mortification que j'imaginois qu'elle venoit de me faire eſſuyer.

La Propriétaire qui s'imagina que mon ſilence étoit un effet de l'attention & du plaiſir que je goûtois dans ſon entretien, le continua pendant quelque tems, & renouvella ſa critique ſur les

passans, puis s'interrompant tout d'un coup, elle me proposa de descendre chez elle, l'heure s'aprochant, disoit-elle, de souper; je repris qu'il falloit du moins qu'elle me permît de me coëffer, puisqu'elle ne vouloit point que je m'habillasse: oh! pour cela non, continua-t-elle, vous êtes jolie comme un cœur dans vos petites coëffures, vous avés entendu que je ne suis pas la seule de mon sentiment; nous aurons assez le tems de vous voir ajustée, pour aujourd'hui que nous vous possedions, s'il vous plait, dans vos graces naturelles. Je répondis à ce compliment avec politesse, & je lui dis à ce sujet quelque chose de flatteur sur sa beauté; cela lui fut extremément sensible, c'étoit la prendre par son foible. On a bien raison de dire, s'écria-t-elle en me demandant la permission de m'embrasser, que les

femmes de qualité se distinguent & se connoissent par leurs belles façons, aussi j'ai toujours aimé à les voir; l'on ne peut que gagner beaucoup dans leur commerce.

Que le préjugé est admirable! tant que cette personne me crut la Comtesse des Roches elle parla sur ce ton; mais dès quelle sçut le contraire, elle dit à une personne qui me l'a raporté depuis, qu'elle s'étoit toujours doutée de la supposition; que j'avois eu beau faire, & que malgré mon adresse, elle avoit souvent remarqué des choses qui ne donnoient pas lieu de douter de mon origine. Voilà l'effet ordinaire de la prévention.

Quelqu'instance qui me fût faite pour defendre dans mon deshabillé, je n'aurois jamais pû me résoudre à y consentir sans Monsieur de Geneval qui survint, au moment que je m'en deffendois; il se présenta assés cavalierement,

& me fit ſon compliment de bonne grace ; je lui trouvai l'air petit-Maître, le ton badin, mais un peu trop familier ; il étoit Chef d'office de Monſieur le Prince de..... & il ſe perſuadoit que cette qualité devoit le faire marcher de pair avec tout le monde ; ſa figure étoit jolie ; il étoit grand & bien fait, ſe mettoit à quatre epingles, & paroiſſoit très-content de ſa perſonne ; ſon eſprit étoit *uſagé*, & orné de ſaillies ſi heureuſes, qu'il étoit impoſſible de s'ennuyer dans ſa compagnie ; ce qui faiſoit qu'il étoit déſiré par tout. Les mauvais endroits ſe communiquent plûtôt que les bons ; ſa femme avoit attrapé dans le commerce de ſon mary, les qualitez critiques ; le coup de langue étoit ordinaire à Madame de Geneval, mais il avoit cela de propre qu'il le donnoit ſi adroitement, qu'il brodoit une perſonne

me en face, sans qu'elle s'en aperçût, & ajoutoit à cet art celui de le faire connoître si finement à ceux qui étoient présens qu'on ne pouvoit s'y méprendre ; qu'on juge avec un tel talent, s'il réüissoit dans un siecle où le sel satyrique est si fort en vogue, qu'on passe pour être du vieux tems lors qu'on se pique de charité pour son prochain.

L'on servit un souper très-propre, & fort bien entendu ; Mr. Geneval réüssit on ne peut pas mieux à en faire les honneurs ; nous étions cinq à table, sans compter un enfant de sept ans de la propriétaire, élevé avec si peu de soin qu'il se saisissoit de tout ce qui paroissoit dans les plats avec ses mains, gâtoit la nape, & salissoit les habits de ceux qui avoient le malheur de se trouver ses voisins, sans qu'il fût permis au pere de le trouver mauvais. Comme il étoit

fort joli, & que, pour flatter la mere, on lui disoit qu'il lui ressembloit, ce dont elle étoit aisément persuadée, & lui souffroit, en cette faveur, tous ses défauts, & le gâtoit à un point, que lorsqu'on le menaçoit, il étoit toujours tout prêt à jetter à la tête ce qui se trouvoit sous ses mains.

Une parente de Monsieur de Geneval, âgée d'environ cinquante ans, étoit la troisiéme des femmes; son humeur paroissoit gaye & enjoüée; elle nous amusa d'un nombre de très-jolis mots, débités avec tant d'esprit, qu'on oublioit en cette faveur son âge. Tous les côtés ne se ressemblent pas; sa marotte étoit de prétendre que dans sa jeunesse elle avoit brillé d'une beauté sans égale; elle vous contoit à ce sujet que des Princes & des Seigneurs avoient fait mille folies pour lui plaire; lorsqu'elle entroit dans ce détail, el-

le ne finiſſoit point ; & ſi par malice, comme cela arrivoit quelquefois, on étoit aſſez hardi de la contrarier, la ſcene changeoit dans l'inſtant, de prévenante & de polie qu'elle étoit, elle s'abaiſſoit aux groſſieretés les plus baſſes.

Un Officier de chez le Roi ; âgé de trente ans, faiſoit l'oppoſé de la parente dont je viens de parler ; ſa phiſionomie étoit taciturne, ſombre & dédaigneuſe ; il n'avoit jamais rien aprouvé dans ſa vie, & l'on étoit aſſuré, avant que l'on parlât, qu'il étoit d'un ſentiment contraire à ce qui ſe diroit ; le *mais* étoit ſa tranſition favorite, & le *non* ſon mot cheri & familier.

Nonobſtant ces differences de caractere, je ne fus pas long-tems ſans m'apercevoir qu'ils s'étoient tous réünis pour me faire parler, afin de tirer ſans doute des conjectu-

res sur ce qui me regardoit ;
Monsieur de Saint Fal, qui
prévoyant, m'avoit donné m
çon par écrit, mon histoire
conçue, digerée & apprise
cœur; je me tirai très-bien de
tes les tentatives que l'on fit
sujet ; mais encore mieux pa
façon concise de répondre.
grand talent pour mettre la c
sité en défaut, est de peu pa
On ne risque jamais rien en
nant cette conduite prudente
lieu que la volubilité de la
entraîne après elle le défaut
mémoire, & l'inconvenient d
couper : situation délicate dan
quelle on ne doit jamais se m
tre, lorqu'on a des raisons pou
pas se faire connoître.

Il y avoit peu de tems que
étoit au dessert, lorsqu'un la
vint parler à l'oreille de Ma
me de Geneval ; cette Dame
tourna vers moi, & me dit en

penchant de mon côté, qu'un Seigneur étoit à la porte qui me demandoit : dans la confiance où je fus que c'étoit le Comte de S. Fal qui venoit m'aprendre des nouvelles, j'ordonnai au laquais de le faire monter dans mon appartement, & je me mis en devoir de le prévenir. Le laquais, qui m'entendit nommer ce Seigneur, me dit que celui qui étoit à la porte n'étoit pas Monsieur de Saint Fal, mais qu'il jugeoit à la livrée qui le suivoit, que c'étoit le Duc de.... Je parus embarrassée à ce nom, Monsieur de Geneval qui s'en aperçut, me demanda si j'avois des raisons pour ne pas recevoir sa visite ; qu'en ce cas il étoit facile de m'en dispenser, en faisant dire que je ne soupois pas chez moi : je n'en ai pas d'autres, repris-je, sinon que je n'ai pas l'honneur de le connoître, & que je ne puis imaginer

ce qu'il me vouloit. Madame
Geneval à ce discours se leva
dit que je n'avois qu'à me t
quiliser, & m'assura qu'elle a
parler elle-même au Duc, aj
qu'elle soupçonnoit à peu pr
but de sa visite; en proferant
mots elle descendit, en me d
uant un coup d'œil misterieux
quel je ne pus rien compren
Je m'attendois à tous mom
de voir rentrer cette Dame
ne pouvois imaginer ce qui p
voit la retenir si long-tems
frayeur que j'avois eu du pere
Marquis, me le representoit d
toutes les occasions d'inquiét
Monsieur de Geneval qui
perçut que je rêvois, cherch
me distraire, en voulant me m
tre de part dans la gaïeté d
compagnie; je fus obligée
complaisance de feindre qu
m'en amusois. Il est bien diffi
de se prêter au plaisir lorsque e

me eſt agitée, & qu'elle n'eſt pas dans une aſſiette tranquille.

Madame de Geneval rentra au bout d'une demie heure, en continuant à rire de tout ſon cœur; ne vous l'avois-je pas dit tantôt, s'écria-t-elle en m'adreſſant la parole, que nous avions été examinées de près à nos fenêtres? nos charmes, ſans vanité, font du bruit dans le monde; qui en doute, reprit le mari de cette femme; je parie que toute la Cour envie le bonheur que j'ai de poſſeder une auſſi jolie poulette que Madame de Geneval. Tu n'as que faire de badiner, continua-t-elle, prête à ſe fâcher du ton dont ces mots avoient été prononcés. Je pourrois donner des preuves qui exiſtent de ce que tu viens de me dire, mais il n'en eſt pas queſtion pour le preſent; ce qui eſt de poſitif, c'eſt qu'un fort aimable Cavalier vient de me dire mille

douceurs ; il eſt vrai que je n
ai pas été tout-à-fait la dupe,
Madame la Comteſſe, conti
la Geneval en me montrant,
ſignement, pourroit à bien
juſte titre ſe prévaloir de to
les galanteries dont on m'a
lée. Moi, Madame, interr
pis-je avec un grand ſérieux ! P
quoi ſeroit-il queſtion de m
j'arrive du fond d'une Provin
l'on ne me connoît pas ... A
ce n'eſt pas là une raiſon, re
vivement Geneval, il y en a
le, pour qu'on vous adore : je
pus m'empêcher de ſourire d
maniere dont ce diſcours me
adreſſé. La Geneval qui le m
va peut-être trop fort, & qui, c
me bien d'autres femmes, ſe
malisa de ce qu'on en loüoit
autre devant elle, ou peut-
dont le fond de l'humeur étoi
louſe, corrigea le tranſport
ſon mari, en diſant que quan

même je ne serois pas aussi aimable, que la nouveauté étoit d'un prix ineſtimable dans le païs que nous habitions; qu'il étoit vrai cependant qu'elle avoit beſoin d'être ſoutenuë par un fond de caractere plus durable que la beauté; que l'on couroit pour un tems après la mode, mais que dès qu'elle étoit paſſée, on la rejettoit auſſi aiſément qu'on avoit eu de vivacité à la ſuivre. L'Officier de chez le Roi contraria ce principe, & prétendit que ce qui étoit aimable l'étoit toujours. Madame de Geneval, qui avoit ſes raiſons pour ſoutenir ce qu'elle avançoit, appuya ſon opinion d'un exemple recent. Vous avés tous vû, continua-t-elle, en adreſſant la parole à la parente de ſon mari, cette Lyonnoiſe qui a tant fait de bruit il y a deux ans à Paris; elle étoit d'une blancheur ébloüiſſante, avoit de beaux traits, la

taille & le port assés noble; e
pendant avec tout cela, je ne
trouvai rien d'extraordinaire
peine parut-elle en public, t
tout le monde la courut. Je
trouvai aux Thuilleries un
que cette Lyonoise s'y pro
noit; la quantité de gens qui se
milloient dans la grande all
m'en fit demander la cause à qu
qu'un qui en revenoit : Eh! m
Dieu, me dit-on avec un air
surprise, de quel païs venés-v
donc, Madame, pour igno
que la belle Lyonnoise est à
ris, & qu'elle se promene
Thuilleries? Je hauffai les é
les de la sottise de cette répon
& je voulus voir par mes yeux
quoi elle étoit fondée; je pe
la foule, & je vis enfin cette
sonne tant vantée; soit
vention, soit qu'elle ne fût
aussi admirable qu'on la disoi
elle ne me revint point. Je p

gnis en moi-même l'aveuglement public, qui accorde si souvent ses suffrages à choses qui examinées de près, à peine sont supportables; il est vrai qu'il revient tôt ou tard, & c'est ce qui ne manqua pas d'arriver au sujet de la Lyonnoise.

Je fus quelques semaines après aux Thuilleries, j'y rencontrai cette femme, mais à peine la remarquoit-on; le goût étoit passé; elle étoit cependant toujours la même, & malgré l'inconstance de la vogue, je la trouvai beaucoup mieux ce jour, que la premiere fois.

La Lyonnoise, piquée sans doute de l'injustice qu'on lui faisoit à Paris, vint se montrer à la Cour; ses charmes y ont eu la vogue, mais y ont essuyé le même sort; elle disparut tout d'un coup: l'on m'a assuré depuis qu'elle étoit allée en Angleterre pour chercher de nouveaux admirateurs.

Il ne me fut pas difficile
comprendre que l'hiſtoire de M
dame de Geneval, n'étoit
contée ſans malice, & ſans
intention ſecrete d'en indiq
l'aplication; je conclus en ce
ment dans mon petit moi-mê
que ſon caractere & le mien
ſimpatiſeroîent pas long-tems.

Nous remîmes ſur le tapis
viſite du Duc, que les reflexi
de Madame de Geneval avoi
interrompuë; elle nous dit q
tout ce qu'elle avoit pû conc
voir par le diſcours de ce S
gneur, c'eſt que la vûë d'une
ne perſonne qui s'étoit offert
ſes yeux, lorſqu'il revenoit de
chaſſe, l'avoit ſi fort touché q
venoit s'informer qui elle éto
& lui offrir ſes ſervices, en c
qu'elle vînt ſolliciter des gra
à la Cour; Madame de Gene
ajouta que toutes ces choſes
avoient été dites avec tant de po

litesse, que quoiqu'elle se fût préparée à répondre cavalierement au début du Seigneur, qui ne pouvoit désigner que moi, elle n'avoit pû s'empêcher de le faire avec égard, & de lui aprendre qui j'étois; qu'à mon nom le Duc lui avoit assuré qu'il connoissoit beaucoup ma famille, qu'il la consideroit, auroit l'honneur de se faire presenter, & qu'une autre fois il choisiroit mieux son tems.

J'ai jugé par l'embarras avec lequel le Courtisan s'est retiré, continua la Propriétaire, qu'il s'étoit imaginé sans doute que Madame étoit une avanturiere, & qu'il n'étoit question que d'arriver pour être parfaitement reçû: sotte prévention de la plûpart des hommes, qui croyent honorer beaucoup une femme lorsqu'ils lui font la grace de la venir voir; vanité le plus souvent fondée ou

ſur leur figure ; ou ſur la confi
ce qu'ils ont de notre foible
pour moi qui ſuis faite au p
manege de ces Meſſieurs, p
ſuivit la Geneval d'un ton d
ſif, je les reçois cavalierem
je badine de leurs airs import
je m'en amuſe, j'en ris, & je cr
que c'eſt la grande façon : pa
bonne que vous le penſés, rep
malignement le mari; ſous ce p
texte d'indifference on voit to
jours ces Cavaliers à bon compt
on les écoute; leurs ſottiſes m'
muſent, me dites-vous? eh vra
ment oüi, voilà ce qu'on dema
de ; avoir l'entrée de certain
maiſons, eſt le ſeul avantage a
quel on a droit d'aſpirer; occuper
agréablement votre tems, vou
amuſer, Meſdames, en eſt un ſe
cond ; & parvenir au point de
vous faire rire, oh! c'eſt ce qui
ravit ! Mon Dieu, interrompit
Madame de Geneval, j'aurois

été bien surqrise si vous n'eussiés pas relevé ce que je viens de dire; cela est bien d'un mari qui croit par honneur devoir contrarier sa femme. Point du tout, reprit l'Officier de chez le Roi, vous vous piqués parce que vous ne l'entendés pas; il s'en faut bien que Monsieur soit d'un sentiment opposé au vôtre; ne vous le prouve-t-il pas tous les jours? croyés-vous que s'il pensoit bien à ce qu'il vient de dire, qu'il vous laissât une liberté aussi entiere que celle dont vous joüissés? Il auroit autant valu, Monsieur, reprit Madame de Geneval, que vous eussiés continué à garder le silence que de le rompre, pour vous mêler si mal à propos de la conversation. L'Officier fort peu complaisant, releva ce discours avec peu d'indulgence, & ressemblant à bien des gens qui, lorsqu'ils se voyent installés dans une maison,

s'imaginent qu'ils ſont en droit
décider, ſe fit un malin plaiſ
ne point ceder à la Propriét
cette femme extrémement
te, & qui craignit ſans de
de ſe compromettre dans c
diſpute, irritée du peu de c
plaiſance qu'on avoit pour e
& de ce que ſon mari n'impo
point, ſe tourna vers lui, &
reprocha que, malgré ſes p
res, il n'avoit aucune conſid
tion pour elle; que dorénav
elle prendroit ſon parti, & q
dès qu'on lui ameneroit cert
viſages... Comme je conçus q
la converſation alloit s'écha
fer par la vivacité avec laqu
le l'Officier reprit ces paroles
crus que le plus prudent étoit
me retirer; la maîtreſſe du l
étoit ſi occupée à rembarrer
homme, auſſi-bien que ſon m
qu'elle ne s'aperçut point qu
diſparoiſſois: Monſieur de Ge
va

val plus attentif, laissa à l'Officier le soin de soutenir ou d'étouffer la querelle, & vint me donner la main, en me demandant pardon de la scene qui venoit de se passer devant moi : c'est une folle, me dit-il en me parlant de sa femme, la moindre chose la pique & lui fait ombrage ; je lui passe tout à cause de sa grossesse ; dès qu'elle se trouve dans cet état, elle est insuportable ; il faut bien en cette consideration avoir un peu de complaisance. Je loüai Geneval de sa modération, en le blâmant cependant de ce qu'il souffroit que l'Officier de chez le Roi son ami, s'amusât à impatienter Madame sa femme ; il me dit à ce sujet que c'étoit un de ses anciens amis, & que son caractere étoit tel qu'il n'avoit jamais cedé à personne, qu'il étoit connu sur ce pied, & qu'on ne s'en formalisoit pas : il

me raporta à ce sujet un trait
plaisant. Cet Officier étoit d
nu éperdument amoureux
ne jeune personne qui lui co
noit par toutes sortes de rai
il étoit prêt à l'épouser ; ma
reusement pour lui il donna
per à son beau-pere préten
jour de la signature du con
sur la fin du repas la conver
roula sur les coutumes obse
aux mariages des anciens ; le
re & le gendre, qui avoient
l'esprit & de l'érudition, orne
l'entretien de plusieurs traits i
ressans & de citations curieu
mais le genie contrariant de
mi de Geneval, plus fort que
mour qu'il ressentoit, ne fut
long-tems sans desesperer le b
pere ; il ceda pendant quel
tems, dans la confiance q
mémoire lui manquoit ; l'Offic
de chez le Roi avoit plus d'
dition que lui, & le discours é

tombé sur un fait de Théologie, dont il se rapella parfaitement les points, il le soutint avec vigueur; l'Officier nia; le beau-pere entier dans son sentiment, recourut à sa bibliotheque, aporta le passage, & crut confondre son adversaire; mais celui-ci recusa l'Auteur & l'édition; cette contrarieté obstinée aigrit à un tel point le pere de la Demoiselle, qu'il se retira brusquement de chez l'Officier; les amis communs s'entremêlerent pour aporter la paix: le beau-pere futur plus raisonnable entendit à l'accommodement, à condition que son gendre prétendu conviendroit qu'il s'étoit trompé; l'ami de Geneval aima mieux tout rompre que de condescendre à ce qu'on exigeoit de lui.

La singularité de ce trait m'amusa d'autant plus que je venois de connoître par expérience que

celui qui y avoit donné lieu é
très-capable d'en fournir de fe
blables. Après quelques re
xions sur ce sujet, Geneval
quitta je le fis éclairer, & je
trai dans mon appartement a
une bonne resolution de me
penser le plus que je pourrois
me trouver dans une compag
si remplie d'humeurs.

J'allois me coucher lors
j'entendis fraper à la porte de
maison; je mis la tête à la fenê
curieuse de sçavoir quelle affa
re importante pouvoit occasio
ner des visites à une heure ap
minuit; j'avois fait éloigner l
bougies afin de ne pas être vû
er e marquis un laquais qui
noit un flambeau à la lueur mo
tante duquel j'entrevis un gro
homme qui attendoit à la port
qu'on lui ouvrît; je prêtai l'oreil
le, & j'entendis qu'il demandoit
à une femme qui parut, où

logeoit pas dans la maiſon une jeune perſonne qui devoit être arrivée ce même jour : la fille lui ayant répondu qu'il ne ſe trompoit pas, il demanda ſi la Demoiſelle étoit couchée, & s'il n'étoit pas poſſible de lui parler. La ſervante qui avoit été preſente à ce qu'avoit dit ſa maîtreſſe à ſouper, lorſque le Duc de.... étoit venu pour me voir, dit aſſés groſſierement à l'inconnu qu'on ne voyoit point celle qu'il demandoit, & encore moins pendant la nuit ; en achevant ces mots, elle lui ferma la porte au nez.

Je crus devoir auſſi me retirer dans la crainte que j'eus qu'étant entrevûë à ma fenêtre, cet homme ne s'obſtinât à vouloir me parler.

Je me mis au lit, ſans faire aucune reflexion à ce qui venoit d'arriver ; tout ce que j'imaginai fut que cet évenement étoit une

suite de la visite qu'on avoit voulu me faire pendant le souper.

J'avoüerai avec confusion que je dormis jusqu'à dix heures du matin, avec autant de tranquilité que si je n'eusse eu aucun sujet d'inquiétudes; telle est la jeunesse, elle n'a qu'un moment de reflexion; ma femme de chambre vint m'avertir qu'une Couturiere & d'autres personnes préposées pour travailler pour moi, attendoient que je fusse levée pour entrer; je demandai assés imprudemment à cette fille, si c'étoit elle qui les avoit fait avertir; elle me répondit avec un air de surprise, qu'elle n'avoit point reçû d'ordre à ce sujet, & que ces gens lui avoient dit qu'ils y venoient par les miens; je n'eus pas de peine à démêler que Monsieur de Saint Fal, prévoyant à son ordinaire, étoit encore l'auteur de cette galanterie; je me levai, on me prit mesure

tant pour les corps que pour les robes, ſans entrer dans aucun détail, imaginant aſſés que cela ne ſerviroit à rien, & qu'on n'en penſeroit ni plus ni moins.

Il étoit une heure ſonnée, j'allois me mettre à table, (car mon ménage ſe régla dès ce jour, comme s'il y eut eu dix ans que jy fuſſe inſtallée) lorſque Monſieur de Saint Fal ſe fit annoncer; il étoit mis magnifiquement; je ne l'avois point encore enviſagé juſqu'alors, malgré le penchant dont mon cœur étoit prévenu; je ne pus m'empêcher de lui rendre la juſtice qui lui étoit dûë, & de le trouver un fort aimable cavalier; il m'aborda avec encore plus de ménagement & de reſpect qu'à ſon ordinaire; façon délicate pour ne point rapeller les obligations, & tant que ma femme de chambre fût preſente, il me traita de Madame, & ne m'entretint

que de choſes ordinaires ; je
vitai à ſe mettre à table ; dès
nous eûmes dîné, & que nou
mes ſeuls, il débuta par me
quer combien il étoit tranſp
du plaiſir de me revoir, &
marqua la crainte qu'il avoi
que je ne m'ennuïaſſe dans un
droit où tout m'étoit étranger
fis part au Comte à ce ſujet d
qui m'étoit arrivé depuis que
ne l'avois vû ; je lui fis le dé
du ſouper ; je lui apris la viſite
Duc, ſans oublier le démêlé
étoit ſurvenu à cette occaſion
ne pus m'empêcher de lui avo
mes inquiétudes au ſujet du m
vais caractere dont je ſoupç
nois Madame de Geneval ; il
dit à cela que la précipitat
avec laquelle il avoit été obl
de me loger, étoit cauſe que
n'avois pas eu une maiſon ſeu
mais qu'il étoit encore tem
qu'en attendant qu'il eut pris de
meſures

mesures convenables, il me conseilloit de voir le moins souvent que je pourrois la Propriétaire.

J'eus toutes les peines du monde à interrompre le Comte sur cet article; il avoit à cœur la visite du Duc; il s'inquiétoit de celle de cet inconnu qui s'étoit informé de moi pendant la nuit; je le rassurai en lui promettant que je ne verrois personne, & que j'éviterois à l'avenir toutes les occasions qui se présenteroient, & même que pour n'en fournir aucune, je ne me mettrois plus dorénavant à la fenêtre. Saint Fal parut aussi transporté à cette derniere assurance, que si je lui eusse annoncé la meilleure nouvelle; il m'avoüa qu'il n'avoit osé me demander cette grace, dans la crainte que je ne le soûpçonnasse de vouloir gêner ma liberté.

Plus tranquille alors, il vint enfin au point qui m'interessoit le

plus : je lui avois déja dema
plusieurs fois s'il avoit vû le p
de mon Amant, sans qu'il eût s
fait à cette question ; enfin il m
prit le resultat d'un entretien t
vif à mon sujet. Croiriés-vous,
dit Monsieur de Saint Fal, q
le vieux Marquis a eu toutes
peines du monde à croire q
vous me soyés échapée ; il a vo
sçavoir le tems, le lieu & les c
constances de cette action ; pour
cher à me faire couper & à me c
concerter, il a fait appeller m
Valet de chambre, qu'il a inte
rogé en particulier dans son c
binet, voulant examiner sans do
te si nos raports étoient conf
mes ; enfin je ne l'ai jamais v
dans une si fâcheuse colere ; to
tes ces précautions ne m'ont poi
inquieté ; les miennes étoient pr
ses ; j'avois instruit mon homme
& j'étois bien sûr qu'il ne me tra
hiroit point.

Cependant mon oncle qui devoit, à ce qu'il disoit, se transporter lui-même sur les lieux, n'a effectué jusqu'ici aucun de ses desseins ; sa colere est passée ; il me croit à mon raport, ou du moins il en fait le semblant ; il m'a beaucoup interrogé sur votre beauté, sur votre caractere, & enfin sur tout ce qui vous regarde. Vous pouvés vous imaginer, poursuivit Saint Fal, que je ne vous ai pas rendu justice à demi ; peut-on être modeste sur cet article ? Les questions sur votre figure se sont reperées plusieurs fois, ce qui m'a fait penser qu'il s'est rappellé la rencontre qu'il a fait de vous : dans l'embarras où je me suis trouvé à son premier abord, j'ai oublié imprudemment ce que vous m'aviés dit à ce sujet, & lui ai fait naturellement votre portrait. Cette conformité l'a fait rêver. Si ce que je pense est vrai,

s'eſt-il écrié, je ne ſuis pas ſur
de la paſſion que mon fils a p
cette créature; j'ai feint de m'é
ner à cette reflexion; le vieux M
quis, ſoit qu'il ſe défie de moi
qu'il n'aît pas voulu me faire p
de ſes ſentimens ſecrets, a cha
de converſation, & je me ſuis re
ré bien ſatisfait d'être ſorti ſi h
reuſement d'un entretien auſſi f
breux & auſſi délicat.

Je fus un peu plus tranquille d
aſſurances que me donna M
St Fal, que la colere de ſon on
paroiſſoit apaiſée; quelque rai
cependant que j'aie d'en être p
ſuadé, continua le couſin de m
amant, je me tiendrai toujours
mes gardes; nous avons affaire
Courtiſan le plus délié & le pl
politique; dans la crainte que j
qu'il ne ſe contrefaſſe, je prendr
toutes les précautions imaginable
pour ne lui point donner lieu de
ſoupçonner la bonne foi dont je
me pare; dans ce deſſein, je ne

l'ai point quitté depuis hier; il doit aller demain à Paris, je profiterai de son absence pour passer, belle Jeannette, ce jour avec vous; & pour arranger toutes vos petites affaires.

A ce mot d'arrangement, je me souvins de tout ce que cet homme généreux avoit déja fait pour moi. Mon Dieu, Monsieur, repris-je, que dirai-vous de moi? vous me voyés dans une confusion extrême d'avoir attendu jusqu'ici à vous remercier de vos bontés; j'y suis sensible au delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Ah! vous les payés trop, Mademoiselle, interrompit St. Fal, en voulant bien vous en souvenir; ne parlons point, s'il vous plaît, de ces bagatelles... je les regarde avec d'autres yeux, repris-je; mais des reflexions cruelles trahissent ma reconnoissance, & m'allarment au dernier point;

je vous l'ai déja dit, Monsie
continuai-je ; je ne voud
pas pour toutes les richesses
monde m'écarter de certai
voïes que je me suis prescrite
& si vous aviés des vûës ...
Non, pour la derniere fois,
terrompit Saint Fal, avec le
le plus sincere, recevés-en
parole d'honneur, & persuad
vous bien que je suis incapab
d'y manquer ; regardés-m
comme le dernier des homme
s'il arrivoit aucune action qui d
mentît ce que j'ai l'honneur
vous dire ; sur ce pied, repliquai
je, extrémément rassurée, je ser
charmée de vous voir, & sans le
sentimens que vous m'avés de
claré opposés aux secrets de mon
cœur, je me serois fait un plaisi
de n'avoir rien de caché pour
vous. Ah ! que cela ne vous re-
tienne pas, interrompit le Com-
te avec vivacité ; au contraire,
belle Jeannette, je trouverai de

ſa conſolation & de la douceur dans votre confiance ; que je ſerois flatté ſi je la poſſedois ! chacun a ſa façon d'aimer, la mienne eſt ſans doute differente de celle des autres hommes ; j'ai toujours conçû qu'aimer pour l'amour de ſoi-même n'eſt pas un ſentiment qui doit inſpirer de la reconnoiſſance ; c'eſt ſoi qu'on aime lorſque le but de l'amour n'enviſage que ſa propre felicité ; c'eſt ſon propre interêt qu'on cherche, & non celui de l'objet pour lequel on ſoûpire. La preuve d'un veritable amour eſt de ſervir une maîtreſſe juſques dans les choſes même qui ſont contraires à nos propres deſirs, lorſqu'ils tendent au bonheur de la perſonne cherie ; voilà, trop aimable Enfant, de quelle eſpece eſt la paſſion que je reſſens pour vous ; c'eſt votre ſatisfaction, c'eſt votre bonheur que je deſire.

Oüi, pourſuivit le Comte en
ſerrant les mains, vous me ve
contribuer avec autant d'ard
à vous unir à celui que vous
més, que ſi dans cet hymen étr
ger je trouvois ma propre f
cité ; en vous perdant je perd
tout ce que j'ai de plus cher d
la vie, mais j'aurai du moins
conſolation de penſer qu'il n
avoit que moi ſeul qui pût vo
aimer avec autant de déſinter
ſement.

Ces ſentimens étoient ſi dé
cats, ſi épurés & ſi nouveaux po
moi, que mon ſilence ſeul p
exprimer mon admiration. Ah
douteriés-vous de ma ſincerité
continua le Comte ? vous ne m
répondés pas ? voudriés-vous me
priver de cette confiance do
vous m'avés parlé ? & l'un de
biens, helas ! auquel je n'ai plus
droit que d'aſpirer ? La théorie
des ſentimens que je viens de

vous exprimer, vous paroît sans doute impossible dans la pratique; la conduite que j'ai tenuë jusqu'ici avec vous, mes dernieres protestations, tout annonce des vûës secretes; oüi jen ai, trop charmante personne, faut-il vous le dire, ajoûta Saint Fal en se levant? n'est-il question pour vous persuader, que de vous faire part de mes pensées les plus cachées? Eh bien, Monsieur, repris-je allarmée de ce que j'allois entendre, qu'espereriés-vous? vous devés me connoître, & ne point vous flatter que jamais je puisse.... Ah! Mademoiselle, interrompit Saint Fal, achevés de m'entendre, ne soupçonnés pas que sous le voile d'une probité aparente, je vous cache le malhonnête homme; je vous aime, je vous adore, vos vertus plus que vos beautés m'ont séduit, je sacrifierois mille fois les dignités, le

rang, les richeſſes pour vous
riter; mais je voudrois vous
voir à votre goût, & non
égards dont je viens de parle
ſuis perſuadé que ſi je n'avois
été prévenu par l'inclination
vous avés pour mon couſin,
je ſerois parvenu un jour au b
heur de vous plaire; mais ce
probité dont je me pique, ce
façon de penſer non commu
ont mis un frein à ma paſſion, m
ne m'ont pas ôté l'eſpoir : c'eſt
lui qu'eſt fondée ma conduite p
ſente & celle que je tiendrai j
qu'à ce que le ſort m'ait entie
ment ravi l'eſpoir de vous poſſ
der; je ne ſouhaite pas aſſuréme
que le Marquis change, & enc
re moins que la mort vous l'en
ve; mais les évenemens de la v
ſont ſi incertains & ſujets à ta
d'inconſtance que cela peut arri
ver; dans l'un ou l'autre de ces
cas malheureux, n'aurois je pa

lieu d'eſperer que vous vous ſouviendriés un jour de la pureté de mes ſentimens ; & des ſervices rendus, ou que j'aurois tâché de vous rendre, & que vous offrant alors une main que j'oſerois dire qui ne vous auroit point déplû, ſans un goût décidé pour un autre, vous couronneriés un amour qui n'étoit pas inſpiré pour être malheureux.

Le Comte me dit ces derniers mots avec un ton ſi attendri que j'en fus extrémément touchée. Ah! vous avés raiſon, repris-je avec émotion, en abandonnant une de mes mains, que Saint Fal moüilloit de ſes larmes ; vous avés raiſon de compter ſur ma reconnoiſſance ; je vous dirai même plus, que ſi mon cœur étoit libre, qu'il n'y auroit jamais que vous qui poſſederoit mon inclination .... Ah! je ſuis le plus heureux des hommes, s'écria le Comte en ſe

jettant à mes pieds; ce témoig
ge me console, me transporte
Quoi, belle Jeannette, je se
assés heureux!.... Qu'ai-je en
du, grand Dieu, interrompit
voix qui venoit de la porte
r'ouverte, je suis trahi!

Le son de cette voix, l'exp
sion des paroles, la vivacité a
laquelle se retira celui qui
avoit proferé; la situation où
toit trouvé le Comte, lorsque
vois été surprise; toutes ces c
ses me firent lever brusqueme
& voler à la porte. Ah! je
perduë, m'écriai-je reconnoiss
le Marquis, qui fuyoit; je fu
faisie de cette apparition imp
vûë que les jambes plierent so
moi, un sopha voisin supplé
ma foiblesse; Saint Fal aussi
pris que moi accourut pour m
remettre. Ah! Monsieur, m'
criai-je, laissés-moi, courés apr
Monsieur votre cousin, il m

oit coupable, je lui ſuis en hor-
re.

Saint Fal n'en attendit pas da-
ntage, il deſcendit avec préci-
tation, & ne fut pas long-tems
s joindre le Marquis. Je vou-
s en vain me lever pour aller
devant d'un démêlé que la
aleur avec laquelle j'entendois
ler de ma chambre, me fai-
it prévoir; mais le ſaiſiſſement
e retint, ma femme de cham-
re ſurvint toute éperduë; elle
cheva de mettre le comble à ma
ueur, en me raportant que
int Fal & un Officier, c'eſt ain-
qu'elle nommoit mon Amant,
oient ſortis en ſe diſputant, &
e la fureur qui avoit paru dans
s yeux du Marquis, ne laiſſoit
s douter que ces Cavaliers ne
ſſent ſe battre; à cette cruelle
ouvelle je fis un effort, je courus
la fenêtre pour les faire revenir;
ais helas! ils étoient déja au

bout de la ruë, & je les ap
apellé en vain. Ah! Ciel, m
criai-je, ſans faire attention q
je me trahiſſois devant un do
ſtique dont je devois me défi
que deviendrai-je, grand Die
ſi je perds ce que j'ai de plus ch
dans le monde! Allés, Madem
ſelle, dis-je à ma femme de cha
bre, ne perdés pas un moment
tems, courés après ces deux ho
mes, & faites vos efforts pour m
les ramener. Dieu m'en préſe
ve, reprit Brochan d'un air ſév
re; il convient bien vraiment qu
des filles courent après des Cav
liers; ſi j'avois ſçû, continua ce
te fille, que l'on m'eût miſe i
pour être mêlée dans de pareille
avantures, je me ſerois bien do
né de garde d'y entrer. Après ce
diſcours conſolant, ma femme
de chambre ſortit en murmurant
aſſés haut pour me laiſſer entend
dre les choſes les plus deſagréa
bles.

Qu'on juge de l'état où je me trouvai; je ne ſçavois quel parti prendre; ſi je ſors, me diſois-je, que ferai-je? quand je ſupoſerois que j'arrivaſſe avant la fin d'un combat, que je ne prévois que trop, ne ne dois-je pas craindre que ma vûë ne rallume la fureur du Marquis, & ne précipite ſes coups? il me croit une perfide; de quelle valeur ſeroient mes prieres près de lui? d'un autre côté, de quel œil vais-je être regardée dans cette maiſon? quand même la curieuſe Madame de Geneval ne ſe ſeroit pas trouvée chés elle à la ſortie du Marquis & de Saint Fal, reflechiſſois-je, n'avois-je pas lieu de penſer que la ſévere Brochan étoit allée lui rendre compte de ce qui venoit d'arriver? quelles conſequences n'en pouvoit-on pas tirer? Les femmes, ſur-tout celles du caractere de la Propriétaire, ne ſont pas indulgentes dans

de pareilles occasions ; je ne
vois enfin que décider ; quel
fois je comptois sur la prude
& sur le sincere attachement
Saint Fal, mais je perdois en
re toute esperance de ce c
lorsque je me representois q
taqué vivement, comme je n
devois pas douter, il seroit o
gé de se défendre: je me pro
nois avec agitation en rêvan
toutes ces choses, lorsque p
surcroît de mortification, la G
neval, ci-devant si polie, en
sans aucune cérémonie dans
chambre, & me demanda av
un ton fort brusque ce que sig
fioit ce qu'on venoit de lui din
que pour tout l'or du monde
le seroit au desespoir s'il arriv
quelqu'affaire où elle fut compr
mise; que sa maison n'étoit poi
faite pour les avantures, & qu'el
le sçavoit très-mauvais gré à M
de Saint Fal de l'avoir mise dan
le

le cas d'être exposée à de pareilles choses.

A tous ces discours je ne répondois rien; j'étois si interdite que mon esprit ne trouvoit aucun biais qui pût donner une face favorable à ses reproches; la Dame prévenuë que mon silence étoit un aveu tacite de ce qu'elle pensoit sur mon compte, confirmée peut-être par les reflexions de ma dévote de femme de chambre, prit avec moi un ton si haut, continua à me parler avec tant d'aigreur, & se servit d'expressions qui me parurent si déplacées, que n'ayant pas d'elle une opinion qui m'imposât, je pris le parti de relever ses impertinences, en lui disant avec un sérieux à glacer qu'elle sortît de ma chambre, & qu'au retour de Mr de Saint Fal que j'attendois, je lui aprendrois les bontés qu'on avoit pour moi dans un appartement qu'il

m'avoit choisi, & où je m'étois cruë à l'abri de l'insulte. Ces mots furent prononcés avec tant de fermeté que la Geneval n'osa repliquer ; son mari qui étoit survenu, & qui en entendit une partie, me demanda avec empressement si quelqu'un de chés lui m'avoit manqué de respect. Je le remerciai froidement de son attention, & voyant que la Propriétaire ouvroit la bouche pour me parler, je me retirai dans mon cabinet, dont je fermai la porte sur moi, où je me plongeai dans un labirinthe de reflexions plus cruelles les unes que les autres.

Lorsque je fus livrée à moi-même, je regardai ce qui m'arrivoit comme une juste punition de la foiblesse que j'avois eu de souffrir que Saint-Fal prît soin de moi ; il auroit bien mieux valu, me disois-je, que je me fusse laissé conduire dans un Couvent, je

satisfaisois par-là à tout à la fois, l'amour & la raison auroient été d'intelligence, le vieux Marquis se seroit peut-être lassé de me persecuter; l'aversion que j'ai pour le Cloître m'auroit fait souffrir, il est vrai, mais ma vertu tranquille se seroit consolée, en me faisant penser que j'eusse été plainte & estimée d'un Amant qui m'est cher, & que j'ai tant d'interêt de conserver; je me perds aujourd'hui, continuai-je en versant un torrent de larmes, que ne pense-t-il pas de moi? que n'a-t-il pas lieu de penser? Il me trouve en la puissance d'un autre; quelqu'innocente que je sois il le surprend à mes pieds; les apparences sont contre moi, il n'en reviendra jamais.

Je passai trois heures dans l'état le plus accablant; aucune nouvelle ne me venoit, je tremblois qu'il ne fût arrivé quelque mal-

heur; la délicateſſe de Saint F
m'étoit trop connuë pour n'av
pas lieu d'en craindre la certi
de, il me vint même dans l'eſp
qu'il falloit qu'il eût ſuccom
dans le combat, puiſqu'il me la
ſoit ainſi en proye à mes inqui
tudes. Cette idée ſe fortifiant
plus en plus, m'éclaira ſur les ſu
tes d'une affaire auſſi cruelle;
étoit naturel que je craignif
qu'on ne m'arrêtât, & que ca
ſe, quoiqu'innocente de ce q
mon eſprit agité me ſupoſoit
l'on ne m'en rendît reſponſable,
que je fuſſe traitée à la dernie
rigueur. Ces juſtes allarmes m
firent naître la réſolution de m'e
fuir; j'avois de l'argent (car j'
oublié de dire que j'avois trouv
une bourſe pleine d'or dans m
commode), mais je le repete une
ſeconde fois, je n'étois plus ce
te Jeannette autrefois ſi réſolu
dans les évenemens, le luxe, l

moleſſe, les attentions délicates m'avoient donné les frayeurs & les foibleſſes d'une fille de qualité, je craignois alors de me trouver ſeule ; j'aimois mes aiſes, la crainte de manquer m'agitoit ; j'avois une répugnance invincible à ſervir, cependant je ne voyois que ce parti, ou celui de travailler, que faire ? je ne ſçavois rien, & à peine me pouvois-je ſervir moi-même ; j'avois beau me conſulter, mille obſtacles s'opoſoient aux voïes que ma vertu me dictoient ; elle ne ſe démentoit point ; elle étoit bien toujours la même, mais offuſquée par les ombres qui l'environnoient, elle ne jettoit plus cet éclat vif dont elle brille lorſqu'elle eſt dégagée de toutes les puerilités du ſiécle ; je connoiſſois mon état, j'en pleurois, mais c'étoit tout.

Il étoit près de dix heures du ſoir que je ne m'étois encore dé-

cidée sur rien ; l'accablement
j'étois m'ôtoit jusqu'à l'idée de m
ger ma Cuisiniere qui m'avoit p
en affection dès le premier jour;
dont le cœur mieux placé q
ma femme de chambre, étoit
tentif & prévoyant, vint me tro
ver dans mon cabinet. Je
crains point d'entrer dans le d
tail d'une conversation que l
suites rendent intéressante : N
tre-dame, me dit cette fille av
un ton naif, est-ce qu'on ne ma
ge point ici ? il y a plus de de
heures que votre souper vous a
tend ; *Jesus-Maria*, s'écria-t-el
en me portant une lumiere qu'
le tenoit au visage, vous pleur
grand Dieu ! à votre âge vo
avés des chagrins ? Misericord
éternelle ! que doivent faire l
autres, puisqu'étant si gentille
si pouponne, vous vous aviſés d
prendre les choses à cœur : Jus
ce divine, me voilà bien, je su

ibée de fiévre en chaud mal ;
naitresse que je viens de quit-
grouloit, grondoit rognonnoit
jours, celle-ci pleure ; patien-
, chacun a son temperam-
nt.... Mais en bonne foi, de
oi pleurés-vous? que vous man-
e-t-il ? n'êtes-vous pas bien lo-
e, bien meublée? n'avés-vous
de belles & bonnes rentes?
ur de la jeunesse & de la beau-
Dieu merci, vous n'avés pas
soin d'en aller chercher ail-
urs; vous êtes donc bien à plain-
e : Eh! jernonce, si vous étiés
ma place, pauvre femme que
suis, que feriés-vous donc? Sau-
ur de mon ame, poursuivit cet-
bonne fille en s'attendrissant,
ous verrés que c'est la perte de
n défunt mari? Eh bien il est
ort ; qu'y faire? est-ce que pour
ad patres on n'en trouve pas
ille? Là, là nous n'en chaume-
ons gueres; nous sommes, Dieu

merci dans un païs où ils
communs comme la misere
Cuisinieres.

Je ne pus m'empêcher de
rire des comparaisons & de
maniere dont ma servante
consoloit; je lui dis cepend
qu'elle me laissât, & que je
voulois pas manger. Il faut do
continua-t-elle, que je jeûne
si, car il ne seroit pas juste que
me regalasse pendant que
bonne maîtresse est dans l'af
ction : allons, allons, nous
mourrons pas pour cela; si je
passe aujourd'hui de souper, je
ferai deux fois un autre jour. B
be (c'est ainsi que se nommoit ce
te bonne fille) sortit en me
sant ces mots; son affection
toucha, je la rapellai, & je lui
donnai de souper. A çà compa
sons, me dit-elle, prenés-moi
seulement un petit boüillon, &
je vous jure par notre Patron que
je

nangerai comme quatre, ſans
oi je jeûnerai plus hardiment
: le Curé de notre village, le
s grand Pénitencier de notre
s, & le plus honnête homme,
n'aimoit pas un tant ſoit peu
gent; ſans cela l'on dit qu'il y
ong-tems qu'il ſeroit Saint.
ûs il reſſemble à bien d'autres,
n fait ſon idole, & au bout du
mpte il n'a pas ſi grand tort.
Je voulus une ſeconde fois
nvoyer Barbe, dont le babil
mmençoit à m'impatienter;
ſqu'on a du chagrin tout nous
incommode: mais il étoit dit
e ce jour devoit être deſtiné à
intriguer. Sortés donc, dis-je
ette fille avec un ton d'impa-
nce; allons, Madame, repris-
, partons, en reſtant toujours;
vois bien que le tourne-broche
monte, & qu'il faut vous obéir,
oyés comme on ſe trompe dans
vie; j'aurois juré qu'avec cet

air de douceur, vous n'étiés pas capable de déchanter; mais, comme l'on dit, il ne faut pas s'en raporter à la mine, & si vous vous y mettiés, vous gronderiés auſſi ferme que votre camarade. Dieu ſoit loüé: nous autres filles de condition (ce fut le terme dont elle ſe ſervit) ſommes faites pour tout endurer; j'ai ſervi une certaine Mademoiſelle d'Elbieux, qui comme vous .... Mademoiſelle d'Elbieux, interrompis-je ému à ce nom, d'où étoit-elle? Eſt-ce que vous la connoiſſés, reprit Barbe? Non, repris-je en diſſimulant; mais j'étois fort amie d'une des ſiennes; tant mieux que vous ne la connoiſſiés pas, continua Barbe, c'eſt une maligne Demoiſelle ou Dame, comme il vous plaira l'apeller, puiſqu'elle eſt mariée; notre hameau eſt bien aiſe d'en être délivrée, car elle nous faiſoit mille maux lorſ-

'elle y venoit passer l'été, cela arrivoit tous les ans.
iel est le nom de votre village, ntinuai-je extrémement surpri- du raport que tout cela avoit ec le païs de ma naissance ? Si us croyés que je l'ai oublié, adame, reprit Barbe, vous us mécompteriés, il n'y a pas és long-tems que j'en suis sor- : pour en avoir perdu la mé- oire, il se nomme D****, & oiqu'il soit le moindre de ceux ii sont situés dans la Forêt de ontainebleau, il n'en est pas oins recommandable ; c'est un ai petit Paradis terrestre, je ieurs d'envie d'y finir mes jours, ais patience, cela viendra si lieu me prête vie, chaque cho- a son tems ; il faut bien amas- r un peu pour ne pas mourir de im ; nous sommes pauvres, mais honnêtes gens, & notre famil- e, Dieu merci, n'a rien à se re-

procher, à moins que je n'exc
te une petite niéce qui a déja b
fait parler d'elle, & qu'on dit
fera fortune, mais il n'y a pas
de nous qui voulût être à ſa p
ce, car notre proverbe dans n
tre hameau, eſt plus d'honneur
moins de bien; bonne renomm
vaut mieux que ceinture dorée.

Barbe ſortit en prononçant c
mots; qu'on juge de la ſurpr
extrême dont je fus ſaiſie, de re
contrer dans ma Cuiſiniere u
de mes tantes: en effet, ſelon ſ
raport, elle étoit la propre ſo
de mon pere. Ce ſont de ces é
nemens auſquels on ne s'atte
pas, & dont on a toutes les p
nes du monde à revenir. J'au
bien ſouhaité entrer dans u
plus grand détail avec cette b
ne & ſimple parente; mais je c
devoir attendre à un autre te
pour ſatisfaire à bien des qu
ſtions que je me propoſois; ma

vois la tête si étourdie que je trois pas capable de prendre les précautions que la prudence devoit me dicter pour sortir de cette conversation sans donner lieu me soupçonner.

La bonne Barbe, ou pour mieux re, ma tante m'aporta un moment après un boüillon, je le re- avec complaisance, & je lui fis beaucoup d'amitié ; elle sortit en jurant que je lui avois fait plus plaisir que si je lui eusse donné *Agnus* ; c'étoit beaucoup dire pour elle, car elle avoit une très-grande foi à tous les Reliquaires; mais sa dévotion étoit fort bien rendue, & ne ressembloit pas la dureté de Mademoiselle Brotant, ma très-digne & très-peu affectionnée femme de chambre.

Dès que je fus seule je me replongeai de nouveau dans les inquiétudes & dans les reflexions ; plusieurs projets s'offroient à mon

eſprit agité; tantôt je voulois m'
vrir naturellement à ma tante,
m'en retourner avec elle au
meau; un inſtant après je pren
le parti de me retirer dans
Couvent, & de m'y cache
bien qu'on n'entendît plus par
de moi; dans la minute ſuivan
je voulois écrire à Madame
G.... ou aller la trouver,
ſuplier de me prendre près d'
le, & l'engager de me traiter co
me une fille faite pour la ſervi
enfin vingt deſſeins differens
conçurent dans ma tête, dont a
cun ne prit racine.

Ma derniere réſolution, apr
bien des combats, fut d'aller
Paris m'enfermer dans une cham
bre où je devois m'accoutumer
travailler juſqu'à ce que mon e
prit plus libre, me laiſſât la liber
té de me déterminer entierement
ce parti pris, j'eſſuïai mes pleurs,
& je me mis à écrire au Marquis

ma lettre lui justifioit sans bassesse ma conduite ; & je la finissois en l'assurant que puisqu'il avoit pû la soupçonner, qu'il ne me verroit jamais.

Dans le même paquet j'en adressois une à Monsieur de Saint Fal, par laquelle je le remerciois de toutes ses bontés, en l'assurant que quelque chose qui m'arrivât, elles ne sortiroient jamais de ma mémoire; que c'étoit à regret que je me mettois dans le cas de perdre un ami aussi généreux & aussi délicat, que je lui rendois assés de justice pour me flatter que quelque discours qu'on lui tînt de moi, qu'il ne me condamneroit pas sur des apparences comme avoit fait Monsieur son cousin : j'avois si fort à cœur cette offense, qu'elle étoit repetée en plusieurs endroits de mes lettres.

J'allois les cacheter, mon intention étoit de les laisser sur ma

toilette, de feindre le lendemain de m'aller promener ; de faire un petit paquet de mon pur néceſſaire, & de partir enſuite, lorſque ma tante vînt avec empreſſement me dire que j'eſſuïaſſe mes pleurs, qu'elle en ſçavoit enfin la cauſe par la ſervante de Madame de Geneval ; que je n'avois qu'à me réjoüir, puiſque le malheur que je craignois n'étoit pas arrivé. Je demandai avec précipitation à Barbe qui avoit pû lui rendre compte de ce qu'elle me diſoit ? Tenés, dit-elle, (en me montrant Saint Fal & le Marquis qui parurent tout-à-coup) voilà la preuve de ce que je vous avance; Dieu ſoit loüé, vous voilà contente, & la maudite Brochant en crevera de dépit.

Je ne fis pas attention à ce diſcours, le Marquis étoit à mes genoux, il m'avoit ſaiſi les mains ; vouloit me parler, il n'en avoit

pas la force, & moi encore moins celle de me défendre de ſes empreſſemens ; mes larmes ſeules s'expliquoient, & ce n'eſt pas un mauvais interprete.

Saint Fal n'avoit encore rien dit ; appuïé ſur le dos d'un fauteüil dont je n'avois pû me lever, il ſembloit attendre les effets du premier mouvement. Je vous ramene, me dit-il, un Amant tendre & fidele, les apparences ne l'ont ſéduit qu'un moment, je n'ai pas eu de peine à lui perſuader combien vous êtes digne de lui ; il a rougi vingt fois de vous avoir ſoupçonné, & nous ſerions ici depuis plus de quatre heures ſans la rencontre que nous avons fait de mon oncle ; j'ai bien prévû quelles devoient être vos inquiétudes ; nous vous aurions bien fait avertir de l'impuiſſance où nous étions de vous aller trouver, ſans la crainte de donner des ſoup-

çons au vieux Marquis ; mais cette commission nous a paru trop délicate pour en charger d'autres que nous.

Remettés-vous donc, Mademoiselle, essuïés vos pleurs, & goûtés sans inquiétude le charme de revoir un Amant, qui vous mérite autant par la pureté de ses vûës, que par la grandeur de son amour. Après ces mots St Fal sortit en me promettant de revenir le lendemain, voulant, disoit-il, rejoindre son oncle, afin d'assurer au Marquis la liberté de m'entretenir. J'avois le cœur si serré & si émû de la présence d'un Amant trop cher à mon cœur, que je ne pus que faire un signe obligeant à ce genereux ami.

Dans tout autre tems je n'aurois pas voulu me trouver seule avec le Marquis ; mais alors je pensai differemment, je ressentis une joïe secrete de me voir justi-

fiée dans son esprit; je voulois l'aprendre de sa bouche; ce n'étoit plus des larmes de desespoir, ma douleur avoit quelque chose de doux, & donnoit de la satisfaction à mon ame; que le plaisir est sensible lorsqu'il prévient les maux ausquels on a droit de s'attendre! Ce moment de ma vie est l'un de ceux qui se retrace à mon esprit avec le plus de satisfaction.

Dans l'instant où j'écris cet endroit interessant de mes avantures, cet Amant cheri, ce mari que je possede aujourd'hui me surprend dans mon cabinet; il soûrit à l'embarras où il me voit de rendre avec une verité, vive, une époque si essentielle; il veut, dit-il, m'aider à m'en ressouvenir, il prend la plume, il écrit, je veux envain l'en empêcher; quand je ne l'aimerois pas autant que je le fais, n'est-il pas le maître? Ainsi, Lecteur indulgent ou

critique, ne soyés pas surpris si le ſtile dans le cours de ces Parti ne ſe trouve pas toujours confo me & égal; le Marquis de L. V a ſouvent la complaiſance d m'aider dans cet ouvrage. Je ſen bien que l'interruption que viens de faire, auſſi-bien que l'a veu précedent n'eſt pas trop ſelo les regles, mais y en a-t-il lorſqu le cœur dit? J'aime mieux y ma quer que d'échaper une occa ſion de parler du plus aimabl des maris. Revenons.

J'étois, comme je l'ai dit, charmée dans le fond de mo cœur de revoir un Amant que croyois perdu pour jamais, qu je n'avois pas encore ſongé à l relever; je fis mes efforts pour le faire ſortir d'une ſituation ſi in commode, mais me ſerrant ten drement les mains; non, bell Jeannette, me dit-il, je mourai à vos pieds à moins que vous ne

pardonniés l'offenſe la plus
:lle ; je m'avoüe le plus cou-
le des hommes ; je vous ai
infidelle ; je me ſuis perſuadé
mon couſin poſſedoit le ſeul
or que j'envie, & pour le-
l je ſoupire depuis ſi long-
ıs. Helas! que n'ai-je pas penſé?
il eſt difficile d'être juſte lorſ-
: l'on eſt amoureux! Je con-
ns que de pareils ſoupçons
t des crimes, je le repete ; je
vois vous connoître, cela ſeul
voit me ſuffire, pour ne pas me
ſſer ſéduire par une jalouſie
e les apparences avoient miſe
'excès.

Que de mouvemens agiterent
on cœur pendant le tems que
Marquis ſe juſtifioit ; qu'il avoit
: graces à le faire! il auroit fallu
re inſenſible pour ne pas être
uchée de tout ce qu'il me dit
ce ſujet. Qu'une fille eſt heu-
uſe quand la vertu & la rete-

nuë ſont nées avec elle, ou qu'une éducation ſévere a ſuppléé au défaut de ces heureux préjugés; ſans l'un de ces freins, j'avoüe avec confuſion que je me ſerois laiſſée aller au penchant qui m'entraînoit; le rouge occaſionné par de trop tendres reflexions, fut pris par le Marquis pour un reſte de reſſentiment; il me demanda une ſeconde fois ſi je lui faiſois grace. Oüi, Monſieur, repris-je en me couvrant de la main le viſage; je vous pardonne; je vous prie en même tems d'oublier les chagrins dont ma déference aux conſeils de Monſieur votre couſin, eſt peut-être la cauſe: je ſçais que je devois être la premiere à l'engager à remplir les vûës de Monſieur votre pere; mais c'eſt cette même inclination, ce penchant plus fort que moi, qui m'a fait voir toute l'horreur d'un Cloître où je ne devois plus entendre parler de

vous. C'eſt cet amour que vous avés fait naître en mon cœur, & qui ne s'y eſt que trop conſervé, qui a penſé me mettre dans le cas de perdre votre eſtime, en m'ôtant à de certaines bienſéances ..... Non, adorable Jeannette, interrompit le Marquis en s'aſſoïant à mon côté, vous n'avés péché en rien, vous étiés perduë, & je ſerois mort de deſeſpoir, ſi vous fuſſiés tombée entre les mains de mon pere; ſon deſſein étoit de vous faire Religieuſe, ſes meſures étoient priſes avec tant de précautions, & ſes ordres auroient été ſi bien executés que vous m'euſſiés été ravie pour jamais. Je ne ſuis informé de ces choſes que depuis peu de jours. Un domeſtique de mon pere qui a ſa confiance, perſuadé que ce coup m'eût arraché la vie, m'a dévoilé tout le miſtere; j'ai pris la poſte ſur le champ, je ne vous ai man-

quée que de vingt-quatre he
jugez de mon deſeſpoir en
vant chés Madame de G...
ne vous y plus trouver ; elle
eu pitié, & c'eſt d'elle qu
apris la commiſſion dont
couſin étoit chargé ; ſans la p
le d'honneur qu'elle a exigé a
que de me faire cette confi
ce, Saint Fal m'auroit ôté la
ou j'aurois ſçû de lui ce qu'il a
fait de vous. J'ai diſſimulé, je
fait ſuivre ; j'ai ſçu enfin toutes
allures ; c'eſt moi qui ſuis venu
nuit paſſée vous demander ;
voüe que toutes ces menées, l'
miſſion, ou pour mieux dire
mépris des ordres de mon pe
ce ſéjour à Verſailles, ce lo
ment, tout cela, dis-je, m'a
tourner la tête. Ah ! me diſoi
dans ces momens, je ſuis tra
Saint Fal a profité de l'auto
qui lui a été confiée ; Jeann
en a tremblé ; mon couſin
aima

aimable, Jeannette m'eſt peut-être infidelle : cette idée me mettant au deſeſpoir, m'a fait guetter toute la nuit Saint Fal ; à ſon arrivée à Verſailles je l'ai épié ; mais ne pouvant tirer aucunes conjectures de ſes démarches, (vous n'étiés point encore ici) j'ai commencé à condamner mes ſoupçons ; je vous ai cru dans un Couvent ; & dans cette confiance, j'étois prêt à prendre les dernieres reſolutions, & à manquer à ma parole pour obliger mon couſin à me réveler le lieu de votre exil ; dans ce deſſein j'allois le trouver ; mais ayant apris qu'il étoit parti la veille, & ne pouvant me flatter de le joindre, je reſolus d'attendre ſon retour pour me vanger des maux qu'il me cauſoit. Le Ciel qui en a eu pitié, a permis que les choſes ſe ſoient paſſées differemment ; en ſortant du Parc, où j'étois allé rêver, j'ai

entrevû Saint Fal, qui marc
avec action; je l'ai suivi, je
vû entrer ici, & c'eſt par
moyen que j'ai apris votre
meure.

Voilà, charmante Jeanne
une partie des inquiétudes
vous m'avés fait reſſentir; m
jugés de mon deſeſpoir, lorſqu
abordant une vieille fille qui v
ſert, à laquelle je m'adreſſois p
me faire annoncer, j'ai aprisd
le que ce ſeroit en vain, que ve
ne voyiés perſonne; qu'on av
renvoyé la veille un Seigneur,
que vous ne receviés que M
ſieur de Saint Fal; je voulus
nommer, & l'engager à m
vrir, mais cette fille m'a dit q
mon couſin étoit renfermé av
vous, & qu'elle n'avoit garde
troubler votre entretien. La m
niere miſterieuſe dont ces m
ont été proférés m'a donné
l'inquiétude; dix loüis offert

çûs ont aplani les difficultés; vieille à la vûë de mon argent, en loin d'être rebelle, a été la emiere à me propoſer à me ca- ier, en me faiſant promettre ie je ne parlerois jamais ni de qu'elle faiſoit, ni de ce qu'elle loit me dire; plus elle a affecté e miſtere, plus elle a fait naître e ſoupçons. Permettés que je aſſe les impertinences qu'elle a dit à votre ſujet. J'interrom- is le Marquis, & je voulus ſça- oir ce qu'une fille qui n'étoit que lepuis deux jours à moi avoit pû ire: le Marquis me ſatisfit avec eine; il m'avoüa enfin que Bro- hant lui avoit inſinué que Mon- ieur de Saint Fal me conſoloit de la perte d'un mari, & que c'é- oit en cette conſideration que je ne voulois voir perſonne. Par- donnés encore une fois, medit le Marquis, me trouvant émû de e raport, je ſçais que je ne de-

vois pas y ajoûter foi; mais il
ble que tout a conſpiré à me
dre criminel. Je ſurprens S
Fal à vos genoux, vous lui pa
avec douceur, il vous baiſe
main, vous ne vous en offe
point. Peut-on avec autant
mour que j'en ai pour vous, v
d'un œil tranquille une ſcen
intereſſante? Mais que dis-j
devois-je être ſurpris que m
couſin vous ait rendu les armes,
nedevois-je pas penſer que j'a
rai aurant de rivaux qu'il y a
d'hommes qui vous verront?

La fin de ce diſcours ſe ter
na par les tendres témoigna
de la plus vive paſſion; le M
quis s'exprimoit avec tant d'
deur que je n'avois pas la for
de l'interrompre; je pris c
pendant ſur moi de remettre
lendemain la ſuite d'une conve
ſation qui m'intereſſoit ſi fort, c
lui faiſant obſerver qu'il étoit pl

de minuit, & que la bienſéance exigeoit qu'il me quittât; toujours complaiſant & docile, il obéït en me baiſant la main; je lus dans ſes yeux, & à la façon dont il ſe preſenta, qu'il deſiroit autre choſe; je ne crus pas devoir lui refuſer un baiſer; je lui preſentai la joüe avec une rougeur & une émotion qui ne lui laiſſa pas lieu de douter que cette complaiſance étoit la premiere que j'avois eu de ma vie, & qu'il en étoit redevable à la ſincerité de mon attachement.

J'avois été agitée de trop d'évenemens differens pour paſſer une nuit auſſi tranquille que devoient me la procurer les ſujets de conſolation que j'avois reçû du Marquis; je ne connoiſſois point encore un mal aſſés commun chés les femmes nommé vapeurs, j'en fus tourmentée toute la nuit, & ce ne fut qu'au point du jour que

je commençai à prendre du
pos.

L'affectionnée Barbe me
réveiller à deux heures ; elle
dans l'inquiétude de ce que
ſommeil duroit ſi long-tems.
m'aprit que Monſieur de S
Fal étoit paſſé dans la matin
j'admirai ſa retenuë ; ma trop
ple tante m'avoüa qu'il n'avoi
tenu à elle qu'il n'entrât dans
chambre ; mais qu'il s'en étoit
fendu dans la crainte de trou
mon repos. L'on voit peu d'ho
mes auſſi ſages, & le Marq
m'a avoüé dans les ſuites q
n'auroit pas été ſi retenu.

Je pris cette occaſion pour
preſenter doucement à ma ta
qu'il n'étoit pas ſéant qu'elle l
fât jamais entrer perſonne lo
que j'étois couchée ; comme e
n'y entendoit point de fineſſe,
ne lui en dis pas davantage ; el
me promit qu'une autre fois

là ne lui arriveroit plus.

J'allois me mettre à table lorſque le Marquis ſe preſenta; jamais il n'avoit paru ſi aimable à mes yeux; ſa parure étoit du dernier goût, & l'air de ſatisfaction qui regnoit ſur ſon viſage, lui donnoit un air triomphant, qui ajoûtoit des graces dont il étoit bien difficile de ſe défendre. Sa converſation fut vive, polie & intereſſante; je lui fis l'aveu autant de fois qu'il voulut, du retour qu'il trouvoit en moi. Que les momens qu'on paſſe avec ce qu'on aime ſont courts & précieux! il étoit plus de quatre heures que nous avions encore mille choſes à nous dire, & le cœur entroit ſi pleinement dans notre entretien, que ſans Barbe qui me fit ſouvenir que je n'avois pas dîné, j'aurois paſſé le reſte du jour ſans faire cette attention. Le Marquis me demanda mille par-

dons d'en être la cauſe innoc
te: je lui demandai en ſouri
s'il vouloit hazarder ma ſoupe
le qu'elle étoit; il en fut tranſ
té, & me fit autant de reme
mens que ſi je lui euſſe acco
la plus grande faveur. Barbe,
je ne rougis pas d'appeller
tante, reçut l'ordre de nous
vir, avec empreſſement; nous
mîmes à table, l'on peut im
ner ſi l'amour nous ſervît de
après le repas, nous nous re
mes un compte mutuel de
ce qui nous étoit arrivé de
notre ſéparation; faits & re
xions, rien ne fut oublié; il
eut pas juſqu'à l'hiſtoire de S
te Agnés, que je raportai au M
quis, & l'interêt que je pren
à ce qui regardoit cette ch
amie; mon Amant me prom
qu'en cette conſideration il e
ployeroit tout ſon crédit pour
faire relever de ſes vœux, & r
pretu

gretta beaucoup de ce que je n'avois pas les lettres qui m'avoient été confiées, en m'assurant qu'il auroit envoyé exprès du Bois à M..... pour les remettre en main propre à leur adresse, & s'informer de ce qu'étoit devenu Melicourt; j'apris au Marquis à qui je les avois remises, & lui raportai à ce sujet l'histoire de l'infortunée Lindamine, qui s'en étoit chargée; il en avoit déja entendu parler, & m'en dit beaucoup de bien.

La conservation tomba insensiblement sur le sujet de Saint Fal; si l'on doit juger de l'amour par la jalousie, je n'eus aucun lieu de me plaindre de la vivacité de sa passion; il me fit mille questions au sujet de celle de son cousin; je le satisfis avec sincerité; je démêlai que ce détail le peinoit; mais je remarquai cependant avec plaisir, qu'il rendoit

juſtice à St. Fal ; juſqu'au point de me dire que ſon couſin étoit d'une ſi grande probité, que quoiqu'il le connût pour ſon rival, & que ſon penchant fût d'être un peu jaloux, il n'héſiteroit jamais à me remettre entre ſes mains, ſi le bien de mes affaires l'exigeoit. Je lui répondis en badinant, que ma façon de penſer étoit une Gouvernante ſolide; il reprit ſur le même ton qu'il n'en doutoit pas ; mais qu'il faiſoit encore plus de fond ſur l'amour qu'il ſe flattoit que j'avois pour lui. Je me reſſouviens que je le regardai ſi tendrement alors, que mon air lui donna lieu de penſer que la modeſtie de mon ſexe lui cachoit une partie de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur.

Le trouble que je vis alors dans ſes yeux me faiſant craindre que les miens ne m'euſſent trahi, & qu'il ne ſe reſſouvînt que j'étois

seule avec lui, j'imaginai de distraire son imagination, en lui demandant s'il lui seroit aussi aisé de me rendre compte de sa conduite que moi de la mienne. Que pourrois-je vous raporter, me dit le Marquis? beaucoup d'impatience & de mauvaises humeurs, bien des copies de lettres écrites à ma belle Jeannette, qui par prudence n'ont jamais été renduës. Prenés garde, repris-je en le regardant fixement, à ce que vous m'allés dire: il m'est cependant revenu qu'une belle du Pont-à-Mousson ne vous étoit pas indifferente; que vous vous y amusiés beaucoup, & qu'une autre Dame.... Eh! mon Dieu, interrompit en riant le Marquis, qui peut vous avoir fait de pareils contes, il n'y a que du Bois qui soit capable de telles étourderies; il vous aura sans doute rompu la tête de quelques avan-

tures arrivées dans ce païs, & comme elles y sont assés frequentes, il se sera diverti à m'y faire entrer pour quelque chose, curieux peut-être de démêler si vous m'estimiés assés pour que cela vous fit impression... C'est donner un tour charmant à la chose, m'écriai-je en riant, & la maniere dont vous me préparés à ce qu'il vous plaira de me dire, me fait prévoir.... Ah! belle Jeannette, reprit vivement le Marquis, ne badinés pas sur cet article; pouvés-vous imaginer que lorsque vous occupés le cœur d'un homme aussi délicat que moi, que d'autres objets s'y puissent placer? Je vous crois, Monsieur, repliquai-je, mais je ne vous dispense point de me faire le détail de votre séjour en Lorraine: Je le pressai très-fort sur cet article. Quelqu'amour propre qu'on ait naturellement, je me défiois de

mes charmes, ou peut-être étois-je bien aise de recevoir une nouvelle confirmation de sentimens qui m'étoient si chers : quoi qu'il en soit, mon Amant me voyant obstinée à sçavoir ce recit, crut devoir me satisfaire, & commença en ces termes.

Le détail de mes avantures, belle Jeannette, ne sera pas long: une profonde mélancolie s'est emparée de moi dès que j'ai été en Lorraine; à peine sortois-je de ma chambre pour aller à la Messe; du Bois me voyant fondre à vûë d'œil, crut devoir m'engager à prendre l'air & à voir compagnie : me trouvant peu disposé à suivre ses avis, & remarquant que j'empirois de jour en jour, il eut recours à un Médecin très-connu dans la Ville où nous étions, & le pria de venir chés moi; il me prépara à sa visite, en me disant que j'étois le

maître de m'enterrer si je voulois; mais que je ne pouvois empêcher qu'on ne me tînt compagnie, & qu'on viendroit chés moi, quoique selon l'usage établi, je deusse prévenir ceux qui me feroient cette grace.

La crainte que j'eus que mon Valet de chambre ne m'eût fait manquer de politesse en allant peut-être inviter quelqu'un de ma part à me rendre visite, fit que je le grondai très-fort; la Noblesse de ce païs est très-bonne, mais elle a de la hauteur; j'aurois été bien fâché de lui manquer par toutes sortes de raisons: du Bois me tranquilisa, en m'assurant qu'il n'avoit pas crû pécher en priant un Médecin de passer chés moi. Dans le même instant on m'annonça celui dont il étoit question; il entra cavalierement, mais je ne m'attendois pas à en trouver un aussi gaillard;

on le nommoit Monsieur le Lorrain, nom très-convenable, pour ne lui pas laisser oublier le païs de sa naissance. Au lieu de me parler de médecine, cet homme charmant commença par me dire qu'il étoit question de se réjoüir, que je n'étois pas fait pour garder la chambre; que le beau tems engageoit à prendre l'air, & que sa premiere ordonnance étoit d'aller me promener le même jour à une maisonnette qu'il avoit à un quart de lieuë; qu'il s'y trouvoit ordinairement bonne compagnie, & que le bon vin & les jolies femmes étoient des remedes puissans pour la mélancolie; à chaque phrase un sourire amusant, & une langue passée sur les lévres servoient de points & de virgules; enfin, belle Jeannette, je n'ai vû de ma vie un Médecin de si bonne humeur. Je le goûtai si fort, & son

air de franchiſe me plut tant
je le retins à dîner ; il ne c
pendant le repas de me dire
plus jolies choſes du monde
la fin du jour nous fûmes à
campagne, nous y rencontrâ
bonne compagnie, & je ne m
vai point aux Dames de ce p
cet air provincial dont on les
cuſe ; elles ſe mettent avec be
coup de goût, ne parlent pas a
ſi purement qu'à Paris ; mais
verité je ne puis m'empêcher
convenir qu'elles ont tout aut
d'uſage du monde & de polite
que nos Pariſiennes.

Mon Médecin vint me voir
lendemain à mon dîner, ſans ſo
tir de ſon caractere badin ; il m'o
donna des remedes, & pour
premiere fois de ma vie j'eus
complaiſance de les prendre ;
m'en trouvai à merveille, & j
ne me ſuis jamais ſi bien porté
ſeroit à ſouhaiter que tous nos

ɔeurs reſſemblaſſent à celui-
outre qu'il eſt très-habile, il
nne de la confiance, & ce
ſſ pas la plus mauvaiſe façon
débuter auprès d'un malade.
Il n'y a que le premier pas qui
ute dans toutes les choſes de
vie; quoique je conſervaſſe
fond de mélancolie, occa-
nnée par votre abſence, belle
annette, je ne laiſſai pas de
rendre un certain goût à voir
ompagnie; mais ce qui acheva
e m'attirer dans une maiſon de
e païs avec beaucoup d'aſſidui-
é, fut votre reſſemblance que je
rouvai dans l'aînée des filles de
Madame la Comteſſe de Cha-
rée; au caractere & à la gran-
deur près je croyois vous voir
toutes les fois que j'avois l'hon-
neur d'être auprès d'elle. Les
ſœurs de cette Demoiſelle ont
un merite infini; Mademoiſelle

de Chatée la cadette eſt remplie de graces, Monſieur ſon frere un des aimables Cavaliers que je connoiſſe; la mere de cette aimable famille ajoûte à une grande décence un caractere adorable pour les façons; jugés ſi je me plaiſois dans une auſſi gracieuſe maiſon; j'y allois auſſi fortſouvent; il y venoit un monde choiſi; j'y voyois avec plaiſir Monſieur le Comte de la Meſan; Mademoiſelle de Salé ſa niéce y augmentoit le nombre des jolies perſonnes, & ſe diſtingue autant par ſon eſprit que par ſes graces.

Mes amis les plus familiers ont été juſqu'au jour de mon départ Meſſieurs de Gombervault, d'Arel & Deſlandres; j'étois fort intime d'un nommé de Saint Val qui a de très-bonnes qualités, mais notre liaiſon s'eſt refroidie pour des ſoupçons mal fondés, &

qui s'eſt rompuë depuis pour des aplications faites auſſi mal à propos que mal entenduës. Le Quinze étoit notre jeu favori, le Lanſquenet ſuccedoit ſouvent; j'y jouois aſſés malheureuſement auſſi-bien que le Baron d'Atel; mais je m'en conſolois par le plaiſir de perdre en ſi bonne compagnie.

Voilà, belle Jeannette, continua le Marquis, quelle eſt la vie que j'ai menée au Pont-à-Mouſſon pendant le ſéjour que j'y ai fait; la lecture & la chaſſe rempliſſoient les vuides que le hazard faiſoit trouver; mais quels qu'ayent été mes amuſemens, je n'ai jamais perdu votre idée de vûë.

Mon Amant me fitce petit détail avec tant de franchiſe que le ſoupçon ne m'agita plus ſur ſa fidelité. Nous entrâmes enſuite dans ce qui regardoit mes affaires; je ne pûs m'empêcher de lui faire con-

noître combien je souffrois
tre à charge à Monsieur de Sa
Fal, ajoûtant que je ne pouv
me résoudre à vivre ni à ses
pens, ni à ceux de personne;
mon parti étoit pris sur cet a
cle, & que quelque dégoût
j'eusse pour le Cloître, je v
lois absolument m'y refugi
comme dans un asile assuré c
tre les occasions; que je me
fiois de moi-même; que le mo
de ne me déplaisoit pas, & q
c'en étoit trop pour oser risqu
d'y vivre sur le pied que je m
trouvois.

Le Marquis m'écouta jusqu'
bout sans m'interrompre; il
mit à rêver; je continuai à
faire de vives representations
les dangers auxquels j'étois e
posée, & pour lui prouver que
mes plaintes étoient légitimes,
je lui contai confidemment la vi-

site que ce Duc avoit voulu me faire, les discours de Madame de Geneval, & le mauvais compliment que j'en avois reçû le même jour: mon Amant parut sensible à toutes ces choses, & encore plus aux risques que je lui dépeignois si naturellement; il me répondit qu'il me rendroit le lendemain réponse sur ces reflexions, & qu'il esperoit trouver un milieu qui seroit de mon goût, en me protestant qu'il avoit trop d'interêt lui-même à conserver ma réputation pour ne pas entrer dans mes vûës légitimes. Après avoir conferé sur ce sujet encore quelque tems, il se retira, en m'assurant qu'il alloit travailler à me donner de la tranquilité, jusqu'à ce qu'il fût assés heureux pour me prouver que rien dans le monde ne lui étoit plus cher que moi.

Je me trouvai bien consol
de ces derniers témoignages
la tendreſſe de mon Amant ; t
confiance étoit extrême, & m
gré bien des obſtacles, dont
premier étoit que je ne dev
pas me flatter d'être la fem
d'un mari ſi illuſtre, je ne p
vois m'empêcher de me repaî
de cette agréable chimere : to
ce qu'on deſire paroît poſſibl
en faiſant pluſieurs reflexions
ce ſujet, je me ſouvins des le
tres que j'avois écrites au Marqu
& à Saint Fal ; je voulus les re
lire, mais je ne les trouvai plus
j'en fus inquiete un moment ; je
les cherchai par-tout vainement
perſonne n'étoit entré dans mon
appartement que ceux à qui elle
étoient adreſſées ; je ne pus dou
ter qu'ils ne m'euſſent fait ce la
cin, & tout conſideré je ne m'en
affligeai point.

Ces lettres, sur tout celle que j'écrivois au Marquis, dépeignoient naturellement mon aversion pour ma situation presente, & mon éloignement pour tout ce qui s'appelloit secours étrangers; j'imaginai que cela ne contribueroit pas peu à disposer le Marquis à prendre soin de moi sans que j'y donnasse lieu; mille petites idées secretes me faisoient desirer que ce fût de lui dont je dépendisse: il me sembloit que j'étois par-là à couvert de ma propre délicatesse; il m'avoit assuré que je serois sa femme; je croyois que cela devoit me suffire pour me justifier; c'étoit beaucoup pour moi qui souffrois beaucoup des murmures interieurs d'une conscience que la moindre chose effrayoit.

Le lendemain le Marquis m'écrivit qu'il ne me verroit de deux

jours ; qu'il étoit obligé de sui
son pere qui alloit à Paris p
des affaires qui ne pouvo
se remettre ; qu'il en avoit
même de particulieres ; qu'il
toit point fâché de terminer av
que de me revoir ; qu'il me
mandoit en grace de ne p
m'impatienter, & qu'il espe
qu'à son retour je n'aurois p
lieu de me repentir de la confi
ce que je lui avois marquée.

Fin de la septiéme Partie.

APPROBATION.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la ſeptiéme Partie *de la Payſanne Parvenuë*. A Paris ce premier Février 1736. DUVAL.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public *la Tragédie d'Abenzaid Empereur des Mogols, par le ſieur Abbé le Blanc; la Payſanne Parvenue, ou les Memoires de Madame la Marquiſe de L. V. par M. le Chevalier de Mouhy*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon Papier & beaux Caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Preſentes. A ces cauſes voulant traiter favorablement ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que

bon lui ſemblera, ſur papier & caractere co
mes à ladite feüille imprimée & attachée ſou
tredit contreſeel, & de les vendre, faire ve
& débiter par tout notre Royaume, pend
tems de ſix années conſécutives, à co
du jour de la date deſdites Préſentes. Fa
défenſes à toutes ſortes de perſonnes de qu
qualité & condition qu'elles ſoient d'en i
duire d'impreſſion étrangere dans
lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à
Libraires, Imprimeurs & autres d'impri
faire imprimer, vendre, faire vendre,
ter ni contrefaire aucuns deſdits Livres
deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni
faire aucuns extraits ſous quelque préte
que ce ſoit, d'augmentation, correctio
changement de titre ou autrement, ſa
permiſſion expreſſe & par écrit dudit E
ſant ou de ceux qui auront droit de lu
peine de confiſcation des Exemplaires co
faits, de trois mille livres d'amende co
chacun des contrevenans, dont un tie
Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de P
l'autre tiers audit Expoſant, & de tou
pens, dommages & interêts; à la charge
ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au
ſur le Regiſtre de la Communauté des Lib
& Imprimeurs de Paris, dans trois mois d
date d'icelles, que l'impreſſion de ces Livres
ra faite dans notre Royaume & non ailleurs,
que l'Impétrant ſe conformera en tout aux
glemens de la Librairie, & notamment à
du 10 Avril 1725. & qu'avant que de les
ſer en vente, les Manuſcrits ou imprimés
auront ſervi de copie à l'impreſſion, deſdi
vie, ſeront remis dans le même état où les
probations y auront été données, ès mai

notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-neuviéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 1161. fol. 719. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 28 Février 1723. A Paris le 30. Juin 1735. Signé G. MARTIN, Syndic.

ROMANS NOUVEAU
& Pieces de Theâtre q
ſe vendent à Paris, ch
PRAULT, fils.

LE Payſan Parvenu, 5 Parties, p
M. de Marivaux. La ſixiéme e
ſous Preſſe.

La Vie de Marianne, ou les Avantu-
res de Madame la Comteſſe d
**** par le même, 5. Part. la 6. e
ſous preſſe.

Les Egaremens du Cœur & de l'Eſ-
prit, ou les Memoires de M. de
Melicourt, *in*-12. par M. Crebil-
lon fils.

Le Silphe, ou le Songe de Madame
de R. par le même.

La Payſanne Parvenue, 7 Parties, la
8. ſous preſſe.

Memoires du Marquis de Fieux, *in*-
12. 4. Parties.

Memoires & Avantures de M. de***
traduits de l'Italien par lui-même,
4 Parties.

ſemens Hiſtoriques par M. l'Abbé
:s Fontaines, 2 vol *in* 12.
ıe d'un jeune Officier de l'Armée
ı Rhin, à M. de V*** *in* 12.
ie Stuard, Reine d'Ecoſſe, Trage-
.
ızaïd, Empereur des Mogols,
ragedie, par M. l'Abbé le Blanc.
Mere Confidente, Comedie en
ois Actes, par M. de Marivaux.
Retour de Mars, Comédie en un
ête en Vers, par M. de la Nouë.
Ennuis du Carnaval, Comedie en
n Acte en Vers, par Mrs Lelio
: Romagneſi.
ille & Dudamie, Parodie en vers,
ar les mêmes.
Déguiſement, Comedie en un Acte
n Vers, par M. de la Grange.
Legs, Comedie en un Acte en
Proſe, par M. de Marivaux.

L.Riquard inv.et del. Et.Fessard Sculp.

LA PAYSANNE PARVENUE, OU LES MEMOIRES DE Madame la Marquiſe de L. V.

Monſieur LE CHEVALIER DE MOUHY,

HUITIE'ME PARTIE.

Le prix eſt de 24. ſols.

A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Quay de Conty, vis-à-vis la deſcente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

AVERTISSEMENT.

JE ſuis trop reconnoiſſant des bontés dont m'a juſqu'ici honoré le Public, pour ne pas prévoir toutes les choſes qui pourroient lui déplaire. L'obligation où je ſuis dans ces Mémoires de donner des noms aux differens Acteurs qui paroiſſent ſur la Scene, me faiſant craindre qu'il ne s'en trouve pluſieurs qui ayent rapport à des perſonnes exiſtantes, je crois être obligé d'avertir qu'il n'y en a aucun qui ait été placé dans l'intention de déſigner quelqu'un, & encore moins d'occaſionner

des applications, s'il m'avoit été poſſible de les inventer tous, je n'y aurois pas manqué pour ne pas tomber dans ce cas : mais il n'a pas été poſſible que dans une narration Françoiſe j'y inſeraſſe des noms étrangers & durs à nôtre Langue ; j'eſpere après ces proteſtations que les critiques ne chercheront point à me chicaner ſur ce ſujet, il n'en vaut pas, en verité, la peine ; & lorſqu'ils voudront donner carriere à leur humeur, ils trouveront aſſez d'endroits pour s'égayer à mes dépens : bien loin de leur en ſçavoir mauvais gré, j'en rirai quand ils le voudront le premier avec eux.

Puiſque je ſuis en train de donner des avis, je ne dois pas oublier d'annoncer que cette huitiéme Partie eſt preſque

toute entiere de Monſieur le Marquis de L. V. du moins Madame ſa femme m'a fait l'honneur de me le mander, en m'envoyant le manuſcrit ; je n'ai pas eu de la peine à le croire, à la difference du ſtyle; mon intention étoit d'inſerer ici la lettre qu'elle m'a écrite à cette occaſion; mais comme j'en ai reçu pluſieurs pendant le cours de l'impreſſion de cet Ouvrage, & qu'il y a apparence que j'en aurai encore quelques-unes avant qu'il ſoit achevé, j'ai pris la réſolution de les inſerer toutes dans la derniere Partie, qui ne tardera pas à m'être envoyée ; Madame la Marquiſe de L. V. y travaillant actuellement à une de ſes Terres, où elle s'eſt retirée pendant l'abſence de Monſieur ſon Epoux, qui eſt

parti depuis peu pour Londr[illegible]
où il eſt allé recueillir une [illegible]
ceſſion.

LA PAYSANNE PARVENUE.

HUITIEME PARTIE.

JE reſolus de m'enfermer pendant l'abſence de ce cher amant, & de ne voir perſonne, mais Madame de Geneval, à qui ſans doute ſon mari avoit fait comprendre l'injuſtice de ſon procedé, vint me voir & me demander beaucoup d'excuſe ſur ce qui s'étoit paſſé, en

attribuant à ma Femme de chambre, qui étoit, disoit-elle une mauvaise langue, la cause des mauvais propos qu'elle me avoit tenuë; quelque piquee que je fusse contre cette femme, je lui trouvai l'air si humilié, & si naturel, que je ne pûs m'empêcher de recevoir poliment, tout ce qu'elle me dit à cette occasion; je ne suis pas méchante, & je pardonne aisément; d'ailleurs, je comptois que j'avois si peu de tems à rester chez elle, qu'il me paroissoit inutile de l'éviter.

La Geneval passa d'une extremité à l'autre, elle ne se crut pas plûtôt en grace, qu'elle s'invita à souper avec moi, pour mieux fonder sa pāix, disoit-elle, je n'avois point encore acquis cet usage, qui nous apprend à nous défaire poliment des gens qui nous incom-

lodent, je n'osai la refuser, on mari qui survint fut de la artie ; & comme M. de Saint al arriva dans le tems que ous allions nous mettre à ta- le, je l'obligeai à s'y mettre. Monsieur de Geneval nous en- retint à son ordinaire de mille contes, débita beaucoup d'a- ventures qui n'étoient point nouvelles ; mais qu'il rendit a- musantes, par la maniere neuve dont il les détailla ; sa femme me proposa d'aller au Parc le lendemain, m'assurant que le Roi s'y promeneroit, & qu'il devoit pêcher dans le canal : quelque peu disposée que je fus- se à me prêter à ce desir, je ne pûs refuser cette partie, par un agrément qui s'y trouvoit : un des amis de Geneval qui avoit une charge dans les Bâ- timens, lui avoit promis une gondole pour sa femme, & je

ne pouvois trouver une plus belle occasion pour me promener agréablement.

Le plaisir que je pris le lendemain à cette partie me dissipa, & ne me fit pas regretter d'y avoir consenti : Saint-Fal fut de la promenade, & nous fit voir la Menagerie, Marly & Meudon ; je trouvai ces Palais admirables, & ils m'inspirerent de plus en plus le desir de voir celui de Versailles, à la premiere occasion qui s'offriroit.

Après avoir parcouru encore quelques endroits du Parc, en attendant le Roi, qui vint assez tard ; nous nous amusâmes à le voir pêcher : Madame de Geneval me fit remarquer un Seigneur fort bien fait, qui avoit toûjours les yeux sur nous, & qu'elle me dit être ce même Duc, qui avoit demandé à me voir le jour de mon arrivée ; la

ainte que j'eus, qu'il ne fît ne tentative pour me parler, l'obligea à regagner la maiſon, ù nous nous mîmes à table en rrivant.

Le tems que nous y paſſâmes at très-bien employé, le grand ir avoit irrité notre appetit, & l'on n'a jamais mangé de neilleure grace ; l'entretien roula ſur les endroits où nous avions été, ce qui occaſionnoit de tems en tems des anecdotes intereſſantes ; & auſquelles je me plaiſois beaucoup ; tout ce qui avoit rapport à la Cour me flattoit, ſans en deviner la raiſon, & il ſembloit que je preſſentiſſoit le ſort, qui devoit un jour m'y attacher.

Cependant la nuit étant avancée, Geneval & ſa femme ſe retirerent ; le Comte auroit bien voulu, à ce qu'il me parut, me parler ; mais il crut devoir

prendre un autre tems, il c
noiſſoit ma delicateſſe ſur
bienſeances; & il faut lui r
dre cette juſtice, que jam
amant n'a été ſi attentif &
prevenant: je lui ſouhaitai
bon ſoir de la meilleure hume
du monde, & il m'en parut
ſatisfait, que je ſuis ſûre qu
paſſa une bonne nuit; les ama
ſont fols, la moindre choſe le
abat, un rien les remet.

Le lendemain jour marqu
pour les grands évenemens, j
me levai extrêmement gaye
& avec un goût de diſſipati
qui ne m'étoit pas ordinaire;
l'on s'habituë aiſément au plai
ſir; je reſſemblois à bien des
femmes, mon miroir ne con-
tribuoit pas peu à ma bonne
humeur, & dans ces tems il
m'étoit bien favorable, une
Coëffeuſe qui avoit été mandée
me mit de ce goût & de cet air

'on n'attrape qu'à Paris, ou la Cour ; j'avois deſſein de e parer ce jour, & je ne ſçais urquoi, car je ne voulois plaià perſonne ; un corps qu'on 'avoit apporté la veille me ndoit la taille aiſée & ſi noble ue j'en fus enchantée, l'on 'habilla, rien ne manqua à ion ajuſtement.

Lorſque toutes les ceremoies de ma toilette furent conommées, je paſſai dans ma ſale ; j'avouë ma foibleſſe, je me rouvai bien, & je me dis dans on petit moi-même, que le Marquis ne ſeroit pas malheueux d'avoir une femme de mon air ; je me trouvai belle enfin, & j'en ai peu vû qui fuſſent mieux que moi. Qu'on me pardonne cette vanité, elle eſt en verité à ſa place, j'en ai encore de beaux reſtes.

Monſieur & Madame de Ge-

neval entrerent dans mon
partement, comme j'ach
de me parer ; le mari ſe ré
beaucoup ſur tous mes ch
mes, complimens ordinai
pour ſa femme, elle contr
ma robe, apoſtropha la C
feuſe, trouva à redire à
chauſſure : c'eſt être femme,
je lui pardonnai en faveur de
propoſition qu'elle me fit
me mener à la Meſſe du R
je l'acceptai d'autant plus a
ment que je ſçavois que le M
quis pere & fils étoient à Pari
& que je ne craignois pas d'ê
rencontrée.

Geneval nous ayant dit qu'il étoit tems de partir, nous gagnâmes le Château ; comme nous n'avions qu'un pas à faire pour y arriver, nous nous diſpenſâmes de prendre des chaiſes ; nous paſſâmes par la Sur-Intendance, & nous enfilâmes

s petits corridors qui abouſſent au Château, nous rencontrâmes peu de monde, j'en tois un peu fâchée ; une femme eſt toûjours femme, & pour eu qu'elle ſoit jolie, elle aime être vûë & à être admirée ; e crois que le dernier terme eſt e vrai.

Je communiquai ma ſurpriſe M. de Geneval : oh ! nous ne ommes point ici à la Cour, ne dit-il, en ſouriant, ce ne ont que des paſſages de maiſons qui y aboutiſſent ; en effet, dès que nous eûmes attrapés la gallerie des Princes, & que nous commençâmes à entrer dans les appartemens, je me trouvai ſi ſurpriſe, ſur-tout lorſque je fus dans la grande gallerie, que je m'oubliai moi-même, je m'arrêtois fort ſouvent à chaque pas ; nouveau ſujet d'admiration. Sans Mr. de

Geneval, qui me guidoit; qui contenoit mes distractions je me serois jettée à tout moment au milieu de tous les empressés, dont les appartemens fourmillent ordinairement.

Cependant à chaque pas que je faisois j'avois une foule de gens qui s'arrêtoient, & qui se parloient à l'oreille; je commençois à être un peu revenue de mes enthousiasmes; & à considerer les allans & les venans, je ne pus m'empêcher de devenir rouge, de la maniere dont j'étois regardée; en effet, il n'y a point de Pays, je crois, dans le monde, où l'on examine les femmes de si près; à tout moment je faisois des pas de côté, dans la crainte où j'étois toûjours qu'on ne voulût me parler, pour ne pas dire autre chose; car on m'approchoit de si près qu'il m'étoit pardonnable d'avoir

cette

tte idée, Madame de Gene-
l qui s'apperçut, & de mon
nbarras & de ce qui l'occa-
nnoit, ſe mit à rire de toutes
s forces, & ſans ſon mari, qui
i dit, qu'elle n'étoit pas chez
le, je crois qu'elle auroit con-
nué une converſation aſſez
aiſante, & prononcée aſſez
aut pour nous faire ſuivre de
ous les jeunes gens, dont ſa
allerie étoit remplie, mais
ous bien-tôt mon tour, &
j'avois été méchante, je me
erois divertie avec juſtice à ſes
lépens.

Pendant que nous nous pro-
menions, ce que Madame de
Geneval faiſoit avec un air fa-
milier, & comme une perſon-
ne qui eſt connuë, la porte du
cabinet s'ouvrit tout à coup, le
Roi alloit à la Meſſe, tout le
monde le ſuivoit, & dans un
inſtant cette foule diſparut; M.

de Geneval dit à ſa femme qu'elle avoit mal fait de ne pas aller prendre des places, & que nous avions bien l'air de ne pas entrer dans la Chapelle: ſa femme le badina ſur ſon inquiétude, & lui dit, qu'elle étoit bien ſûre qu'on lui ouvriroit dès qu'elle paroîtroit; le mari branla la tête à cette réponſe orgueilleuſe, il prévoyoit une partie de ce qui arriva.

Madame de Geneval, connue très-connuë, à ce qu'elle diſoit, à la Cour, & en ſçachant les uſages, gratta à la porte de la Chapelle; un Garde l'entrouvrit; l'on ne peut entrer, Madame, lui dit-il tout eſt plein; elle ſe nomma & voulut s'expliquer ſur ſes prérogatives, mais le Garde du Roi referma la porte ſans lui répondre, & comme un homme qui ne fait pas grand cas de quelqu'uns;

elle me dit, émuë de colere, que c'étoit un Garde de recruë, qui ne ſçavoit pas ſon métier, mais qu'elle le lui feroit apprendre ; pour moi je n'avois pû m'empêcher de ſourire ; elle s'en étoit apperçue, & ſa vanité lui ayant fait penſer, ſans doute, que ce ris procedoit de ce qu'elle étoit ſi mal acreditée, elle retourna à la charge, & regratta à la porte ; le Garde du Roi lui dit : Eh ! Madame, il eſt inutile, je vous ai déja dit, que vous ne pouviez entrer : en prononçant ces mots, il alloit refermer la porte, lorſque je m'avançai, je ne dirai pas que ma phiſionomie lui plut, je penſerai avec plus de modeſtie, que je reſſemblois peut-être à quelque femme de qualité, ou que la maniere dont j'étois miſe en impoſa ; quoiqu'il en ſoit, il ouvrit la porte, avança le bras,

me presenta la main, & dit à la Geneval, eh ! mon Dieu, Madame, laissez passer ; je m'avançai, & il me fit entrer ; cette femme fut obligée pour me suivre de dire qu'elle étoit avec moi, il sembloit que ce jour étoit fait pour la mortifier, il n'y avoit qu'une place sur une forme qui me fut donnée, & Madame de Geneval fut obligée de se tenir droite ; j'en eus pitié, je lui offris ma place, mais elle me refusa, en me disant avec un dépit dont elle ne fut pas la maîtresse, qu'on ne faisoit point de ceremonie chez le Roi.

J'étois trop occupée du coup d'œil charmant qui me surprit, pour faire attention à ces dernieres paroles. Si une Provinciale est étonnée la premiere fois qu'elle se voit à la Cour, qu'on imagine à quel point le

doit être une perſonne de ma ſorte, qui tout au plus en a entendu parler, & qui n'a jamais eu lieu de ſe faire aucune idée certaine ſur cet article.

De tous les objets brillans qui fraperent ma vûë, je n'arrêtai mes yeux pendant une partie de la Meſſe, que ſur la tribune; le Roi s'y diſtinguoit autant par ſa pieté que par la grandeur qui l'accompagne; je n'oubliai rien pour confirmer le préjugé auquel j'étois attachée avec un ſi grand zele, je ſçus parfaitement remarquer que le Monarque étoit ſeul, & que cette ſolitude étoit un attribut de ſon élevation; le nombre de Seigneurs confondus derriere lui formoit un aſpect qui m'imprima, mais que je n'enviſageai que comme une ombre, qui me mettoit au grand jour l'aimable Prince auquel j'étois

ſi attachée, depuis le moment fortuné que le hazard l'avoit offert à mes yeux.

Après avoir éxaminé pendant longt-tems un point de vûë ſi cher, je promenai les yeux ſur les travées; cet enviſagement me fit revenir de ce que j'avois entendu dire, au ſujet du peu de pieté qui regne parmi les gens du grand monde, je fus au contraire édifiée de la decence avec laquelle le Courtiſan aſſiſtoit aux Myſteres, chacun paroiſſoit recueilli en ſoi-même, nuls entretiens, nulle minauderie, tous les dehors prêchoient la modeſtie & le reſpect, il me ſembla que j'étois ſeul diſtraite, & j'en rougie: j'ai connu depuis par experience que ce que j'enviſageois alors comme une pieté ſolide, n'étoit qu'une imitation decelle du Maître, tout eſt copie,

à la Cour lorſque le modele eſt bon, ce qui l'environne paroît lui reſſembler.

La Meſſe finit enfin ; j'étois ſi occupée de tant d'objets intereſſans, que je ſerois reſtée la derniere à ſortir, tant ils m'attachoient : mais une main dont je me ſentis touchée, que je crus être de Madame de Geneval, qui m'avertiſſoit qu'il étoit tems de partir, me rendit à moi-même ; je répondis ſur ce préjugé ſans me retourner, j'avois les yeux attachez ſur une Dame dont la phiſionomie m'avoit prévenue au point que je ne pouvois me reſoudre à la quitter ; elle étoit grande, faite à peindre, avoit de grands yeux noirs, un ſingulier dans le viſage qui me touchoit, je la parcourois de tous mes yeux, lorſque Madame de Geneval interrompit mon examen, en me

TAYLOR INST. OXFORD

disant d'un ton qui reſſentoit encore ſa premiere humeur : Répondez donc, Madame, à M. le Marquis, à ce nom je me tournai bruſquement, je crus que c'étoit mon amant, car j'imaginois qu'il n'y avoit que lui qui dût être appellé ainſi ; mais que devins-je ! s'attend-on à l'incident qui va ſuivre ? Un frémiſſement general me ſaiſit, c'étoit le Marquis de L. V. Pere de celui qui étoit ſans ceſſe preſent à mon imagination, il n'étoit point parti, comme il l'avoit dit à ſon fils, c'étoit une ruſe, on verra dans la ſuite à quelle occaſion il avoit uſé de cet artifice, mais revenons.

Pardonnez, Madame, me dit ce vieux Seigneur, ſi je profite de l'heureux hazard qui vous offre à mes yeux. On n'oublie pas aiſément des traits comme

comme les vôtres, trouvez bon que je vous marque la joye que j'ai de vous avoir retrouvée, l'état où je vous ai laissé m'avoit donné des inquiétudes mortelles, & sans le devoir qui m'appelloit ici, je ne serois assûrément point parti que je ne vous eusses vû entierement rétablie; mais si l'on a été fidele à mes ordres l'on aura pû vous dire que j'en avois donné pour qu'on eût de vous tous les soins possibles... Mais que vois-je, Madame, continua ce Seigneur, s'appercevant à ma pâleur que je souffrois? Quoi! ma présence portera-t'elle toujours avec elle le trouble & l'embarras. Seroit-il possible que je fusse assez malheureux pour que cela fût? Auriez-vous des raisons secrettes? ... Madame n'en peut avoir aucune, Monsieur;

interrompit la Geneval, qui ne pouvoit reſter ſi long-tems ſans parler. Et il n'y a perſonne qui ne ſe tienne honoré des politeſſes d'un Seigneur comme Monſieur le Marquis ; je vous ſuis bien obligé, Madame, repris le Pere de mon Amant, en la regardant fixément, & comme quelqu'un qui cherche à ſe rappeller ſa mémoire ; mais je voudrois bien que Madame penſât de même : un homme d'un certain âge, & qui me parut diſtingué, vint heureuſement parler au Marquis, ce qui me donna le tems de me remettre ; j'eus honte de me trouver avoir ſi peu d'eſprit, & cette réfléxion me cauſa un tel dépit, que je crois, que je me ſerois tirée d'un entretien ſi délicat, ſi l'on étoit revenu à la charge ; mais ſans doute que le Courtiſan qui avoit in-

:rrompu ſi à propos une con-
erſation trop gênante pour
oi, étoit de cette volée, qui
blige les plus qualifiés même,
ſe contraindre lorſqu'ils pa-
oiſſent; je ne me trompai pas,
Madame de Geneval m'apprit
n ſortant de la Chapelle, que
elui dont il eſt queſtion étoit
n place, & qu'il n'y avoit per-
onne qui n'eût ſes raiſons pour
e ménager.

La ſurpriſe affoiblit un in-
cident qu'on craint, mais la
réflexion en groſſit le dan-
ger. Je ne fus pas plûtôt éloi-
gnée du pere de mon Amant,
que je friſſonnai du péril que je
venois de courir; cent choſes
ſe retracerent à mon eſprit,
qui m'agiterent au point que
je ne voyois ni n'entendois
perſonne, au lieu de l'eſcalier
par où je devois deſcendre
pour retourner chez moi, ma

distraction m'avoit fait rentr
dans les appartemens ; la G
neval qui ignoroit mon dessei
me suivoit, & voyant que j
ne répondois à aucune des
choses qu'elle me disoit, elle
crut que j'étois fâchée de la
hauteur avec laquelle elle m'a-
voit parlée ; elle crut devoir
la réparer en contraignant son
caractere altier : ce même or-
gueil m'étoit avantageux, en
ce que l'expérience lui faisant
connoître de tems à autre que
les personnes de la premiere
qualité me rendoient des de-
voirs ? Elle se persuadoit que
je devois être bien au-dessus
des femmes ordinaires : quoi-
qu'il en soit, elle me joignit, &
m'arrêtant avec beaucoup de
politesse, elle me demanda si j'é-
tois fâchée contre elle, & si sa
compagnie me gênoit ; ajoûtant
qu'elle avoit lieu de le croire,

ur la vivacité avec laquelle m'éloignois d'elle, qui étoit marquée : & qu'il y avoit pparence qu'elle m'étoit incommode, ces paroles me tirerent de ma diſtraction, je l'aſſûrai que ma façon de penſer étoit bien éloignée de ce diſcours, qu'elle ne me rendoit pas juſtice ; mais que j'avois des raiſons pour ſortir du Château, & pour regagner le logis, elle me dit que je n'en prenois pas le chemin, & qu'il s'en falloit beaucoup ; je la priai de m'y remener, & je la ſuivis, bien ſurpriſe de tous les pas que j'eus à faire pour me retrouver dans les cours. Des chaiſes bleues qui ſont toujours au pied des eſcaliers me furent offertes pour me reporter chez moi, j'allois me jetter dans la premiere, ſans aucune autre at-

tention, dans la crainte que j'étois toujours que je fusse suivie, lorsque j'entendis une voix qui s'écrioit : allez la prier d'attendre un instant. Madame de Geneval qui entendit comme moi, ces paroles, au lieu d'entrer dans sa chaise, fit arrêter la mienne, en disant, que le même Seigneur qui m'avoit abordé à la Chapelle, descendoit le grand escalier, accompagné d'un de ses Pages, & qu'il me demandoit à me parler. Ma frayeur redoubla, ô Ciel ! m'écriai-je, intérieurement ; inspirez-moi, quel parti dois-je prendre dans cette périlleuse occasion, & que signifie que je retrouve par-tout le pere, & que le fils ne se rencontre jamais, sa présence me seroit ici bien nécessaire, pour me tirer de ce fatal embarras. Le vieux

Marquis me ſurprit en faiſant cette réfléxion ; j'étois reſtée dans ma chaiſe, mon trouble étoit au point que je dûs paroître à ce Seigneur, d'une impoliteſſe extrême : Je ne ſouffrirai pas, Madame, me dit-il, ſans faire attention à mon air interdit, que vous vous ſerviez de cette chaiſe, voici la mienne qui vous reconduira à votre demeure, vous ſerez plus convenablement, trouvez bon qu'à l'iſſûë de votre dîner j'aille vous rendre mes devoirs ; je n'ai pas oublié que dans la converſation que j'eus avec vous à la campagne, que vous me parûtes indulgente pour les gens de mon âge, & je m'en reſouviens avec plaiſir. En me diſant ces choſes, il me préſenta la main, pour me faire entrer dans ſa chaiſe ; il ſembloit que ce Seigneur avoit un

aſcendant ſur moi, auquel je ne pouvois réſiſter, je répondis cependant à ſon compliment, que j'étois fort ſenſible à ſes politeſſes, & que je me tiendrois fort honorée de ſa viſite.

La chaiſe partit après ces mots : en tournant vers la grille, j'entrevis le vieux Marquis qui parloit à Madame de Geneval, ce qui ne me donna pas peu d'inquiétude ; je ſçavois que cette femme aimoit à parler ; il me ſembla auſſi en ſortant des cours, que tous ceux devant leſquels je paſſois, s'arrêtoient & m'examinoient ; je ne doutai pas que ne ce fût à cauſe de la chaiſe où j'étois, dont les armes étoient connuës, & j'avouerai que malgré les divers ſoins dont j'étois agitée que mon amour propre ſe repaiſſoit de ſes chimeres,

& que je n'étois point fâchée de me voir dans un état si pompeux & si brillant.

Barbe, ma Cuisiniere (je ne l'appellerai plus de ce nom que cette fois) me remit en entrant une lettre, que j'ouvris avec précipitation, parce que je reconnus le caractere. Malgré le nouvel incident qui me troubloit, je fus sensible à la part dont elle me venoit, elle étoit de Sainte Agnès, cette infortunée, & tendre amie dont j'ai parlé dans la quatriéme Partie, elle étoit conçuë en ces termes.

LETTRE.

» Je n'ai jamais douté, ma » chere Jeannette, de votre » bon cœur & de votre façon » de penser, l'aimable Linda- » mine m'en a donné des preu- » ves dès les premiers jours de

» ſon arrivée ici, en m'appre-
» nant le leze avec lequel vous
» l'aviez engagée à me ſervir, &
» les moyens qui avoient déja
» été employés pour me procu-
» rer du repos, je n'oſois me flat-
» ter qu'ils euſſent un heureux
» ſuccès ; je me croyois oubliée
» de toute la terre. A quel
» tranſport n'ai-je pas été
» livrée, lorſque des preuves
» convainquantes m'ont fait
» connoître que l'amie & l'a-
» mant m'étoient fidéles : oui,
» chere Jeannette, vos ſoins,
» votre amitié triomphent, j'ai
» réponſe du conſtant Meli-
» court, il doit arriver ici dans
» peu, & m'aſſurer lui-même
» de toute ſa tendreſſe ; je vous
» aurois déja écrit, ſi j'avois
» ſçus où vous prendre ; mais
» votre lettre, que je viens de
» recevoir me fait profiter a-
» vec précipitation de l'adreſſe

» que vous me donnez, pour
» vous apprendre ce qui m'arri-
» ve de consolant ; je sçai que
» vous partagez mes inquié-
» tudes & mes plaisirs, je
» ne manquerai pas de vous
» écrire beaucoup plus au
» long, dès que Melicourt
» sera arrivé ; pour peu qu'il
» soit maître de lui-même il
» ne manquera pas sur ce que
» je lui dirai, d'aller vous ap-
» prendre ce que je dois crain-
» dre ou esperer ; pensez, ma
» chere amie à quel point je
» dois être agitée en attendant
» la décision de mon sort : hé-
» las ! je rougis de vous l'a-
» vouer ; mais si je suis assez
» malheureuse d'être obligée
» de finir mes jours dans le
» Cloître, ils ne seront pas
» long-tems sans être termi-
» nés. Adieu, chere amie, a-
» bregez par vos précieuses

» lettres un tems cruel, paſſé
» dans l'ennui & dans l'impa-
» tience, vous ſçavez trop par
» experience combien l'in-
» certitude eſt horrible, pour
» ne pas diminuer les tour-
» mens qu'elle me fait ſouffrir.
» Lindamine qui ſçait à préſent
» votre hiſtoire, & qui vous
» aime tendrement, vous de-
» mande la même grace, elle
» eſt remplie de ſentimens &
» d'eſprit, tout le monde l'ai-
» me ici & reſpecte ſa vertu;
» elle en a donné des preuves
» convainquantes, en réſiſtant
» aux marques de déſeſpoir,
» que ſon amant avoit expri-
» mé publiquement, quelque
» cher que lui ſoit Beliſay, el-
» le n'a jamais voulu le voir:
» vous ſçavez ſon hiſtoire, el-
» le me l'a appris; mais vous
» ignorez que ce téméraire a-
» mant avoit découvert la re-

traite de Lindamine, & qu'un moment après qu'elle fut entrée à la clôture qu'il y parut & qu'il y fit des extravagances ſans nombre, pour obliger ſa maîtreſſe d'en ſortir. On a pardonné à ſon déſeſpoir, & il a enfin pris le » parti de ſe retirer ; la charmante Pelerine en a ſouffert, » mais par ſa vocation admirable, elle s'eſt miſe au-» deſſus des foibleſſes du cœur : » qu'elle eſt heureuſe ! que ne » lui reſſemblai-je ! Adieu encore une fois, belle amie, » j'attens de vos nouvelles, » avec autant d'impatience » que j'ai d'inclination pour » vous : C'eſt beaucoup dire, » car elle eſt au-deſſus de tout » ce que je puis exprimer.

SAINTE AGNE'S.

J'achevois à peine de lire

cette lettre, que la Gene-
val rentra, vous ne m'avie
pas dit, Madame, me dit-
elle, avec un air fin, que
vous connuſſiez Monſieur le
Marquis de L. V. je ne vous
cacherai point, qu'il n'a pas
tenu à lui que je ne devienne
de ſes amis avant que d'être
engagée ſous les loix de l'hy-
men, quoiqu'il fût dans le tems
d'un certain âge, il étoit en-
core dangereux; & ma mere
m'éloignoit de lui avec autant
de precaution que s'il eût été
un jeune homme; il vient dans
l'inſtant de me rappeller ces
choſes, &il a paru ſe reſſouve-
nir de ces bagatelles avec plai-
ſir, mais quelque choſe qu'il
m'ait pû dire, je n'en ai
point été la duppe, & la per-
miſſion qu'il m'a demandé de
renouveller connoiſſance, m'a
bien plûtôt la mine d'être un

prétexte pour entretenir la vôtre : vous badinez ſans doute ; Madame, repris-je, avec un embarras extrême, je ne connois point le Seigneur dont vous me parlez ..... vous ne le connoiſſez pas, interrompit Madame de Geneval, en me regardant fixément, à quoi tend ce myſtére, ne vous êtes vous pas rencontrés vous & lui dans un Village où il paſſoit ? cela eſt vrai, continuai-je, concevant aſſez par ce diſcours que le pere de mon amant lui avoit appris cette particularité ; mais il a pû vous dire, continuai-je, que je n'eus l'honneur de le voir qu'un moment. Oui, pourſuivit cette femme, je ſçais que vous tombattes en foibleſſe, & qu'il partit ſans être informé qui vous êtiez, malgré toutes ſes perquiſitions, & c'eſt cette même curioſité qui n'a pas

été satisfaite, qui a donné lieu à l'entretien que nous venons d'avoir ensemble; mais comme je n'ai pû répondre que vaguement à toutes ses questions, je les ai terminées en l'assurant que dès qu'il vous marqueroit ses désirs à ce sujet, qu'il auroit lieu d'être entierement satisfait.

La soupe qu'on servit alors, interrompit une conversation qui me gênoit beaucoup; la Geneval qui avoit du monde à dîner, voulut m'engager à lui aider à en faire les honneurs; mais je m'en défendis, sous prétexte d'un mal d'estomach, & je ne mentois point; j'étois si accablée de la rencontre que j'avois faite, & elle occasionnoit des réflexions si désagréables, & si importantes, que je fus plus d'une heure à rêver à table, avant que de songer

ſonger à manger : ma bonne tante qui étoit reſtée derriere ma chaiſe, & qui me preſſoit depuis que j'y étois, d'employer ce tems comme il devoit l'être, étonnée de l'accablement que je marquois, me demanda avec tout le reſpect dont elle pouvoit être capable, ſi je paſſois ma vie à jeûner, pour me délivrer de ſes inſtances, & pour me fournir l'occaſion d'être ſeule ; je m'y rendis, & je me fis violence, après quoi je me retirai dans mon cabinet, où rappellant la fatale rencontre du vieux Marquis, & toutes les ſuites qu'elle pouvoit avoir, je m'abandonnai à ma douleur, & je me mis à pleurer ; mais ayant fait un effort ſur moi-même, & penſant que le pere du Marquis ne tarderoit pas à venir, & que s'il me ſurprenoit dans cet état, il auroit

lieu de penſer bien des choſes ; craignant d'ailleurs que ſon fils ne fût pas parti, & qu'il ne ſurvînt pendant que ſon pere ſeroit chez moi, ce qui auroit tout découvert, je crus qu'il étoit de ma prudence de prévenir tous ces incidens ; pour cet effet je crus devoir écrire, à mon amant & dans ma lettre je l'avertiſſois de tout ce qui m'étoit arrivé, en le priant au nom de tout ce qui lui étoit de plus cher, de me faire partir, & de ne pas me mettre dans le cas de le perdre peut être pour jamais.

Dès que ma lettre fut finie, je tombai dans un autre embarras, pour la lui faire rendre ; en qui me confier, je ne pouvois diſpoſer que de ma ſimple tante, je devois compter ſur ſa fidelité ; ſon caractere étoit de ceux dont le fond ſe découvre d'abord, elle avoit de l'eſprit

à sa maniere, mais son ingenuité me donnoit de la défiance ; ces sortes de gens en ne voulant rien dire ; disent tout, on pouvoit la questionner, la faire jaser : lui recommander d'être discrete étoit peut-être une raison, pour lui donner envie de parler ; après avoir bien pesé & examiné ce dessein, je crus ne pouvoir mieux faire que d'entreprendre mon message moi-même.

Ce parti pris, je fis venir une chaise ; je me mettois par là à l'abri de plusieurs embarras : je ne sçavois point le logement de mon amant, mais il étoit connu, & je ne doutois pas que mes porteurs ne le sçûssent, je pretendois me servir de l'un d'eux pour lui faire rendre ma lettre, & de me tenir pendant ce tems close dans ma chaise : une autre raison m'engageoit à sortir de

chez moi, je voulois éviter la visite du vieux Marquis, & gagner du tems, jusqu'à ce que j'eusse avertis son fils, dans l'esperance que touché du danger que je courois, il me mettroit peut-être à l'abri de ce que je craignois avec bien de la raison.

Je suis persuadée qu'il n'y a personne qui n'entre dans ce moment dans toutes ces choses, & qui ne pense que dans ce quart d'heure je ne devois pas être à mon aise. Allons plus loin.

Mes porteurs sçavoient, comme je l'avois prévû, où demeuroit le Marquis, dès que je fus à la porte, je fis arrêter, & j'ordonnai à celui qui me parut le plus entendu de s'informer s'il y étoit; j'étois si émûë, que j'oubliai sans doute la précaution la plus importante; car

homme reparut bien-tôt, & me dit que celui dont je m'informois étoit à table, qu'on étoit allé l'avertir, & que dans un moment j'aurois de ſes nouvelles ; je n'avois pas intention de lui parler dans un endroit auſſi ſuſpect, & où nous pouvions être examiné ; une nombreuſe livrée alloit & venoit ; pouvoit tirer des conjectures de cette viſite, je crus qu'il ſuffiſoit de rendre ma lettre, & j'étois prête à la donner au porteur, avec ordre de la mettre en main propre à mon amant, lorſque Dubois, ce Valet-de-chambre dont j'ai parlé autre part, parut ; la maniere dont j'étois miſe fut cauſe ſans doute qu'il ne me reconnu pas ; il s'approcha, & me dit que M. le Marquis qui ſçavoit qu'une Dame vouloit lui parler, me prioit de paſſer dans ſon cabinet, &

qu'il s'y rendroit dans un instant ; je ne le puis, répris-je, charmé de cette rencontre qui me parut heureuse ; mais mon cher Dubois, continuai-je, remettez lui cette lettre, & dites lui..... Ah ! Mademoiselle Jeannette, interrompit ce domestique, qui me reconnut, quel est votre dessein ? à quoi vous exposez-vous, voulez-vous vous perdre ? mon maître est à Paris, & si c'est à lui que vous en voulez, comme je n'en doute pas, on a confondu, son pere est ici, tous est découvert si vous paroissez. Juste Ciel ! m'écriai-je, que me dites vous, ce n'est pas à lui assurément à qui j'avois dessein de remettre ma lettre. Eloignez-vous donc, poursuivit Dubois, notre vieux maître ne tardera pas à paroître, il aime trop les femmes, pour les faire

ttendre ; on lui a rapporté ue vous étiez aimable, & je remble qu'il ne ſurvienne avant ue l'on ait retrouvé le porteur ui vous manque.

Qu'on juge de l'étonnement & de la crainte où ces paroles ne jetterent ; j'ordonnai au porteur qui reſtoit de m'ouvrir, aimant mieux retourner à pied que de riſquer une pareille entrevûe.

Mais l'entêtement de cet homme à vouloir retrouver ſon camarade, fut cauſe que lorſqu'il revint il n'étoit plus tems, je ne fus plus la maîtreſſe de m'éloigner.

Un Page qui de l'anti-chambre m'avoit lorgné, qui m'avoit vû parler à Dubois, & qui fut témoin de la lettre que je venois de lui rendre, fut régaler ſon maître de toutes ces choſes ; on lui faiſoit alors la guerre ſur

ſes bonnes fortunes ; la bêtiſe de mon commiſſionnaire qui avoit cru bien faire d'ajoûter, que j'arrivois pour lui faire ma cour, occaſionnoit ce diſcours : ce maudit Page, dis-je, (qu'il me pardonne l'épitete,) vint malicieuſement avertir le vieux Marquis, que laſſé de l'attendre, j'étois prête à m'en retourner, & que ſans un des porteurs qui s'étoit éloigné, je ſerois déja partie, l'un des Seigneurs qui étoit à table, s'écria, Ah ! c'eſt être aſſurément trop cruel ; & après ces mots il ſortit, & fut ſuivi par ſept ou huit autres jeunes gens qui arriverent dans le tems qu'on m'enlevoit pour m'eloigner, l'un d'eux que je reconnus pour le Duc de..... que la Geneval m'avoit fait remarquer à la pêche, fit arrêter, & paroiſſant à ma chaiſe, me dit que j'allois avoir audience

e du vieux Marquis, & qu'il ne faiſoit de ſa part mille excuſes de m'avoir fait attendre. Troublée juſqu'au fond du cœur de ce qui m'arrivoit, je faiois ſigne à mes gens de partir, & je ne répondois point ; mais l'ordonnai vainement, le reſpect que les gens avoient pour les Seigneurs qui m'environnoient, leur avoient fait poſer leur chaiſe à bas, & celui de devant avoit ouvert la portiere. Le jeune Seigneur qui venoit de me parler, me preſenta la main, mais il ne m'eut pas plûtôt enviſagée, qu'il ſe tourna vers les autres, le Marquis n'eſt point malheureux, s'écria-t'il, cette belle Dame eſt la même que nous avons tous admiré à ſes fenêtres au retour de la Chaſſe. Tout le monde à ces mots s'approcha, & m'examina avec un murmure flatteur pour mes

charmes, mais qui redoub
mon inquietude; pour surcro
d'embaras, le vieux Marquis a
riva, & me reconnoissant, il r
cula de deux pas, avec un air d
joye: Ah! c'est vous, Madame,
s'écria-t'il, mon Dieu, pour
quoi me faire l'honneur de me
prevenir? je me sçais bien mau-
vais gré de n'avoir pas presse la
visite que je devois vous rendre,
en proferant ce mots, il me fit
sortir poliment de ma chaise, &
je le suivis, avec le trouble qu'on
peut imaginer.

Je fus accompagnée de tous
ceux qui étoient avec le Mar-
quis, & j'entendis que l'un
d'eux disoit au Seigneur qui
m'avoit parlé le premier, c'est
donc là celle dont tu m'as tant
entretenu, & chez laquelle l'on
n'a pas voulu te recevoir? tu
n'avois pas tort de me vanter sa
beauté; ce discours me confir-

a celui que la Geneval m'a-
ıit tenu la veille, & m'apprit
ı même tems le fond qu'on
ɔit faire ſur la diſcretion des
unes gens.

En traverſant l'antichambre
:ntrevis Dubois, qui ſe trou-
a ſur mon paſſage, & qui mit
iroitement le doigt ſur ſa
ouche, comme voulant me
ire d'être prudente, & de ne
en avoüer, je conçus on ne peut
as mieux par ce ſigne ce qu'il
ouloit dire, & il ſembla qu'il
n'inſpira de la prudence; dès
ue je fus aſſiſe, j'adreſſai la paro-
e au vieux Marquis, en affectant
e plus de ſincerité qu'il me fut
poſſible: ſi j'avois appris plûtôt,
Monſieur, lui dis-je, qui vous
étiez, je n'aurois pas manqué
à venir vous remercier des at-
tentions que vous avez eu pour
moi dans le Village où le ha-
zard nous a fait rencontrer,

Madame de Geneval m'a informé ce matin de ces choses, & que vous aviez poussé vos bontés au point de vouloir envoyer un Medecin pour me soulager. Il est vrai, Madame, reprit le Marquis, mais en peut-on trop faire pour une personne aussi accomplie, je vous en fais Juge, Messieurs, poursuivit-il, en adressant la parole à la Compagnie, regrette t'on des soins aussi bien employés ? Tous les Seigneurs me dirent à cette occasion les choses les plus polies, & il me sembla que je n'y répondis point mal ; le Duc de..... me demanda avec beaucoup d'ardeur, si l'on pouvoit être assez heureux pour m'être utile à la Cour. Je fondai ma réponse sur l'histoire fabriquée par Saint-Fal, & je répondis que je ne doutois pas que je n'eusse besoin de protecteurs dans l'af-

ire qui m'y amenoit, que feu
on mari avoit bien servi, qu'il
voit mangé son bien au Ser-
ice; & que je demandois en
ette consideration une pen-
on que je pusse manger dans
n Couvent, où je m'étois re-
oluë de finir mes jours. A ces
nots de Couvent le vieux Mar-
uis & la Compagnie se ré-
rierent, ils me dirent tous,
u'ils m'offroient de bon cœur
eur crédit pour faire réussir
mon affaire, mais que ce n'é-
toit qu'à condition que le der-
nier article ne paroîtroit pas
dans mon mémoire que pour la
forme, & ils ajoûterent tout ce
que des jeunes gens peuvent
dire dans une semblable occa-
sion à une femme qui ne fait
point peur; je me tirai assez
adroitement de cette conversa-
sation, je fus assez heureuse
pour ne point être questionnée

sur le Regiment où avoit été mon prétendu mari, j'aurois été fort embarrassée, si cela étoit arrivé, comme cela paroissoit assez naturel; Saint-Fal ne m'avoit point fait ma leçon la-dessus, il étoit bien excusable, & nous n'avions garde de prevoir ni l'un ni l'autre que je me trouverois dans un embarras aussi délicat.

Je m'étois levée pour prendre congé du vieux Marquis, qui n'avoit point cessé pendant tout le tems de ma visite de me regarder, mais il vint à moi, & me pria de rester encore un moment: Peut-on vous proposer, Madame, me dit-il, une petite dissipation, il y a Comédie aujourd'hui, vous n'avez point vû peut-être une Piéce fort à la mode, intitulée Iphygenie; elle vous amusera sûrement; le caractere en est tendre

t bien soûtenu, elle a fait plaiir à tout le monde, & je ne oute pas qu'elle ne vous en aſſe ; je crus trouver une legiime excuſe ſur les bienſéances le mon état de veuve, mais on n'eſt pas credule ſur cet arricle dans le grand monde : Oh ! pour celui-là, Madame, interrompit le jeune Duc, l'exeuſe n'eſt point recevable, outre que le tems deſtiné à l'uſage du deüil eſt plus que paſſé, il eſt à préſupoſer que vous n'êtes point connue, & quand cela ſeroit, nous ſommes dans une Cour où l'on a de l'indulgence, & où l'on ne s'arrête pas aux minuties. J'oſe dire plus, que dans l'intention où vous êtes de demander des graces à la Cour, il n'eſt point mal-à-propos qu'on vous voye, & qu'on connoiſſe que vous les mérités. Cette raiſon eſt fort convena-

ble, reprit un jeune Cavalier, qui n'avoit point encore parlé: & je me charge moi d'apprendre à tout le monde qu'une Veuve de cette distinction est faite pour obtenir des graces, & je me declare dès ce moment pour le solliciteur de sa pension. Vous voyez, Madame, poursuivit le Marquis, en riant, qu'à cela il n'y a rien à répliquer. Je ne doute pas même que le Duc, de l'humeur dont je le connois, ne tienne parole. Vous ne devez pas hesiter à le charger de votre affaire, il est admirable pour faire réussir tout ce qu'il entreprend.

Le Duc de..... flatté de ce discours, pour achever de me donner une opinion entiere de son crédit, s'écria, que si dans trois jours ma pension n'étois pas accordée, si je voulois m'en rapporter à lui, qu'il vou-

loit y perdre la diſcretion qu'on voudroit impoſer, & ne jamais paroître à mes yeux; peine, ajoûta-t'il, pour lui au-deſſus de tous les ſupplices!

Le ton affirmatif avec lequel ce Seigneur profera ces mots, fit rire toute la Compagnie; pour moi qui craignoit qu'une plus longue ſcene n'éclaira trop ſur ce que j'étois, je voulus une ſeconde fois me lever & ſortir, en repréſentant pour ſecond pretexte, qu'il ſeroit indecent que je paruſſe ſeule au ſpectacle, où conduite par un homme; j'avois prévû cette objection, reprit le vieux Marquis, en me remettant reſpectueuſement ſur ma chaiſe, vous m'avez vû donner un ordre, j'ai envoyé prier votre hôteſſe de ſe rendre ici, je lui ai envoyé ma chaiſe, & je ne doute pas qu'elle n'arrive bien-tôt, je la connois, &

je ſçai qu'elle acceptera avec joye l'honneur de vous accompagner..... Suppoſé, cependant qu'elle nous manquât, je vous donnerai une aimable Compagne; ainſi, Madame, continua le Marquis, vous voyés que toutes les difficultés ſont levées, & que tout conſpire pour que vous voyez Iphigenie.

Que répondre à des ſollicitations ſi preſſantes & ſi polies! qu'il eſt difficile de ſe défaire des gens de Cour! qu'ils ſont attrayants! ils ſemblent être faits pour les femmes; je me voüai dans mon interieur à Dieu, & je me recommandai à ſa divine protection. Je n'avois pas d'autre parti a prendre, c'eſt ordinairement notre dernier recours, & ce devroit être le premier, comme le plus ſolide & le plus aſſuré.

La partie ainſi réſolue, le Marquis s'écria, il eſt à preſent queſtion de ſçavoir qui introduira ces Dames à la Comedie; car pour moi, continua-t'il, outre que je ſuis trop vieux, & que je me tirerois mal de cet emploi, mon devoir y met obſtacle; tous ceux qui étoient preſens s'offrirent alors, mais le Duc de ..... fut le privilegié, à cauſe de ſa qualité ſans doute, le Marquis ajoûta, qu'il ſe chargeoit de nous faire placer, & qu'il alloit envoyer de ſa part à l'Exempt du jour; il ajoûta en ſouriant, qu'il ſe ſerviroit de Dubois: comme un digne agent de ſon fils, & comme très-entendu pour le ſervice des Dames, ſi le Marquis eut jetté alors les yeux ſur moi, il auroit jugé que ce qu'il venoit de dire m'intereſſoit, heureuſement qu'il ne m'examina

pas alors ; pour les Seigneurs qui m'environnoient ils attribuerent sans doute à ma pudeur le derangement qui parut sur mon visage, ils me disoient assez de choses flatteuses pour se le persuader, & le petit embarras, dont ils imaginoient qu'ils étoient la cause ne faisoit point contre moi ; j'ai sçû depuis qu'on ne haïssoit pas dans ce Pays les beautez neuves : en voilà assez sur ce sujet, on pardonne à une femme de sçavoir bien des choses, mais on ne tolere point qu'elle les débite ; le masque est tellement de mode, que l'on se scandalise lorsqu'on cesse un instant d'en faire usage.

Dubois qui avoit été appellé, parut avec un air qui dénotroit sa surprise, il avoit sans doute craint d'abord qu'une mercuriale ne fût la cause de ce qu'on

le mandoit, mais il se rassura à l'ordre qu'il reçut ; il écoutoit le Marquis avec de grands yeux étonnés, & il se fit deux fois répeter la même chose, tant il étoit distrait ; quel qu'agitée que je fusse, si je ne pus m'empêcher de sourire interieurement de son embarras : l'arrivée de Madame de Geneval, dont je lûs dans la phisionomie la joye secrette, me servit de contenance ; car, quoiqu'on m'assura flateusement que j'étois faite pour le monde, je ne m'y trouvois pas à ma place ; la consolation que j'eus de mon peu d'usage, fut que mon hôtesse y étoit plus empruntée que moi, pour une femme qui s'étoit tant piquée de connoître la Cour, je ne trouvai pas qu'elle y joüa un grand role. Cette volubilité de parler que je lui avois vûë me fit d'abord penser

qu'elle alloit seule défrayer le cercle, mais je connus par experience que bien de ceux qui paroissent avoir le plus d'esprit parmi les gens de leur sphere, sont les plus embarrassés lorsqu'ils en sont sortis ; Madame de Geneval ne put jamais proferer un discours de suite ; elle *monseigneurisa* tous ceux qui lui firent l'honneur de lui adresser la parole, elle étoit sur un fauteüil qu'on lui avoit avancé, comme une balle de Paume sur une raquette, à peine s'y reposoit-elle, à chaque mot adressé elle en sortoit, la reverence s'ensuivoit ; je ne pûs m'empêcher de sourire plusieurs fois interieurement de cet usage surprenant de politesse ; mais je pensai éclater lorsqu'un de ceux qui étoient presens lui dit quelque galanterie au sujet de sa beauté ; ses yeux s'adoucirent

ce flatteur propos, avec un ouris preparé doucereux, qui herchoit à perſuader qu'on toit ſenſible à cette bonté ; & on corps ſemblant à reſſort dans le même inſtant, par un mouvement de rapport avec la tête & les épaules, donnoit la queſtion à ſa gorge pour la faire remonter.

Voilà une idée de ce que peut l'amour propre, & une image en même-tems de notre charité. Entre nous autres femmes, nous ne nous faiſons aucune grace ; & pour finir cet article par un trait de ſincerité, j'avouerai que je n'ai rien décrit dans ces Mémoires, qui m'ait fait autant de plaiſir que ce petit trait de ſatyre. Que veut-on, je ne puis m'empêcher d'en convenir, je ſouhaite que mes ſemblables ne m'imitent pas en ceci, la réflexion m'a mis

à la veille de ſuprimer ce que je viens de dire ; mais il y auroit peut-être eu une ſorte d'orgueil à le faire ; ainſi tout conſideré je laiſſe ces choſes dans l'état qu'elles ſont.

Cependant l'attention avec laquelle le vieux Marquis m'éxaminoit, me replongea dans mes premieres frayeurs, & me fit juger qu'il penſoit bien des choſes à mon ſujet. Cela me rappella ce qu'il avoit dit en ſortant de ma chambre dans le tems que je feignois de continuer dans l'évanouiſſement, que j'ai rapporté dans la ſixiéme Partie, qu'il avoit des moyens pour apprendre qui j'étois; mais ce qui me donna le plus à penſer, fut qu'il ne me parla d'aucune de ſes choſes, & lorſque je comparois ſes politeſſes & ſon ſilence, après s'être donné tant de ſoins pour

me

ne connoître, je ne pouvois n'empêcher de conclure à sa tranquillité apparente, qu'il en gissoit avec politique, & qu'il voit des raisons secrettes pour en user avec ce ménagement.

Prévenuë par ces réflexions je me repentis de la facilité avec laquelle je m'étois prêtée à la partie de plaisir qui m'avoit été proposée: n'étoit-il pas possible qu'il arriva cent inconveniens ? je les soupçonnois, mon amant pouvoit survenir : que seroit-il arrivé alors ? son embarras & le mien ne m'auroit-il pas désigné ou donné lieu à rappeller les premiers soupçons ; une foule de semblables idées s'empara dans ce moment de mon esprit, j'en pâli, & le Duc de ..... qui étoit près de moi, qui n'échapoit aucune occasion de

me dire des douceurs, ne fut pas le dernier à s'en appercevoir: vous changés de couleur, Madame, me dit-il, vous trouveriez-vous mal? vous semblez oppressée? Je m'excusai le mieux que je pûs, & je rejettai sur un corps neuf qui me seroit trop les impressions qu'on remarquoit en moi; le vieux Marquis qui entendit ma réponse assez naturelle pour être crue, s'approcha de moi, & de l'air le plus empressé, me pria d'en user avec la même liberté que si j'étois chez moi, & ordonna sur cela qu'on apporta d'une liqueur qu'il m'assura exquise, pour rendre au cœur, disoit-il, les mouvemens naturels.

La Geneval, qui crut devoir être de moitié de ces attentions, s'offrit aussi pour me délasser, à ce mot tous les jeunes gens

applaudirent, & s'approcherent de moi avec des yeux qui sembloient avoir leur raison pour presser cet office ; je m'en défendis avec une rougeur qui servit à faire connoître que j'étois mieux, quoique ce ne fût effectivement que l'effet d'une modestie ordinaire, mais mon ton imposa, & l'on n'en parla plus, tant il est vrai que les hommes ne sont entreprenans qu'autant qu'on y donne lieu.

La liqueur étant arrivée, le vieux Marquis m'en présenta lui-même, je crus en devoir prendre par politique. En effet elle rassura mes sens, & je me trouvai un moment après dans mon état naturel ; mais tous les élexirs du monde sont-ils capables de guérir des inquiétudes ?

Dubois qui avoit été demander des places de la part de

Monsieur le Marquis de L. V. revint, & rendit compte de sa commission. Il rapporta que l'Exempt en avoit marqué deux, qu'il nous faisoit garder; mais qu'il prioit en même tems qu'on arrivât de bonne heure, à cause de la quantité de monde qu'il avoit à placer : le Marquis sur cela me présenta la main, & me conduisit jusqu'à sa chaise; le Duc de ... marchoit à côté de moi, & Madame de Geneval, à qui le Comte donnoit le bras suivoit; nous allions fort doucement : le vieux Marquis me dit, en se penchant vers mon oreille, vous ferez bien des conquêtes, Madame, j'en suis assuré; mais quelques flatteuses qu'elles soient, vous triomphez d'un cœur qui donne bien du relief à vos charmes : Je me suis attendue, Monsieur, repris-je, à

:es discours flatteurs, moins parce que je crois les mériter, que parce qu'ils sont des attributs de ce que vous êtes ; c'est dans cet esprit que je les écoûte, & ils n'enfleront point ma vanité ; plût à Dieu, poursuivit le Marquis avec des yeux qui n'étoient point de son âge, que tous les vœux qui vous seront adressés ne vous fassent pas plus d'impression ; mais avec tant de charmes il n'est pas possible que vous n'ayez le cœur compâtissant, c'est une question que je vous demande la permission d'agiter au sortir du spectacle, j'ai bien des choses à vous dire sur ce sujet, & je vous avoüe de bonne foy que vous me donnez des inquietudes de plus d'une façon.

L'entretien en resta-là, il ne m'inquieta pas peu, nous étions à la porte de son appartement,

cela le fit finir ; j'entrai dans la chaise qui m'étoit destinée, c'étoit celle du jeune Marquis, comme je l'appris un moment après ; comme elle étoit plus brillante, on l'avoit préferée ; Madame de Geneval entra dans celle du Pere, qui se ressentoit de la difference des âges : je suis persuadée que cette femme ne fit pas ces distinctions ; elle paroissoit si transportée des honneurs qu'elle recevoit, qu'elle prétendoit sans doute devoir à son mérite, qu'elle ne voyoit ni n'entendoit, elle n'avoit du discernement que pour son amour propre, lorsque nous sommes dans ses bras nous ne faisons gueres attention au reste.

A peine fûmes-nous hors de la vûë de l'appartement, que Dubois s'approcha de ma chaise ; au nom de Dieu, lui dis-je, dès que je le vis, apprenez-moi

ù eſt votre maître, & enſei-
gnez-moi de quelle maniere je
ne tirerai de tous les embarras
que je prévois : ma foi, Made-
moiſelle, reprit-il, je ne ſçai
que vous en dire ; je ſuis ſi éton-
né de tout ceci, que je n'imagine
pas comment ces choſes ont pû
arriver, & comment il ſe peut
que vous veniez vous jetter
vous-même dans les embuſca-
des de notre ruſé Maître : j'in-
terrompis Dubois alors, & je
lui appris par quelle raiſon j'y
avois donné lieu ; il m'écouta
juſqu'au bout, & convint qu'a-
près la rencontre du vieux
Marquis à la Meſſe, que ma
démarche étoit toute naturelle,
& que nous ne pouvions rien
les uns & les autres contre le
hazard ; il me dit à ce ſujet que
mon amant & Saint-Fal étoient
à Paris ; qu'il n'avoit pas été
poſſible au premier de m'aver-

tir que ſon Pere n'y venoit pas, ne l'ayant declaré qu'un moment avant le départ, & que Forçan, ſon Ecuyer, homme qui étoit entierement attaché au Pere, l'accompagnoit dans ce Voyage, & qu'il n'avoit eu garde de tenter ni de m'écrire, ni de faire aucune démarche, dans la crainte qu'il ne fût examiné, ce qui ſeroit immanquablement arrivé.

Nous conclûmes Dubois & moi de toutes ces précautions, que le vieux Marquis me connoiſſoit mieux que je ne penſois, ou du moins qu'il me ſoupçonnoit, & que le Voyage étoit une de ſes ruſes, pour éclairer le myſtere ; mais mon Dieu, m'écriai-je, effrayée de tout ce qui pouvoit en arriver : Quel parti dois-je donc prendre, mon cher Dubois ? ne ſeroit-il pas poſſible qu'au ſortir de la

omedie vous me fiſſiez trouver
ne chaiſe de poſte, & que je
e ſauvaſſe? il faut s'en donner
ien de garde, répartit cet
omme affidé, vous devez bien
enſer que ſi nos conjectures
ont fondées, comme il n'y
pas lieu d'en douter, qu'il y
des gens qui vous veillent;
Dieu nous préſerve d'aucune
entative de ce côté. J'imagine
n moyen qui fera bien mieux
ſon effet..... dans le tems
qu'il alloit me l'apprendre;
nous nous trouvâmes à la porte
de la Comedie: pluſieurs chai-
ſes & une grande foule inter-
rompirent la converſation;
Dubois me quitta, en me di-
ſant, tranquilliſez-vous, ſoyez
circonſpecte ſur vos paroles
avec le vieux Marquis; diſſi-
mulez & ne vous inquietez pas
du reſte, je vais à Paris; il ajoû-

ta encore quelques mots en se retirant ; mais le Duc de .... qui étoit entré à la Comedie par le Théatre & qui parut alors pour me recevoir, m'empêcha de les entendre ; j'en fus au desespoir, car il étoit question de mon amant, & cet article est ordinairement bien interessant.

Je n'eus pas lieu de douter quelques momens après que je fus placée, que le jeune Duc ne fût le même qui dès la premiere vûë avoit eu la bonté de se laisser ébloüir de mes jeunes charmes, il me l'apprit, aussi-bien que la visite qu'il m'avoit faite, & renouvella connoissance avec Madame de Geneval, à laquelle il faisoit beaucoup de politesse, dans l'intention secrette sans doute de se la rendre favorable, pour avoir ses

ntrées chez moi, où pour me plaire, la croyant ſans doute mieux dans mon eſprit, qu'il n'étoit vrai.

Pendant qu'il faiſoit ſa cour, je promenois les yeux ſur tous les objets qui m'environnoient, le coup d'œil m'avoit enchanté ; & mon impreſſion en avoit été ſi grande, qu'elle avoit jetté dans mon cœur une diſſipation qui lui faiſoit oublier tous les ſujets qu'il avoit de trembler ; telle eſt notre façon de penſer nous autres femmes, les enviſagemens nouveaux nous ſaiſiſſent & nous attachent, nous font varier, la plus ſolide & la plus fidelle d'entre nous, c'eſt celle qui revient le plus ſouvent à l'objet favori.

Cet examen humilia ma vanité ; je me croyois avant ce tems, & mieux miſe & plus jo-

lie que perſonne ; je ne pouvois m'empêcher de me flatter que j'avois bien peu d'égales, mais je revins en ſoupirant de ces deux égaremens ; la premiere choſe qui me frappa, en jettant les yeux dans les loges, fut la magnificence & le goût avec lequel on y brilloit ; je jettai alors les yeux ſur moi, comme pour faire un paralelle de ces femmes à moi : Quelle difference ? outre mes graces je m'étois cru un air naturel, & je me trouvai gênée, là ſi l'art ſuppléoit à la beauté, l'air aiſé des façons, donnoit à cet air des charmes que je ne me connoiſſois point, en déſaprouvant le rouge dont les viſages étoient émerillonés ; je convenois interieurement qu'il donne de grands avantages, & je me reſſouvenois dans ce moment de ce certain jour où j'en

avois fait l'eſſai, & de l'étonnement où j'avois été, lorſque je m'étois trouvée ſi differente de moi-même, je jugeai de là qu'on n'étoit point ſi coupable de ſe ſatisfaire par des endroits ſi innocens, & que ſi l'on attache le bonheur au contentement interieur, à celui de ſoi-même; il n'eſt point ſurprenant qu'on donne dans les moyens qui peut les procurer.

Le Duc de ..... qui avoit ceſſé ſon entretien politique avec la Geneval, revint à moi, & interrompit mes reflexions par des douceurs, mais me voyant extrêmement attentive à conſiderer une très-jolie femme, il me demanda ce que j'en penſois; je la trouve charmante, lui dis-je, & ſon air enjoüé me prévient on ne peut davantage; je fais un cas infini, reprit-

il, de cette décision franche & naturelle ; il est peu de femme qui rende justice au mérite de leur semblable, sur-tout, quand la beauté décide en leur faveur : Celle dont il est question vous ressemble en ce point, elle a le caractere excellent, son histoire est singuliere. Si je croyois que le Roi me laissât le tems de vous la rapporter, je le ferois, & je suis persuadé que vous m'en sçauriez gré : tout ce qui a le caractere d'anecdote a toûjours été ma passion favorite ; je lui dis qu'il me feroit un vrai plaisir ; il se préparoit à la commencer, mais dans le même instant tout le monde s'étant levé nous annonça le Roi. Le Duc fut obligé d'en faire autant, & il me dit, que si je le jugeois digne qu'il me vînt faire ce récit chez moi,

u'il auroit cet honneur le lendemain.

A peine entendis-je ces paroles, la presence du Prince m'occupa toute entiere, & j'en étois si remplie, que j'étois seule restée débout, quoique tout le monde se fût raffis, ce qui me fit remarquer avec quelques souris; le nom de Provinciale frapa même mes oreilles, & je me remis en place; avec une rougeur qui me punit de plus d'un côté du petit chagrin que ma vanité m'avoit donné, car l'on a beau se trouver neuve, l'on n'aime point à le faire paroître.

Je n'avois jamais été au spectacle, ainsi l'on doit s'imaginer de l'attention que j'y prêtai, je m'attendris jusqu'aux larmes, & j'étois plus Iphigenie qu'Iphigenie-même; tout ce qui a

rapport aux ſentimens de notre cœur le touche, l'emeut, & lui rappelle l'objet de ſes affections ; je me ſentis tendre, rêveuſe, inquiéte, l'idée du Marquis ſe retraça vivement, aux endroits où l'amant ſe plaignoit des rigueurs de ſa deſtinée ; il me ſembloit qu'il méritoit un ſort plus doux ; en un mot, j'étois ſaiſie, à peine pouvois je reſpirer ; le Duc plus aguerri, ou moins attentif, ne put s'empêcher de ſourire de la bonne foi de ma douleur : Que cet amant eſt heureux ! me dit-il ; dans un autre acte des précieuſes larmes qu'il vous fait verſer ; mais mille fois encore plus fortuné celui qui vous plaira, par des endroits plus réels. Mon Dieu, Monſieur, répris-je, honteuſe de ces pleurs que je dévorois vainement. Vous êtes

bien cruel de badiner ainſi mon attendriſſement, il faut avoir un grand fond de fermeté pour ſçavoir ſi bien réſiſter aux mouvemens de l'ame, & vous prouvez aſſez parlà l'inſenſibilité qui regne dans le vôtre. Ah! que dites-vous? Madame, réprit-il, & ſurquoi fondez-vous ce ſoupçon, cela n'eſt-il pas viſible, ajoûtai-je, fâchée d'avoir donné lieu à ce diſcours; je ne ſuis pas la ſeule aſſurément qui paroît touchée de la belle Scene qui vient d'être joüée ainſi: mes pleurs ſont excuſables; mais vous, Monſieur, qui bien loin d'en être émû, ſemblez braver la pitié, ne faites-vous pas imaginer que ce n'eſt pas votre vertu favorite, & que vous n'êtes pas né compatiſſant. Plus que vous ne le pouvez croire, répartit le Duc, j'en prends à

témoin vos beaux yeux, ils en sont de sûrs garans ; je passerai aisément condamnation sur ce que vous venez de me reprocher, parce que tout ce qui n'est pas vous à present, m'est indifferent ; oüi, Belle Dame, Iphigenie auroit cent fois plus de charmes & d'amour ; elle ne sçauroit jamais faire aucune impression sur mes sentimens, vous seule regnez où vous êtes, & je ne connois plus rien d'aimable que vous.

La déclaration me parut si vive & si peu équivoque, que je crus n'y devoir répondre que par le silence ; je profitai de la continuation du spectacle, pour garder cette conduite ; il étoit si attrayant pour moi, que je perdis bien-tôt ces idées ; je m'interessai de plus en plus aux malheurs de l'heroïne de la

ée, & elle étoit achevée que ttendois encore un Acte ſui- ant, tant elle avoit jetté dans on cœur d'interêt & d'atten- riſſement.

Le Duc de.... qui paroiſ- oit fort épris de mes foibles harmes, voulut renoüer l'en- retien dont je viens de parler ; e commençois à être embar- raſſée de la maniere dont j'y devois répondre, & je ne ſça- vois trop ſur quel ton il falloit monter mes diſcours : lorſqu'on s'eſt donné pour quelque choſe dans le monde, & que le fond de notre cœur eſt aſſez heu- reux pour dédaigner un or- gueilleux emprunt ; on n'a pas ce front d'airain, dont celui d'un impoſteur ſe pare aiſément. Si j'avois été véritablement la Comteſſe des Roches, j'aurois fort bien ſçu badiner le Duc

de ſes frequentes douceurs ; mais quand je faiſois reflexion à ce que j'étois, en prenant une certaine hauteur, j'hazardois à me faire reprocher un jour le ridicule de mes affectations, je me trouvois dans une incertitude, qui m'ôtoit juſqu'au choix des termes dont je devois me ſervir.

Heureuſement que la preſence du Roi contenoit, & que les diſcours dont on me flattoit étoient proferés ſi bas, qu'ils ne pouvoient être entendus de perſonne, cependant j'aurois été obligée par politeſſe ou par vanité d'y répondre ; mais un empêchement occaſionné par un endroit auquel je ne m'attendois gueres, me tira heureuſement d'intrigues ; un Exempt, (que je reconnus tel à ſon bâton,) s'avança vers le Duc, &

lui dit que le Roi lui ordonnoit de monter à sa Loge, il se leva sur le champ, & me parut fâché de ce contre-tems, au moins son regard me sembla signifier cette chose; je levai les yeux vers le Prince, il sembloit me considerer, & cet envisagement me rejetta dans un nouveau trouble.

Que nous autres femmes sommes folles? & que l'on a raison de nous taxer d'amour propre: combien de conjectures ne tiraije pas de ce regard; si je m'étois bien examinée, je crois en verité que j'aurois cru que ce Monarque me trouvoit belle, & que ce message me regardoit; mais cette vanité fut bien-tôt punie, le Duc ne tarda pas à revenir; il est vrai qu'il me fit un compliment flatteur sur les enquêtes que le Prince ve-

noit de faire de moi, mais dans le certain je demêlai que je n'étois que la seconde cause, du desir que le Roi avoit eu de me connoître ; il avoit vû le Duc me parler avec action. J'étois bien faite & bien mise, je lui étois inconnuë, & il avoit été bien aise de sçavoir qui j'étois ; voilà le fait, & lorsque je conciliai toutes ces choses, je trouvai qu'il ne se trouvoit rien qui eût rapport avec mes premieres idées : Cependant je fus contente de moi dans le revers de mon amour propre ; je ne fus point fâchée de m'être trompée.

La grande Piéce étoit finie, & l'on alloit commencer la petite lorsque le vieux Marquis parut à la Loge, voisine de l'endroit où j'étois placée ; il se baissa, & me deman-

la ſi je m'étois amuſée ; quoique je répondis à cette queſtion aſſez naturellement, une partie de l'aſſemblée jetta les yeux ſur moi, ſoit à cauſe de mon accent, où de ma figure, je ſoutins cependant aſſez bien ce moment, auſſi bien que toutes les choſes polies que le jeune Duc continuoit à me dire ; je ne prétens point en impoſer, je l'ai déja dit, & pour le prouver j'avouërai naturellement que ſi cet entretien ne cauſoit aucune émotion à mon cœur, du moins étoit-il écouté avec plaiſir ; la plus ſage d'entre nous n'eſt pas inſenſible à la flatterie lorſqu'elle eſt faite avec délicateſſe & avec goût.

J'étois alors dans un de ces états qu'on ne ſent point & qu'on définit encore moins, mes yeux s'arrêtoient malgré moi

ſur le jeune Duc qui me parloit lorſqu'en les détournant, je reconnus le Marquis fils, penché de notre côté, qui ſembloit nous avoir écouté, il ſe releva dès que je le vis, & détourna ſes régards; je fus ſi frappée de ſa preſence inattenduë, & ſi ſenſible au mépris, que je crus voir alors dans ſon attitude, que je changeai de couleur, & fut prête à me trouver mal; mon nouvel amant qui s'en apperçut, me demanda avec empreſſément ce que j'avois; je ſuis ſujette, repris-je, à des étourdiſſemens, il vient de m'en prendre un, & ſi je reſte plus long-tems ici, je tomberai en foibleſſe; choſe que je lui diſois pour ſortir, ne ſçachant plus quelle contenance tenir.

Le Duc de..... me parut embarraſſé à ce diſcours: Il n'eſt

n'eſt pas d'uſage dans les endroits où eſt le Roi, de ſe retirer avant lui, quand cela occaſionne un mouvement. Cependant ce Seigneur me trouva effectivement ſi changée, qu'il crut devoir hazarder quelque choſe ; il fit ſigne à l'Exempt qui m'avoit placé, & lorſqu'il fut à portée d'en être entendu, il lui dit à demi voix, que je me trouvois mal, & pour donner plus de poids au deſir qu'il avoit de me ſatisfaire, il ajoûta qu'il y avoit de bonnes raiſons pour que cela fût : Je rougis à ce diſcours, & j'en entendis tenir à côté de moi, qui augmenterent ma confuſion : quoiqu'il en ſoit, l'Exempt me preſenta la main, & je ſortis, ſuivie de la Geneval, qui murmura beaucoup de mes fréquentes indiſpoſitions, & qui étoit

bien piquée de ne point rester à la petite Piéce ; car malgré son orgueil, & le bien dont elle se piquoit d'être à la Cour : c'étoit la premiere fois qu'elle avoit été au spectacle, comme son mari me l'apprit imprudemment, & peut être que sans l'occasion dont je fus la cause, elle n'auroit pas eu si-tôt cet honneur ; mais venons à des endroits plus interessans.

Dès que je fus en chaise je me sçus un gré infini d'être sortie du spectacle ; infailliblement j'aurois donné lieu à une scene qui seroit peut-être devenuë publique, & qui auroit précipité ce qui devoit arriver. Qu'on se figure mon embarras & ma confusion, sensible & tendre comme je l'étois : Que d'innocence de ma part, & combien de raisons au Marquis

pour me ſoupçonner : Il me trouve au ſpectacle ; je parois en liaiſon avec l'un des plus aimables Cavaliers ; je parois attentive à ſes diſcours : A peine m'apperçois-je de ſa preſence, que je parois déconcertée ; je fais plus, je ſors, & par là je ſemble l'éviter ; toutes ces choſes réünies à l'inquiétude où il devoit être de ce que Dubois lui avoit ſans doute appris, ne devoient pas le mettre à ſon aiſe, ſur-tout après les preuves qu'il m'avoit déja donné de ſa jalouſie.

Je contois en rentrant chez moi, me renfermer & écrire ; mais de combien d'inquietude, mon trouble fut-il augmenté lorſque le jeune Duc de..... ſe trouva à la ſortie de ma chaiſe ; il m'avoit ſuivi dans la ſienne, & m'offrit la main avec

un air touché de l'état d'indiſpoſition que mon viſage exprimoit le plus heureuſement du monde ; je me ſervis de ce prétexte pour me défaire de lui, en lui diſant que je me trouvois ſi accablée, que j'allois me jetter dans mon lit. Il approuva ma réſolution, & m'offrit de m'envoyer le Medécin le plus habile pour me donner du ſoulagement ; je le remerciai de ſes offres obligeantes, & lorſque je fus dans mon appartement, il ſe retira, en m'aſſurant qu'il auroit l'honneur de me voir le lendemain, & qu'en attendant il s'informeroit exactement des nouvelles de ma ſanté.

Je crus que j'allois reſpirer, mais j'eus encore à ſoûtenir les ſoins de Madame de Geneval la diſtinction & l'honneur que je lui avois procuré la rendirent

polie, dans l'eſpoir politique, qu'en reſtant de mes amies, elle joüiroit à l'avenir des mêmes prérogatives; je fus obligée par politeſſe d'attendre qu'il lui plût de me laiſſer ſeule, ce qu'elle fit dès que je fus dans mon lit.

Je donnai ordre à ma tante, devant elle, que mes portes fuſſent fermées, & que qui que ce fût qui vînt pour me voir, qu'on dît que j'étois au lit, afin de ne point être diſtraite dans les reflexions que je voulois faire, ſur-tout de ce qui m'étoit arrivé pendant la journée.

Elles s'ouvrirent par des pleurs qui me ſoulagerent. En effet étoit-il un ſort plus cruel que le mien, & pouvois-je compter ſur un moment de tranquillité; à peine m'étois-je connuë, que les

événemens s'étoient succedés les uns aux autres ; je n'avois joüi juſques-là d'aucun moment de repos : Que devois-je eſperer de l'avenir, que d'incidens ſembloient ſe préparer, pour me donner de nouveaux ſoins, les inquietudes du vieux Marquis à mon ſujet ; l'amour & la jalouſie de ſon fils ; les ſentimens du Duc de ..... qui les avoit auſſi-tôt declarez que conçus ; tout cela ne devoit-il pas avoir des ſuites, en devois-je attendre autre choſe ?

Je commençois ſeulement à entrer dans le détail de tant d'objets embarraſſans, & j'allois réſoudre du parti que j'avois à prendre pour les prévenir, lorſque ma tante entra dans ma chambre : Madame, me dit-elle, un Seigneur demande avec les meilleures façons du monde

vous voir,..... Ne vous ai-je pas dit, interrompis-je, en contenant une vivacité dont je fus à peine la maîtresse, que je ne voulois voir personne : Je m'en souviens bien, répritcette bonne fille ; mais celui dont je vous parle, dit, qu'il est nécessaire qu'il vous entretienne, & qu'il a des choses de conséquence à vous communiquer : Faites ce que je vous ai dit, continuai-je, avec un ton qui vouloit être obéi, dans la confiance que c'étoit le Duc ou le vieux Marquis, & gardez-vous d'y manquer.

Après que ma tante fut sortie, je me relevai, & pour éviter toute surprise, après la connoissance que j'avois de sa simplicité, je fermai mes verroux, & j'écrivis ensuite au Marquis une lettre, par la-

quelle je lui rendois compte ingenuëment de toutes les choſes qui s'étoient paſſées ; je prévoyois les inquiétudes qu'il devoit avoir au ſujet de la converſation que j'avois euë à la Comedie, avec le Duc, je lui marquois mes frayeurs, à l'occaſion de Monſieur ſon Pere, & je le priois, pour obvier à tout ce ce qui pouvoit arriver, de me changer de demeure, & même de Ville, ſi cela ſe pouvoit.

Je fus plus tranquille après m'être ſoulagée du fardeau qui me peſoit extrêmement ; il étoit plus de minuit lorſque ma lettre fut cachetée, & il n'y avoit pas d'apparence de la faire rendre le même jour, elle étoit d'une ſi grande conſéquence, que je réſolus de n'en charger que Saint-Fal, ou Dubois ;

ce

ce dernier m'avoit promis qu'il passeroit chez moi le lendemain, & je me déterminai de ce côté : l'on ne s'est pas plûtôt soulagé d'une façon, que l'on cherche à l'être de l'autre ; une inquietude extrême me prit de sçavoir qui étoit venu me voir, lorsque Barbe m'avoit averti de la visite que j'avois renvoyée. L'esprit plus libre alors, je fis quelques reflexions à ce sujet, & je trouvai que je m'étois imaginée à tort que le Duc de .... fût revenu, il y avoit si peu de tems qu'il m'avoit quitté, lorsque ma tante m'avoit annoncé qu'on me demandoit, qu'il n'étoit pas naturel que ce fût lui, sur tout après lui avoir dit, que je devois me coucher ; il avoit trop paru me considerer pour commettre une telle indécence: je tournai mes conjectures d'un

autre côté, & comme je ne pouvois les arrêter que ſur le vieux Marquis, je les trouvai auſſi mal fondées par beaucoup d'égards inutiles à déduire ; mais il n'en étoit pas de même de ſon fils, il m'aimoit, il avoit bien des raiſons pour déſirer de me parler ; quand ſa jalouſie n'en auroit pas été une, il étoit tout ſimple que m'ayant vû ſortir, à cauſe que je m'étois trouvée mal, que ſon inquiétude le fit voler chez moi, pour apprendre ce qui y avoit donné lieu, auſſi-bien que beaucoup de choſes qui devoient l'intereſſer ; je ne me fus pas plûtôt mis ce ſoupçon dans la tête, que je voulus ſur le champ m'en éclaircir, je ſonnai, & ſelon le portrait que me fit ma tante du Cavalier qu'elle avoit renvoyé, je ne doutai pas de la

verité de mes soupçons.

Si j'avois prévû que mon obstination à ne point écouter ma tante, eut eu les suites cruelles qu'elle m'occasionna, j'aurois regretté dans ce moment d'y avoir donné lieu : Mais peut-on tout prévoir lorsqu'on a l'esprit embaraſſé ? bien loin même de m'en repentir, je crus que mon Amant porteroit un jugement favorable de l'obstacle qu'il avoit trouvé à me voir, & qu'il ne seroit point contre moi dans son cœur ; mais les hommes sont-ils faits pour être équitables ? .... Pardonnez, ô le plus cher des maris à l'injustice de cette apostrophe, je me retracte, mon amour vous a excepté depuis long-tems du nombre dont il est question.

Je passai la nuit avec beaucoup d'inquiétude, & je me

reveillai de bonne heure, dans l'esperance que Dubois arriveroit, & qu'il rendroit ma lettre au Marquis. A peine étois-je levée que ma tante m'annonça une visite, & me demanda si elle devoit la renvoyer comme la veille; je lui dis de faire entrer, dans la confiance que c'étoit l'homme dont j'avois à faire; mais au lieu de Dubois, un Cavalier de très-bonne mine parut, qui s'annonça d'abord pour Melicourt, l'amant de cette chere amie, (il arrivoit du Couvent où Madame de G...,... m'avoit refugiée,) quelque inquietude que j'eusse dans l'esprit, je reçus en consideration de mon amie, ce Gentilhomme, avec beaucoup de politesse, & je lui demandai avec empressement des nouvelles de sa maîtresse, il me remit une

lettre de ſa part, en me diſant qu'après que j'en aurois fait la lecture, qu'il ſatisferoit pleinement ma curioſité ; je l'ouvris, & j'y lus ce qui ſuit.

LETTRE.

» Je vous fais part ma chere
» amie des heureuſes nouvelles
» que je viens de recevoir par
» Monſieur de Melicourt, qui
» aura l'honneur de vous ren-
» dre ma lettre ; je les nom-
» me heureuſes, parce qu'elles
» me procureront peut-être
» bien-tôt le charmant plaiſir
» de vous embraſſer, & de vous
» renouveller ma tendre ami-
» tié. Je tiens un grand compte
» à mon ami de s'être prêté
» avec empreſſement au deſir
» que j'avois que vous fuſſiez
» inſtruite par lui-même des

» évenemens favorables qui ont
» suivis vos bons offices, il ne
» s'agit plus que d'un surcroit
» de faveur, pour terminer nos
» affaires ; je ne doute pas que
» vous n'employez le crédit
» de M. le Marquis de L. V.
» pour presser ma sortie du
» Cloître. Je vous avouë qu'el-
» le me fera d'autant plus de
» plaisir, qu'elle me rapproche-
» ra de vous, bonheur que j'am-
» bitionne au de-là de ce que
» je puis vous l'exprimer.

» Notre amie commune, la
» sage Lindamine, m'a char-
» gé de vous dire qu'elle ne
» vous oubliera jamais ; croyez-
» vous que je lui cede en rien
» sur la vivacité de ses senti-
» mens ?

SAINTE AGNE'S.

Je fus charmée de cette lettre, & de l'idée qu'elle me donnoit de la fin des affaires de mon amie. Je me tournai vers son amant, & je le priai d'achever ma joye, en m'apprenant où elles en étoient, & les raisons pour lesquelles on avoit été si long-tems sans avoir de ses nouvelles? Helas! Madame, reprit-il, en faisant un soupir; l'aimable Minette n'auroit jamais entendu parler de moi, sans les lettres que j'ai reçue qui m'ont appris enfin où elle étoit; c'est à elle, c'est à vous que je dois le bonheur de l'avoir retrouvée; je la croyois perduë pour toûjours, & j'étois bien éloigné de me persuader la vetité d'un sort que je croyois si different; vous en allez juger par ce qui m'est arrivé, depuis le jour cruel où l'artifice & le

crédit de ſon injuſte Pere trouverent le moyen de nous ſeparer.

Vous ſçavez, Mademoiſelle, pourſuivit Melicourt, de quelle maniere funeſte je fus arraché des bras d'une épouſe ſi cherie, ſi ma force avoit été égale à mon deſeſpoir, je me ſerois délivrés des mains des cruels qui s'oppoſoient au ſecours que je voulois lui donner ; mais je fus obligez de ſuccomber ſous le nombre, & ce ne fut pas ſans mille efforts, qu'ils parvinrent à ſe ſaiſir de moi, cependant malgré les peines que ma reſiſtance leur donna, & mes tranſports furieux, ils me conſerverent du reſpect, ils avoient ſans doute des ordres pour me menager ; l'Officier qui commandoit l'eſcorte, connoiſſant la profonde

douleur dont j'étois penetrée, parut la partager, & tâcha de la calmer par les assurances qu'il me réiteroit, que ma détention ne seroit pas longue; qu'il sçavoit qu'elle ne regardoit en rien l'Etat, & que n'étant occasionnée que par une famille, il y avoit apparence que ces differends ne seroient ni longs, ni ne meneroient à aucune conséquence, au lieu de répondre à ces choses, je me tâtois; ma douleur étoit muette, & je fus toûjours de même pendant quatre jours que dura ma route; je ne pouvois entendre aucune raison.

Lorsque je fus arrivé à V.....: l'on me descendit dans la prison de la Ville; le lendemain le Gouverneur vint me voir, & m'assura que si je prenois le bon parti que je ne resterois pas

huit jours enfermée. Je lui demandai de quoi il s'agissoit ? de prêter les mains, me dit-il, à la cassation de votre mariage; vous pensez bien que malgré tous les efforts que vous pourriez faire pour l'empêcher, qu'il n'en seroit ni plus ni moins, il en faudra toûjours venir là; votre hymen est fait de maniere qu'il ne peut pas subsister ; voulez-vous que je vous annonce ce que votre resistance occasionnera ? un délai long & ruineux pour vos familles ; Ne vaut-il pas bien mieux prendre le parti prudent de consentir à ce que vous ne pouvez empêcher, que de mettre dans le cas votre adverse partie de vous chagriner & de vous tenir ici aussi long-tems qu'elle voudra. Il est de la prudence de plier aux évenemens, & c'est être

eritablement ſage que de ſçaoir ſe prêter aux caprices de a deſtinée.

Le Gouverneur me tint à peu près de pareils diſcours, toutes les fois qu'il vint me voir, mais ils ne me firent aucune impreſſion ; je l'aſſurai de ma conſtance & de ma fermeté, & je lui proteſtai que je mettois au pis Monſieur de..... dans l'eſperance où j'étois que la juſtice du Roi me protegeroit, & decideroit en ma faveur, qu'en attendant j'oppoſerois ma patience aux perſecutions auſquelles on me preparoit.

Le Gouverneur qui étoit ſans doute des intimes amis de Monſieur de..... & qui avoit été choiſi pour m'intimider, parut fort mécontent de ma fermeté, il en uſa cependant en honnête homme, & à ma liberté près,

je fus traité avec beaucoup de douceurs, mais il avoit ſes vûës, elles ſont venuës depuis à ma connoiſſance.

Il venoit me voir tous les huit jours, & il s'abſtint au bout de quelque tems de me parler de mes affaires, afin de ne point m'aigrir; la crainte que j'avois qu'il ne me remit ſur le chapitre de la caſſation de mon mariage, retenoit ma curioſité, & m'empêchoit de lui faire aucune queſtion ſur ce qui me regardoit.

Cependant l'inquiétude où j'étois ſur le compte de ma belle Minette, me tourmentoit nuit & jour au dernier point; il n'y avoit pas de momens que je ne m'affligeaſſe de ſon abſence, & que je ne cherchaſſe des moyens pour me procurer ma liberté; mais j'étois telle-

ment resserré, que je ne voyois aucuns lieu d'y parvenir.

Après avoir perdu ce doux espoir, je me restraignis à faire mes efforts pour apprendre à mon Pere le lieu de ma detention, afin qu'il travailla de tout son pouvoir à la faire cesser; ce moyen me parut moins difficile que celui de m'évader. Le Guichetier qui me servoit, & que je menageois depuis long-tems, par des petites gratifications, & par des paroles formelles, que je prendrois soin de sa fortune lors de mon élargissement, s'il se prêtoit un peu à mes chagrins, me parut propre à remplir mon projet; je m'en flattois d'autant plus qu'il sembloit compâtissant, & qu'il se plaignoit quelquefois lui-même naturellement, de la rigueur du sort qui l'attachoit à un emploi, pour

lequel il se sentoit, disoit-il, une repugnance & une antipatie affreuse ; cette confiance me paroissoit de bonne augure, & lorsque je crus l'avoir amené au point d'amitié, où je le désirois ; je m'ouvris un jour à lui, & je lui proposai sous promesse d'une bonne récompense, de rendre une lettre que j'avois écris à mon Pere ; il parut troublée à cette proposition, & il me fit sentir son éloignement pour cette affaire, en me representant les punitions qui étoient assurées à ceux qui trahissoient leur fidelité dans un semblable cas ; pour mieux se faire valoir il me cita plusieurs exemples, dont le recit effectivement touchoit, & qu'il faisoit si pathetiquement à sa maniere, qu'il en paroissoit lui-même épouvanté ; je le trouvai si hors de

ui cette premiere fois, que je ne le preſſai pas d'avantage, je crus devoir attendre à un autre jour pour lui en parler, & l'y préparer ; de ſorte qu'il s'accoutuma, inſenſiblement à mes propoſitions.

Ce que j'avois prévû arriva, le Guichetier ſe rendit enfin à mes deſirs, il ſe chargea de mon paquet, & me promit qu'il ſeroit donné en main propre, & que j'en aurois réponſe. Ce doux eſpoir mit quelques treves à mes maux, & j'attendis impatiemment quelle en ſeroit l'iſſuë ; le tems me paroiſſoit d'une longueur inſupportable, & il y avoit déja plus de quinze jours entiers d'écoulés, ſans que j'euſſe entendu parler de rien ; l'on m'exhortoit à prendre patience, en m'aſſurant que je ne pouvois pas tarder à être

ſatisfait, pour me prouver qu
je ne devois point m'affliger
le Guichetier m'apprit de quel
le maniere il en avoit uſé pour
être certain que mon paquet
fut rendu ſans qu'il courut au-
cun riſque ; il avoit envoyé ſon
frere, aſſuroit-il, qui devoit
remettre ma lettre en main
propre, & lui en rapporter la
réponſe ; tout cela ſembloit ſi
naturel, que je me flattai, &
que je crus aiſément tout ce
qu'il me dit à ce ſujet.

J'avois écris à ma chere Mi-
nette, je l'aſſurois d'une conſ-
tance éternelle ; comme j'igno-
rois ce qu'elle étoit devenuë, je
priois mon Pere de lui faire
tenir ma lettre dans quel-
qu'endroit qu'elle fût, & de
m'envoyer ſa réponſe ; j'avois
tout prévû, & je ne doutois pas
qu'avec tous mes ſoins je ne ſuſ.

:s ſervi à ſouhaits : un Pri-
ɔnnier a le tems de penſer à
out.

Un ſoir que j'étois plus im-
ɔatient que jamais, & que je
n'affligeois amerement, de
n'avoir point de nouvelles, j'en-
tendis un bruit de veroux qui
n'étoit pas ordinaire, & qui
m'intereſſa ; j'étois ſeul dans ma
tour, ce ne pouvoit être que
pour moi qu'on vînt, & hors
quelque choſe de bien preſſé,
il n'étoit pas heure qu'on me
rendît viſite ; enfin c'étoit mon
Guichetier ; ſa phiſionomie pa-
rée d'un ton ſatisfait, m'annon-
çoit de la joye, & en fit paſſer
ſur le champ à mon cœur ; il n'y
avoit que des nouvelles de mes
lettres, ou de ma liberté, qui
puſſent occaſionner ſa viſite &
ſon air ; je lui demandai avec
vivacité, ce que j'avois à en

penſer: Voyez, me dit-il, en me rendant un paquet de lettres, à quoi je me ſuis expoſé, je ne vous en dis pas d'avantage, mais adieu, je tremble, qu'on ne ſoupçonne ma fidelité, mon frere vient ſeulement d'arriver; malgré le danger que je cours, en m'expoſant à venir à cette heure, je n'ai pû me refuſer le plaiſir de vous tirer d'inquiétude, & de vous faire paſſer une bonne nuit; je trouvai cette attention ſi prevenante, que pour donner à ce garçon des premices de ma reconnoiſſance, je tirai un petit diamant de mon doigt, & je lui en fis preſent, en lui proteſtant que je n'en reſterois pas là; le Guichetier ſe retira bien content; mais je l'étois aſſurément dans ce moment plus que lui.

Dès que je fus ſeul j'ouvris

vec précipitation mon paquet, l contenoit deux lettres ; la premiere étoit de mon pere, l'autre étoit de ma femme ; je trouvai l'écriture de mon pere un peu differente de celle que je connoissois, mais je n'y fis qu'une legere attention ; pour la seconde, signée Minette, je ne fus occupée que du charmant plaisir que je recevois ; c'étoit la premiere fois que j'avois eu de ses lettres, & je ne m'arrêtai que pour baiser mille fois les témoignages que je m'attendois à recevoir de son amour. Quelque envie que j'eusse de sçavoir les raisons qui m'avoient fait arrêter ; l'amour l'emporta sur ma curiosité. Voici la lettre de Minette.

LETTRE DE STE AGNÈS, A MELICOURT.

» Je n'ai pas crus devoir, » Monsieur, refuser une réponse » à votre Lettre, je suis fâchée » de ce que vous souffrez à » mon occasion ; je vous con- » seille de donner les mains à » votre élargissement, en vous » prêtant à ce qu'on exige de » vous ; pour moi j'ai cru de- » voir obéïr à un Pere, & si » je reste seule cause de vos em- » barras, je leve cet obstacle » en vous rendant les paroles » qui vous engagent à moi ; il » m'étoit resté quelque scru- » pule à ce sujet, mais l'on m'a » fait connoître que le premier » devoir d'une fille est d'obéïr » à son Pere, & que tous les

» engagemens ſont nuls lorſ-
» qu'ils n'ont pas été pris de
» l'aveu de ceux qui nous ont
» donné le jour. J'eſpere que
» vous aurez aſſez de fermeté
» & de raiſon, pour vous ren-
» dre à une excuſe ſi legitime,
» & que vous m'eſtimerez aſſez
» pour ne pas vous oppoſer à
» ma tranquillité.

Je trouvai cette lettre ſi cruelle, & elle m'accabla d'une douleur ſi violente, que je penſai tomber à la renverſe, le deſeſpoir ſeul empêcha que je ne perdiſſe l'uſage de mes ſens. Perfide! m'écriai-je, en jettant avec dépit la lettre : Devois-je m'attendre à un retour ſi barbare, & tant d'amour & de conſtance, méritoit-il un changement ſi odieux? je fus deux heures dans un état auſſi

douloureux à passer qu'à décrire, je proferai mille imprecations contre l'ingrate, & ce ne fut qu'à vingt reprises que j'achevai de lire la lettre de mon Pere, il m'écrivoit avec bonté, m'excitoit à la patience & me promettoit que dans peu je serois élargi, pourvû que je me désistasses de mon mariage; il m'avouoit naturellement que le crédit du Pere de Minette l'emportoit sur le sien, & que je perirois en Prison, si je ne pliois pas comme lui à la faveur; il me faisoit un détail de la perfidie de ma Maîtresse qui n'avoit resisté que peu de jours, & qui pour avoir sa grace acceptoit un mari de la main de sa famille, qui devoit l'épouser dans la huitaine; il me convioit à imiter son changement, en m'assurant que ma liberté me

ſeroit renduë dès que je me ſerois declaré dans cet eſprit. Je n'eus pas le courage d'achever la lettre, je n'en avois que trop appris ; je paſſai la nuit à me promener dans ma chambre, & à me plaindre de ma perfide Maîtreſſe.

Je fus trois jours & trois nuits ſans vouloir rien prendre, & ce ne fut qu'au quatriéme que honteux de mes foibleſſes, je pris la reſolution d'annoncer que je ne ſongeois plus à l'infidelle Minette, & que puiſqu'elle avoit été capable de me manquer, que je ne voulois plus en entendre parler : Je ne me fus pas plûtôt expliqué à ce ſujet, & je n'eus pas plûtôt donné les mains à la caſſation de mon mariage, qu'on me vint avertir que je ſortois bien libre, en exigeant pour condition que

je retournerois chez mon Pere, & que je ne chercherois jamais à revoir mon ingrate. Mon dépit étoit trop grand, & je croyois avoir trop de sujet de la mépriser pour faire aucune difficulté là-dessus. Mon aigreur naturellement exprimée, avança ma liberté, & elle arriva trois jours après.

Dès que je fus libre, je fus joindre mon Pere, il me confirma la perfidie de Minette, & il me montra une lettre qui en détailloit les circonstances; il m'apprit tous les pas qu'il avoit fait pour me procurer ma liberté, mais qui étoient devenus inutiles, par le puissant crédit que le Pere de Minette y avoit opposé; il me dit cependant que malgré toutes ses protections, ce Seigneur auroit eû à la fin du dessous dans cette affaire,

affaire, parce que n'agiſſant qu'incognito, il ſeroit ſans ſa Partie parvenu à le mettre en cauſe, à cauſe du refus qu'il faiſoit de reconnoître ſa fille, ſans le conſentement que j'avois donné à la rupture de mon mariage, qui lui avoit occaſionné une Lettre de la Cour, par laquelle on lui faiſoit entendre que s'il pouſſoit les choſes plus loin, qu'il ne me reverroit jamais; menace qui l'avoit arrêté tout court, par la tendreſſe qu'il avoit pour moi.

Ce ne fut que plus de ſix mois après, que raiſonnant avec ma famille de ma détention, & apprenant de quels moyens je m'étois ſervis pour écrire à mon Pere, que j'appris de lui qu'il n'avoit point reçu ma lettre, cet incident me ſurprit, & j'étonnai à mon tour

beaucoup mon Pere, lorſque je fus lui chercher la prétenduë lettre que je croyois qu'il m'avoit écrite ; il penſa lui même ſe tromper á la vûe du caractere, à quelque choſe de près, il étoit égal au ſien ; il m'aſſura qu'il ne m'avoit jamais écrit, & quelque ſoin qu'il ſe donna pour tâcher de démêler comment il s'étoit pû faire, qu'on eût contrefait ſon écriture, il ne put parvenir à éclaircir le myſtere, & ce n'a été que depuis peu que ce cahos s'eſt débroüillé.

Cependant cet indice de fauſſeté me donna des ſoupçons ; je les communiquai à mon Pere, mais il fut la cauſe innocente, que je n'examinois pas les choſes avec l'attention que je l'aurois dûs ; la confiance qu'il avoit de l'infidelité de

Minette, qui lui avoit eté confirmée par differens endroits, passa jusqu'à moi, & je me croyois si fort en droit de l'oublier, que j'y serois à la fin avec le tems parvenu.

Les premiers mois je fus d'une mélancolie affreuse; j'avois beau faire, je ne pouvois oublier l'ingrate Mademoiselle de .... je travaillois vainement à me dissiper; son image charmante avoit pris de trop profondes racines dans mon cœur pour en être si-tôt arrachée, quelquefois le dépit aidoit à ma tranquillité, mais elle étoit de bien peu de durée, & je me retrouvois après bien des projets d'oubli & de changement le plus infortuné & le plus amoureux de tous les hommes.

Cependant ma mere qui souffroit, on ne le peut davan-

tage, de me voir miner peu à peu, craignant à la fin de me perdre, pensa que si elle pouvoit parvenir à me donner du goût pour une autre personne, que je reviendrois peu à peu, & que j'oublierois la perfide Minette. Pour cet effet elle attira chez elle bonne Compagnie, & me mit dans l'obligation, par l'usage du monde, de lui aider à faire les honneurs de l'assemblée qu'elle tenoit régulierement chez elle. Tout ce qu'il y avoit de plus aimable en Demoiselles s'y trouvoit. Une jeune brune de quatorze ans, d'un caractere enjoüé & aimable s'y distinguoit, & se faisoit admirer de tout le monde; elle étoit toûjours badine & nouvelle, l'on ne pouvoit la connoître sans avoir envie de l'aimer. Je m'en tins les premiers jours

la considerer & à trouver qu'on lui rendoit justice, mais l'habitude de la voir fit bientôt plus ; je souhaitai d'être de ses amis. Je ne pouvois être dissipé plus agréablement, elle ne me sembloit point éloignée de ce desir, & me prevenoit le plus gracieusement du monde ; plus j'allois en avant & plus son commerce m'enchantoit ; ma mere s'en apperçut, & voulant profiter d'une occasion qu'elle attendoit avec empressement, elle parla à la mere de la Demoiselle, la lui demanda pour moi, & avança les affaires avec tant de diligence, que trois jours après elle me dit, que si j'aimois Mademoiselle de.... comme elle n'en doutoit point, que je serois son mari avant qu'il fût huit jours.

Tout autre que moi auroit

été transporté d'un pareil espoir ; la personne dont il étoit question étoit adorable, mille qualités apprécioient ses charmes ; j'en étoit seduit en apparence, mais ce n'étoit que l'admiration qui m'entrainoit vers elle, & non l'amour ; je le reconnus à la proposition de ma mere ; bien loin de ressentir la joye à laquelle elle s'étoit attenduë ; elle ne vit que du trouble & de l'embarras.

Cette situation inattendue la surprit ; elle me demanda ce qui pouvoit l'occasionner, & s'il étoit possible après le goût que j'avois marqué pour Mademoiselle de..... que j'hesitasse à la remercier des soins qu'elle s'étoit donné pour me faire préferer à beaucoup d'autres qui soupiroient après sa possession ; j'aimois trop ma mere pour si-

raſſer avec elle, je lui fis de bonne fois l'aveu de mon interieur; j'étois ſenſible aux attraits de la femme qui m'étoit propoſée, mais j'aimois toûjours la perfide Minette; ſon image s'étoit retracée avec plus d'empire que jamais dans mon cœur, lorſqu'elle s'étoit vûë prête à en être chaſſée. Je ſoupirai de ma foibleſſe, j'en demandai mille pardon à la meilleure mere du monde, mais je ne pus prendre ſur moi de lui promettre que j'accomplirois les paroles qu'elle avoit données pour moi; elle eut beau me remontrer le tort que je me faiſois à moi-même; la ſottiſe d'une conſtance ſi peu meritée, & le reſſentiment de Mademoiſelle de..... & de ſa famille, ſi je perſiſtois dans mon injuſte deſſein; je convins de la juſteſſe

de ſes reflexions, mais en même tems j'aſſurai que ſi on m'obligeoit à conſommer cet hymen, tout flatteur qu'il paroiſſoit, qu'on me rendroit le plus malheureux de tous les hommes.

Ma mere penetrée de tout ce que je lui dis à ce ſujet, me promit qu'elle arrangeroit les choſes de maniere, que mon refus ne paroitroit point, & que pour le prévenir elle pretexteroit des raiſons pour differer afin de préparer le dénoüement de cette intrigue: cette bonté, cette condeſcendance me flatta ſi fort, & me parut ſi douce, que ma reconnoiſſance s'exprima dans les termes les plus reſpectueux & les plus vifs: il me ſembloit que j'étois rendu à moi-même, & que je prevoyois ce qui devoit m'arriver.

Cependant mon Pere qui n'étoit pas auſſi complaiſant que celle qui s'étoit prêtée à ma façon de penſer, traita d'imprudence les bontés de ma mere, & ne voulut pas en être de moitié; il me ſignifia qu'il ne donnoit pas dans mes viſions, & me dit avec fermeté qu'il pretendoit que j'achevaſſe un mariage qui n'avoit été réſolu que pour me faire plaiſir; j'eus beau vouloir tenter la tendreſſe paternelle; il ne voulut écouter aucune de mes raiſons: Mon Pere me rappella tous les chagrins que je lui avois déja occaſionné par ſes molles complaiſances, & m'aſſura que ſi je me mettois dans le cas de lui en donner de nouveaux, qu'il me feroit connoître qu'il étoit le maître, & qu'il étoit fait pour être obéï.

Les choſes étoient en cet état, lorſqu'un Etranger arriva & demanda à me parler ; il étoit tems, j'étois à la veille d'être lié pour jamais, & après bien des combats j'allois plier ſous les ordres d'un Pere, mais les lettres qui me furent renduës changerent la face de mes affaires, & me donnerent le droit legitime de m'oppoſer à l'hymen propoſé. Je fus tranſporté de joye à la connoiſſance que j'eus que ma charmante & chere Minette m'étoit fidelle, & je rougis d'avoir été capable de la ſoupçonner de perfidie ; je pleurai à la connoiſſance de ſon ſort, & mon Pere ne put s'empêcher de deteſter avec moi la barbarie de ſa famille, qui l'avoit ſacrifiée inhumainement à de vils intérêts ; nous conſultâmes la violence dont

on avoit usé envers cette adorable personne, & nous fîmes parler les Loix & les plus habiles Jurisconsultes ; ils furent de l'opinion que Minette protesteroit contre ses vœux, & qu'on recommenceroit l'Instance du Procès qui avoit été intenté pour la faire reconnoître fille de Monsieur de..... mon Pere ne voulut pas que je parusse dans cette affaire, & il se conduisit pour ce qui le regardoit, comme avoit fait Monsieur de..... Il manïa avec une telle habileté ce grand Procès, que trois mois après il fut à la veille d'être jugé.

Monsieur de..... qui ne s'attendoit pas à voir renouveller une affaire qui lui tenoit autant à cœur, crut qu'il confondroit ses ennemis secrets avec la même facilité que la premie-

re fois, mais il trouva les choſes bien changée ; ſon Protecteur étoit mort, & celui qui lui avoit ſuccedé, pénſoit differemment en ſa faveur ; il fut obligé pour cette fois de comparoître & de répondre aux vives attaques qui lui étoient portées : comme les preuves étoient claires comme le jour, il fut condamné à reconnoître enfin Minette pour ſa fille ; & à cauſe des indices d'aigreurs & de violence dont il avoit uſé envers elle, il lui fut deffendu de la voir juſqu'à ce qu'il en fût autrement ordonné.

Les Procès verbaux de cette affaire ayant été envoyez à la Cour de Rome ; le Saint Pere nomma des Commiſſaires pour l'examiner, & après une mure deliberation il a été decidé que le Nonce la termineroit. Voilà

Mademoiſelle, continua Melicourt, où nous en ſommes à cet égard, & c'eſt pour ce ſujet que votre belle aimée vous prie de faire agir. Elle n'a pour elle que ſon bon droit ; mon Pere n'a pas l'honneur de connoître notre Juge, & nous craignons avec quelque raiſon, qu'il ne nous ſoit pas favorable, non-ſeulement à cauſe du crédit qui peut être reſté à Monſieur de.... qu'il fera ſans doute agir dans cette occaſion ; mais même par la conſequence des ſuites d'une pareille condeſcendance, qui pourroit ſervir de planche à beaucoup d'autres perſonnes engagées dans ce état.

Pour ce qui eſt de Monſieur de..... ajoûta Melicourt, il eſt abſolument outré contre ſa fille, il a declaré que ſi elle étoit relevée de ſes vœux, qu'il

ne la verroit jamais, ſa femme eſt de moitié de ſes ſentimens, & ſans un miracle il n'y a pas lieu de croire qu'il revienne jamais de cette injuſte prevention.

Le parti que mon Pere nous a formé le plus puiſſant dans la Province, s'eſt annoncé pour nous, & promet que ſi le Nonce rend à Minette ſa liberté injuſtement opprimée, que nous ſerons marié après les ſommations reſpectueuſes faites, c'eſt le ſentiment general; je ſuis venu moi-même apprendre ces choſes à la conſtante Sainte-Agnès, elle a été de moitié de ma joye, & elle m'a marqué un ſi vif empreſſement de la partager avec vous, Mademoiſelle, me dit ce fidele amant, que je ſuis venu avec zele vous faire part de ces évenemens; je vous

ſupplie de lui continuer comme à moi une amitié, dont nous faiſons l'un & l'autre le cas le plus precieux.

Melicourt finit ainſi ſon hiſtoire; je remarquai pendant ſon diſcours, qu'il étoit digne de la tendreſſe de ma charmante amie; je le remerciai de bon cœur de ſa complaiſance, & je lui promis qu'il ne tiendroit pas à moi que ſon affaire ne fût bien-tôt terminée, que je mourrois d'envie de faire parler en ſa faveur, & d'employer mon crédit pour avoir part dans une affaire qui m'intereſſoit ſi vivement: cet amant parut ſatisfait de ces aſſurances, & pour ne lui laiſſer aucun lieu de douter de mon empreſſement, je lui dis que j'allois écrire dans le moment à la perſonne que Sainte-Agnès m'avoit

indiquée, & que j'eſperois que je ſçaurois le même jour ſi nous pouvions compter ſur celles que je cherchois à employer ; je pris une plume & j'inſerai dans ma lettre au Marquis cette priere, que j'ornai de tout ce qui étoit de plus engageant pour la rendre efficace.

Cependant Dubois que j'attendois avec une impatience extrême n'arrivoit point, je ne ſçavois qu'imaginer pour excuſer ce retardement, il étoit plus d'une heure après midi, mes inquiétudes devinrent ſi grandes & ſe manifeſterent ſi viſiblement, que Melicourt s'en étant apperçu, il m'en demanda la cauſe, je ne pûs refuſer l'empreſſement qu'il me marqua de les faire ceſſer, il ſembloit que je trouvois en lui une ſeconde

Sainte-

Sainte-Agnès ; d'ailleurs je me croyois dans un peril si grand, juſqu'à ce que j'euſſe inſtruit le Marquis, que je crus devoir hazarder ma confiance, afin de faire tenir à mon amant une lettre, à laquelle il ſembloit que mon ſalut étoit attaché, je pouvois compter ſur Melicourt, pour me faire cette commiſſion, il l'accepta avec joye, & me promit qu'avant une demi-heure il m'apporteroit une réponſe ; je fus comblée de cet eſpoir, je l'inſtruiſis, après quoi il partit. Devois-je m'attendre à ce qu'il me rapporta ? ô Ciel ! je tremble encore de la réponſe cruelle que je reçus, je la reſerve avec les évenemens qui ſuivent à la neuviéme Partie ; ſi l'on a partagé dans les precédentes les traverſes dont j'ai été agitée, qu'on

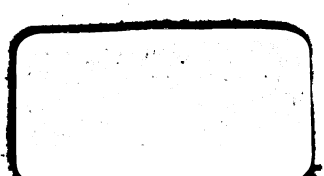
me continuë cette pitié genereuse; l'on verra bien-tôt si je la mérite, & si la paix & le bonheur dont je joüis actuellement, n'ont pas été acheté par tout ce qui est de plus sensible à une femme dont le cœur a toûjours été aussi tendre & aussi fidele que le mien.

Fin de la huitiéme Partie.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, la huitiéme Partie de la Paysanne parvenuë. A Paris ce 10. Février 1736. DUVAL.

Les quatre dernieres Parties sont à l'Approbation, & elles paroîtront incessamment.

833365

Reb. J+D.
11/1984